U d'/of OTTAWA
39003011782983

NAZARETH

Nihil obstat.

Atrebati, die 30ª Januarii 1912.

J. Lourdeau, *Censor librorum.*

Imprimatur.

Atrebati, die 31ª Januarii 1912.

L. Delattre, *Vic. Gen.*

Imprimatur.

Parisiis, die 2ª Februarii 1912.

H. Odelin, *Vic. Gen.*

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en février 1912.

RETRAITES PROGRESSIVES
AUX JEUNES FILLES
SUR LA VIE CHRÉTIENNE

DEUXIÈME SÉRIE

NAZARETH

OU

ALIMENTATION

DE LA

VIE CHRÉTIENNE

Par l'abbé **Ch. CORDONNIER**
MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE, DU CLERGÉ D'ARRAS

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

BX
2376
.Y7
C647
1912

PRÉFACE

Après Bethléem, Nazareth. — Après l'introduction de la grâce en nous, son alimentation dans nos âmes ; l'enchaînement est naturel, la suite s'imposait.

Nous avons donc à nouveau ouvert notre Évangile. C'est en lui, faut-il le redire? que nous tenons à puiser les enseignements « toujours nouveaux, malgré leur ancienneté », toujours vivants et toujours actuels.

Certes, le Livre inspiré est discret. Quelques mots ; à peine quelques lignes sur le séjour de l'Enfant divin à Nazareth, et c'est tout. Pourtant, malgré le silence voulu, est-il difficile de pénétrer le mystère dont s'enveloppe une vie, qui ne parvient pas à dissimuler sa grandeur ; d'en extraire les surnaturelles leçons que pour nous elle renferme? — Nous avons tenté cette œuvre.

Et il nous a semblé plus d'une fois, dans les heures, dont nous ne saurions assez remercier la Providence, où la méditation nous enlevait aux misères d'ici-bas, que la douce figure du Christ-Enfant rayonnait d'une beauté manifestement surhumaine.

Il nous a semblé entendre, dans le sanctuaire de Nazareth, sa voix s'élever. Elle nous rappelait le bienfait de la présence divine parmi nous, l'autorité de ses ordres, la douceur de la piété, la bienfaisante austérité de la douleur, et la valeur surhumaine du travail fait pour Dieu et sous son regard.

Il nous a semblé que les âmes, auprès desquelles la grâce divine et l'amitié fraternelle devaient nous ramener, attendaient avec une sainte impatience les développements promis, sur l'alimentation d'une vie chrétienne dont elles ont aimé, l'an dernier, à connaître le principe.

Il nous a semblé surtout, malgré ce que certains pourraient en penser, que l'heure de la jeunesse où elles sont, est plus propice que bien d'autres aux méditations sérieuses, condition essentielle des transformations profondes et durables.

« *Les vierges, dit saint Augustin, sont les fleurs de l'Église.* » *Leur âme est plus fraî-*

che sous le souffle vivifiant de la brise céleste, qui s'appelle la grâce, leur cœur est plus innocent, leur conscience plus délicate, leur foi plus prompte, leur générosité plus ardente, leur prière plus facile. C'est le moment, ou jamais, des éclosions spirituelles.

Et, s'il est dommage toujours, de voir une âme quelconque déchoir de la place à laquelle la Providence l'avait destinée, n'est-il pas désastreux que celles en qui Dieu, par une prédilection marquée, a renfermé de si nobles pensées et à qui il confia de si graves avenirs, restent immobilisées dans un terre-à-terre banal et désespérant; fleurs toujours, selon le mot de saint Augustin, mais fleurs aux couleurs pâlottes, aux tiges inconsistantes, aux pétales facilement effeuillés, parce qu'il leur a manqué ce qui fait l'éclat et la force des autres : le souffle vivificateur de l'atmosphère céleste, et la clarté réconfortante du soleil du Bon Dieu ?

Avoir été appelées à être une créature d'idéale beauté, dont le cœur est capable de s'attacher à l'unique Ami qui soit digne de le posséder, dont la vie puisse connaître les saintes émulations de la vertu et de la charité; et se résigner à

n'être que cela : c'est-à-dire un être vulgaire, dont l'activité se limite aux soins rapetissants d'une besogne matérielle, dont l'esprit n'a d'autre nourriture que les mille riens des journées, d'habitude si peu remplies! Quelle misère et quelle déchéance! On peut attendre tout le bien, jusqu'à l'héroïsme d'une jeune fille pieuse. Celle qui ne l'est pas, est capable de provoquer et d'aimer tout le mal.

Nos Saints Livres avaient dit déjà : « La grâce est fallacieuse et vaine est la beauté. » Ce sont là choses que les âmes auxquelles il nous fut donné de communiquer les vérités consignées dans ce livre comprennent depuis longtemps. Il leur faut mieux que la grâce des manières et la beauté du visage. Avons-nous contribué à leur donner cette virilité de pensées, cette générosité de vie, et cette douceur de sentiments qui restent la part prépondérante de leurs aspirations habituelles? C'est le secret de Dieu.

Qu'elles retrouvent au moins, dans ces lignes, l'écho d'une voix qui voudrait, pour leur bien, faire durer ses instances et perpétuer son dévouement!

Peut-être seront-elles étonnées de voir que le texte renferme bien des choses inédites dans la prédication. Elles en compren-

dront facilement la raison, si elles veulent bien se rendre compte que bon nombre de citations, qui apportent, par leur précision, le poids de leur actualité vécue, s'écrivent plus facilement qu'elles ne se parlent. Elles en comprendront plus facilement encore la raison, si elles veulent bien se souvenir que, tout encouragé qu'il fut par la condescendance de leur attention, l'auteur était partagé entre le désir d'être complet et la crainte de lasser leur bonne volonté. Il lui a semblé alors que le moyen le plus sûr de posséder cette qualité, et d'éviter cet inconvénient, était d'écrire tout ce qu'il voulait dire, tout en se gardant de dire tout ce qu'il avait écrit.

Si ces pages, qui se recommandent surtout par la bienveillance de l'accueil qui leur fut fait, pouvaient, par endroits, renfermer des parcelles de vraie vie, des miettes de ce pain fortifiant dont l'âme se nourrit ! Si quelques-unes de celles qui les reliront, après les avoir entendues, devaient sentir s'alimenter en elles ces germes de vie chrétienne, que Jésus mérita à la terre ! Si d'autres y puisaient le désir de s'instruire plus à fond, pour les vivre ensuite, de ces pages d'Évangile, si fécondes, même dans la simplicité de leur enseignement ! Quel

fruit précieux d'un labeur qui porta en lui-même de si surnaturelles jouissances, et quelle source de reconnaissance à l'égard de l'Enfant de Nazareth qui l'encouragea de son souvenir et le soutint de sa grâce ! C'est à Lui que nous demandons de féconder l'œuvre ; c'est à Lui surtout que nous demandons de bénir l'ouvrier !

Saint-Venant (P.-de-C.), novembre 1911.

AVANT-PROPOS

La vie chrétienne est une grâce. De son acceptation ou de son refus, dépendent : ici-bas notre gloire ou notre honte, et là-haut, notre félicité ou notre malheur. C'est là, mes chères enfants, la conclusion que nous avons tirée de nos entretiens sur les « fondements de la Vie chrétienne ».

Nous les avons détaillés, ces fondements bénis, et auprès de Bethléem nous avons vu ce qu'étaient la foi, l'espérance, l'amour à l'égard de Celui qui, tout grand qu'il est, n'a pas dédaigné de descendre jusqu'à nous. Nous avons admiré comment, éternellement heureux en lui-même, il veut bien assigner à chacune de nos âmes une place particulière dans le plan universel, lui fixer, par une condescendance infinie, une destinée spéciale, principe des rémunérations futures.

Vous n'avez pas oublié, non plus, de quelle façon pleine de délicatesse Dieu, qui nous communique cette vie chrétienne, nous impose le devoir d'aider son développement. Ce sont des germes, avons-nous dit, qui sont déposés en nous et livrés à notre bon vouloir. Il en est de la vie de notre âme, comme de celle de notre corps. Chétive et fragile, quand nous la recevons, elle a besoin d'alimentation pour s'accroître, se fortifier, opposer une résistance victorieuse aux ennemis de toute sorte qui s'opposent à son épanouissement. De façon merveilleuse, Dieu y pourvoit, nous allons le constater : notre rôle consiste à surprendre et à accueillir son action, à favoriser l'éclosion de ces germes surnaturels qu'Il dépose en nous par le baptême.

Notre-Seigneur va vous fournir, dans sa vie, le plus délicieux symbole de ces opérations successives.

En effet, une heure vint où il quitta Bethléem. L'aspect du petit enfant, enveloppé de langes et adoré par les Bergers et les Mages, était un spectacle bien digne de provoquer notre foi et notre attendrissement. Mais cet état, pas plus que les hommages qu'il reçut, ne suffisaient au plan qu'il s'était tracé en descendant parmi

nous. Il lui fallait grandir, développer cet être de chair et de sang, qu'il avait accepté, pour le rendre capable quelque jour de rendre témoignage à son Père en l'immolant pour nous. Et l'Enfant divin grandit. Il quitte Bethléem et s'installe avec sa famille à Nazareth. C'est là que, durant 30 ans, il va donner l'exemple de cet accroissement complet que l'Évangile nous signale d'une ligne : *proficiebat sapientia, ætate et gratia.* L'âge, la sagesse et la grâce : n'est-ce point tout un perfectionnement généreux et persévérant que Jésus manifeste là ?

Nous allons l'y suivre. Après Bethléem, Nazareth arrêtera nos pas. Après la vie chrétienne que le Christ a apportée à Bethléem, l'alimentation de cette vie par les leçons puisées dans la retraite de Nazareth, voilà le thème de nos entretiens de cette année.

Je les confie, mes chères Enfants, à celle que nous avons coutume d'appeler « notre Mère » et à qui vous êtes unies, vous, par un lien plus étroit que bien d'autres.

Qu'elle éclaire vos esprits, afin que la lumière de son divin Fils y pénètre à flots; qu'elle débarrasse vos volontés de tout ce qui pourrait arrêter l'ardeur de leurs élans,

soit que l'exemple de Nazareth fasse naître en vos âmes un salutaire regret de quelques défaillances passées, soit qu'il provoque de solides et nécessaires résolutions. Qu'elle échauffe vos cœurs et vous apprenne à son exemple comment on aime Notre-Seigneur et comment surtout on le lui prouve. Qu'elle fasse de vous des âmes droites et dociles, afin que pas un « iota » de cette vérité qui va vous être distribuée durant ces jours, ne se perde, par l'effet d'une négligence qui pourrait provoquer votre condamnation.

Le temps presse. Mettons-nous à l'œuvre tout de suite et commençons par voir, dans le fait de la *présence divine*, le premier bienfait donné à notre vie chrétienne, et son premier aliment.

I

L'Hôte divin de Nazareth
ou
la Présence de Dieu

NAZARETH

L'Hôte divin de Nazareth
ou
la Présence de Dieu

Dieu, présent à chacun des mouvements de notre vie, voilà tout d'abord un aperçu qui étonne !

Le monde, qui borne ses regards aux horizons sensibles, n'en sent ni le besoin, ni la possibilité. A quoi bon d'ailleurs, pour lui, les aperçus de la foi ? Ils ne sont bons qu'à encombrer sa vie d'un poids mort, puisqu'il ne rapporte rien, qu'il restreint au contraire sa liberté, trouble sa joie et condamne ses passions. Il ferme les yeux ou s'endurcit. Il ressemble à ces enfants qui portent en leurs mains ignorantes d'immenses valeurs en papier. Le bagage n'a pour eux aucune signification,

et, laissés à eux-mêmes, ils jouent avec ces feuilles, sans crainte de les déchirer ; ils ne s'affligent pas, ou plutôt, ils rient si le vent les emporte ou si le feu les consume, et trouvent étrange que d'autres se préoccupent de ce qui pour eux a si peu d'importance. Laissons-les. Grâces à Dieu, nous ne sommes pas de leur espèce.

Nous, pour peu que nous réfléchissions aux grandeurs et aux responsabilités que nous assumons par le titre de notre baptême, nous sentons que la tâche est lourde, et que Dieu fut imprudent ou injuste de mettre en nos faibles mains une telle œuvre à remplir. S'il nous laisse sans guide, sans lumière, sans sagesse, ce qui revient à dire : sans Lui ; s'il fait comme font les Maîtres d'ici-bas qui donnent une tâche et se désintéressent, jusqu'au jour de la reddition des comptes, de ceux qui la remplissent ; s'il abandonne par suite aux hasards de nos caprices et de nos faiblesses cette vie chrétienne : sa vie imprimée dans nos âmes ; il la voue aux désastres, à la ruine infaillible. Et c'est là une perspective inacceptable pour lui, dont la puissance recevrait un singulier démenti, par l'écroulement de son œuvre de prédilection ; et dont l'intelligence serait gravement com-

promise du fait des exigences intolérables qu'il nous a imposées et des moyens insuffisants dont nous disposons pour répondre au plan qui nous fut proposé.

Rassurons-nous, Dieu ne commet point de ces maladresses. Il sait que l'œuvre que nous avons à remplir est trop lourde pour nos seules forces. Il y ajoutera sa force à Lui. Il sait que nous avons besoin, pour soutenir nos inconstances, d'un stimulant perpétuel qui élève nos esprits et soutienne nos courages. Et il restera *présent partout* ; — *il nous manifestera sa présence — et favorisera ainsi notre activité surnaturelle.*

I. — *Il est présent partout.*

Une des premières questions que vous pose votre catéchisme est celle-ci : Où est Dieu ? Et il y répond ainsi : Dieu est présent partout, en tout temps et en tous lieux. Pénétrons un peu cette parole : Dieu est présent partout, en tout temps et en tous lieux.

En tous lieux. Le Prophète royal dans un de ses élans empreints de poésie et de religieux effroi s'écriait : « Où irai-je, Seigneur,

et dans quel lieu du monde me retirerai-je pour m'éloigner de vous ? Si je monte dans le ciel, vous y êtes ; si je descends dans les profonds abîmes de la terre, je vous y trouve ; si je parcours la surface des eaux, et si je prends des ailes pour passer au-delà des mers, c'est vous-même qui m'y conduisez[1]. »

Essayons de nous faire une idée de cette présence de Dieu. Figurez-vous que pendant les heures où les eaux de la mer se sont retirées, vous vous acheminiez sur un rocher alors à sec, mais inabordable au temps des hautes marées. Vous vous y établissez, et voici que, sans que vous ayez le temps, ni de les apercevoir, ni de les fuir, les eaux sont revenues. Vous êtes là, entourés par les flots. En face de vous, l'océan est immense, mais le même océan roule aussi ses vagues derrière vous. Il se trouve à votre droite, à votre gauche, il vous entoure. Les vagues montent, les voici maintenant à fleur des rochers ; elles vous dépassent, elles rejoignent dans leur immensité la voûte céleste, elles ne vous engloutissent pas pourtant, elles vous possèdent ; c'est sur elles que vous posez les

1. Ps. 138.

pieds, au milieu d'elles que vous vivez. Et le même océan qui vous entoure a entouré tous les siècles et prolongera sa présence à travers tous les âges, pour tous ceux qui viendront après vous.

Voilà comment nous pourrions faire une idée de la présence de Dieu dans chacun de nos instants, ayant bien soin de nous rappeler que c'est parce qu'il agit en tout être qu'il est présent partout.

Il est partout, et il est partout sans bornes et sans limites. Tous les objets que nous apercevons, que nous touchons, ont des contours qui leur donnent une forme et les distinguent des choses qui les avoisinent. Ces contours les limitent, nous forcent à dire : « En dehors de tel point de l'espace, ce n'est plus tel objet, c'en est un autre. » Dieu ne connaît pas ces restrictions : il est partout, il est dans tout le monde, non pas, remarquez-le bien, que tout le monde le contienne ; mais bien qu'il contient le monde dans son immensité même. Il est plus élevé que le Ciel : *excelsior cœlo*[1] ; plus profond que l'enfer : *inferno profundior ;* plus vaste que la mer : *latior mari ;* plus étendu que la terre : *longior terra ;* et

1. Job, XI.

sa grandeur est infinie : *et magnitudinis non est finis.*

Il est partout, et il est en tout, car c'est lui qui donne la vie et qui en assure la subsistance. Supposez qu'il y ait un endroit où Dieu ne soit pas, un être qui existe là, et qui puisse se dérober à son infinie présence, le pouvoir et le domaine de Dieu seraient limités ; et l'être qui se tiendrait tout seul, sans le secours de Dieu, serait un Dieu lui aussi ; il se serait donné la vie à lui-même, puisque c'est Dieu seul, à qui il échapperait, qui donne la vie. Sans lui, il n'y a rien, nous dit saint Augustin : *sine Deo nihil;* et, en dehors de lui, les vies qu'il a créées ne peuvent durer que s'il les soutient ; par conséquent, hors de Dieu, et au-dessus de Dieu, il n'y a rien non plus : *extra Deum nihil, et supra Deum nihil.*

*
* *

Continuons, mes chères Enfants, notre enquête sur les propriétés de la présence de Dieu dans la nature ; elles sont trop admirables pour que nous les passions sous silence, et trop importantes pour que nous les ignorions.

Il est en tout, et en tout d'une présence

substantielle. Écoutez et comprenez bien ceci : une chose peut vous être présente à la fois par sa substance et par les effets que sa substance produit, ou bien se borner à vous faire ressentir le bienfait de son influence, tout en restant loin de vous.

Lorsqu'au soir de vos journées d'hiver, après avoir supporté l'inclémence de l'atmosphère, vous rentrez au logis ; que la douce chaleur d'un foyer monte jusqu'à vous, instinctivement vous vous rapprochez de l'âtre d'où partent ces bienfaisants rayons. Vous vous groupez frileusement auprès des bûches qui flamboient ; vous absorbez, pour chasser les pénibles impressions des frimas de tantôt, le plus possible de cette chaleur qui vous réconforte et vous réjouit. Ce n'est pas seulement l'effet du foyer que vous ressentez ; mais le foyer est là, vous le voyez, vous le sentez ; si vous vouliez, vous pourriez le toucher. La substance et les effets vous sont présents.

Mais quand, dans vos jours d'été, vous errez par la campagne, que vous vous éclairez à la lumière du soleil et que vous vous réchauffez à ses rayons, vous subissez l'influence de l'astre gigantesque ; lui, garde la place que Dieu lui a assignée au milieu de la création. Luminaire immense,

il reste loin de nous, inaccessible, et surtout intangible.

Dieu, Soleil éternel, lumière et chaleur qui entretient la vie, ne reste pas isolé dans un point de l'espace. Ce n'est pas seulement quelque rayon égaré de son être qui nous parvient, c'est lui-même qui nous est présent, substantiellement présent. Nous ne pouvons rien faire sans lui. Notre vie tout entière baigne en sa propre vie, distincte de la sienne toujours, mais fortifiée, réchauffée, alimentée par la sienne : *In ipso vivimus, movemur et sumus* [1].

Voici mieux encore : non seulement Dieu est en tout, mais il est tout entier en chacun des êtres qu'il possède. Sa présence est partout pleine et entière. La chose se comprend : il est infini, mais il est aussi indivisible ; il faut bien, par suite, que, partout où il est, se trouve son être tout entier. Ce mode de présence évidemment nous dépasse ; mais n'en avons-nous pas quelque idée dans cette façon dont notre âme est tout entière dans notre être, et tout entière dans chacune des parties de notre être ? Nous tirerons tout à l'heure les conclusions que ces vérités nous

1. Act. XVII, 28.

imposent, mais ne pouvons-nous pas, dès maintenant, admirer et adorer cette présence divine si différente des présences humaines ?

Alors que les grandeurs d'ici-bas se renferment dans une sphère réservée, qu'on n'approche qu'à grand'peine ; d'où elles surveillent majestueusement les évolutions de leurs sujets et l'accomplissement de leurs ordres, Lui, présent partout et présent à tout, ni ne se diminue, ni ne se distrait dans l'exercice de cette Providence de chaque instant à laquelle rien n'échappe, et qui ne fait défaut à rien. Il n'y a que Dieu, voyez-vous, qui soit assez grand pour s'abaisser ainsi sans se diminuer, pour s'occuper ainsi sans se troubler ; et en face de cette admirable puissance qui confond notre raison, nos genoux instinctivement se ploient et nos lèvres murmurent d'elles-mêmes les paroles de l'adoration.

* * *

Voulez-vous que nous précisions encore un peu ?

Cette présence dans la nature ne lui

suffit pas. Il veut être présent à chacun de nous, nous communiquer sa vie. C'est une loi universelle qu'aucun être créé ne subsiste sans nourriture : et il veut être notre nourriture. La nourriture de notre esprit, c'est la vérité : l'étude et la réflexion sont une vraie manducation spirituelle ; mais qu'est-ce que l'effort humain de tout esprit créé pour atteindre la vérité ? A combien d'erreurs il se heurte ! Que de difficultés il rencontre ! Que de barrières limitent son élan ! Dieu vient : Il est la vérité, lui, la lumière sans ombre : *erat lux vera*. Il ajoute à nos lumières bornées sa lumière infinie, et notre esprit envahit les espaces, pénètre audacieusement dans les régions qui abritent la Divinité, sa nature, ses opérations, franchit toutes les distances, et embrasse même dans ses perspectives assurées les destinées futures toutes pleines d'un bonheur mérité par les initiatives humaines, sanctifiées par la grâce divine. Rappelez-vous ce que nous avons dit l'an dernier des surnaturelles beautés que Dieu nous découvre par la foi, les indéfectibles espérances qu'il dépose en nos âmes, les ineffables douceurs qu'il nous accorde dans cet amour auquel il nous donne le droit de prétendre. C'est

Dieu, qui est présent, qui vit et qui nous donne la vie.

*
* *

Et c'est bien cela qu'il veut. Un jour, quand N.-S. passera sur la terre, il le dira de ses lèvres divines : « Je suis venu pour apporter la vie. » — Cette vie, il l'a déposée en nos âmes le jour où, après nous avoir créés, il nous donna, par pure bonté, le droit de nous élever jusqu'à lui. La grâce divine, qu'est-ce donc autre chose, qu'une participation à sa divinité ?

Per inhabitantem Spiritum in nobis, par l'esprit de Dieu, donc par Dieu qui aurait demeuré en nous, nous n'aurions pas seulement vu clair dans le domaine des vérités surnaturelles, nous aurions trouvé la force de marcher docilement dans la voie qu'il nous traçait, en résistant aux envahissements étrangers. Nous aurions même, si le péché n'y avait mis obstacle, puisé le secret d'échapper à la mort qui n'est autre chose que la dissolution d'éléments que la désobéissance a rendus incompatibles.

Il en aurait été ainsi par le fait seul de

la présence de Dieu dans notre nature. Vous savez comment Adam troubla cet ordre. La chute était irréparable. Dieu présent à la création devait rester loin d'elle. Il ne l'a pas voulu, et une heure vint où Dieu prétendit rentrer en nos âmes, renouer la chaîne qui l'attachait à nous, reprendre les relations qui lui étaient chères. « Il se montra aux hommes et conversa avec eux. » Il vint, vous savez dans quelles circonstances et sous quelle forme. Notre « Bethléem » est encore présent à tous les cœurs.

Ce n'était pas pour un jour seulement qu'il venait. Trente-trois années durant, il voulut être présent, se faire voir, se laisser toucher par les hommes, vivre de leur vie, s'entretenir avec eux. Et sur ces 33 années, il en consacra 30 à Nazareth.

Avez-vous parfois songé à la légitime fierté qui devait s'emparer de Marie et de Joseph à cette pensée : « Dieu est nôtre. Aussi longtemps que Jésus vivra ici-bas sa vie cachée, ce sera chez nous, avec nous qu'il demeurera. » — Je sais : l'Évangile se tait sur ces joies intimes des parents de Jésus, parce que sans doute il y a des choses qu'une plume humaine, même inspirée, ne peut décrire; parce que ces

choses ineffablement douces perdraient peut-être à sortir de cette région du mystère qui les grandit; et parce que Dieu voulait laisser à la piété humaine la ressource de se représenter, d'après ses propres moyens et ses propres élans, les instants bénis de Nazareth, avec Dieu vivant parmi les hommes. Mais quelle merveilleuse vie s'organisait là sous le regard de Jésus!

Il était donc là toujours au milieu de Marie et de Joseph! Il y avait les heures de travail et les heures de repos, les heures de majesté et les heures de délicieux abandon, les heures de solitude et les heures d'ineffable intimité, enfin les heures de joies et les heures de la prière. Il est possible de se faire idée de la douceur de toutes ces heures. Dès lors que Jésus était là, que pouvait-il manquer? — L'une pourtant devait paraître plus aimable que toutes les autres. Représentons-nous-la. C'est le soir. Le jour a été donné à la tâche imposée par la nécessité de gagner le pain quotidien; mais quand la nuit vient, et avec elle le droit au délassement, Jésus ouvre les Écritures, et les commente sous le regard de Marie. Celui qui embarrassera les Docteurs du Temple, ou qui prendra un

jour les Scribes et les Pharisiens dans les filets de leur propre malice, n'a que respect et condescendance pour sa mère. « Il l'interroge sans doute et il l'écoute » avant de proposer sa propre pensée. N'est-ce point sa Mère, et n'a-t-elle point, de par la loi, la mission de veiller à l'éducation de son Fils? N'est-elle point, selon la gracieuse expression du Deutéronome, « l'aigle qui excite ses aiglons à prendre leur vol, en les portant sur ses ailes[1] »? Elle parle, et Jésus l'écoute. Dans les Livres saints ne trouve-t-elle pas, à chaque page, la trace de ses ancêtres, dans le passé, l'appel au réveil d'Israël, les marques du Messie futur, qu'elle avait là devant elle? Les patriarches, les prophètes l'avaient entrevu, avaient parlé de lui, de façon chaque jour plus nette; l'heure prédite par Daniel avait sonné. Jésus était là : elle l'aurait tous les jours. Il était son fils, celui à qui avaient pensé toutes les générations anciennes! Et l'admirable femme, que tous les penseurs ont regardée comme l'institutrice de Jésus, avait été élevée dans le temple, au milieu des Docteurs; elle avait partagé leur amour et leurs saintes émulations pour pénétrer les Écritures; elle était autant qu'eux, pour le

1. Deut., XXXII, 11.

moins, l'ardente zélatrice du salut d'Israël, du relèvement du trône de David ; ses vertus lui donnaient des lumières plus intenses, un amour de Dieu plus profond, une perspicacité plus intime des grandeurs et des mystères divins. Quelle douce et puissante influence devait s'exercer de la Mère sur le Fils, dans cette incessante communication des pensées et des sentiments les plus propres à élever et à fortifier la vie, surtout quand on songe que ce Fils s'appelait Jésus ! Comment ne se serait-il pas fait une âme supérieure dans cette collaboration, pendant que Marie bénéficiait à son tour de cette présence de tous les instants, grandissant elle aussi en sagesse et en grâce ?

*
* *

De tous les instants : j'ai bien dit, car partout où ils allaient, Marie et Joseph restaient près de Jésus. Si ses pas ne pouvaient les suivre, dans toutes les obligations imposées par la besogne quotidienne, leur pensée à eux le retrouvait partout. Ils le voyaient dans le travail, dans le repos, dans la prière, dans la joie, dans la peine ; il était là toujours. Leur vie s'identifiait avec la sienne. Pas un endroit où il

n'ait passé et qui ne fût plein de son souvenir. Pas un objet qu'il n'ait touché, pas une chose sur laquelle il n'ait laissé l'empreinte de sa présence ; peut-être, même, manifestait-il de temps en temps la puissance divine qui se cachait en lui? Les Évangiles apocryphes, avec plus d'imagination, sans doute, que de réalité, ne nous ont-ils pas dit qu'un jour, Jacques le Mineur, l'un des cousins de Jésus, recueillait du bois mort. Jésus l'accompagnait. Jacques se baissant pour ramasser les branches tombées, une vipère le mordit à la main, et, le venin faisant rapidement son œuvre, le pauvre jeune homme allait mourir, lorsque Jésus souffla sur la blessure. Aussitôt, la douleur cessa, le malade fut guéri, et la vipère se tordit dans les dernières convulsions. — Ne nous disent-ils pas aussi que, préludant à sa mission de bonté, il guérit l'enfant d'un des ouvriers de Joseph?

Quoi qu'il en soit de ces faits, Marie et Joseph n'en avaient nul besoin, car leur vie se peuplait d'une foule de souvenirs intimes. Marie les conservait précieusement en son âme. Elle suivait Jésus partout, s'attachait à lui : *adhæsit anima mea post te* : quelle gracieuse figure !

N'est-ce pas aussi, après ce que nous avons dit de la présence divine dans la création et dans chacune de nos âmes, la conclusion que nous devons en tirer ? Que notre âme s'attache donc à Celui qui la poursuit de ses touchantes instances et des manifestations non équivoques de sa bonté ! Car voici mieux encore.

*
* *

Quand il eut ainsi habitué le monde à sa présence visible, il ne consentit pas à traiter de façon moins bienveillante les siècles et les hommes qui n'auraient pu, à cause des desseins providentiels qui les destinaient à d'autres temps, bénéficier de son séjour parmi eux. Alors, il a trouvé le moyen de concilier deux choses humainement contradictoires : partir et rester ; mourir et vivre ; disparaître et demeurer pourtant toujours présent.

Vous savez son secret, et avec quelle abondance et quelle générosité Notre-Seigneur, dans son Eucharistie, multiplie sa présence. Il réunit là tous ses dons précédents : sa parole, sa grâce, son pardon, son sacrifice lui-même. Il semble qu'il

ramasse d'un coup tous ses états antérieurs ; l'état de sa divinité, avec ses perfections adorables ; l'état de son humanité, avec son enfance, sa vie cachée, sa vie publique, ses mystères, ses miracles, ses doctrines, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, son ascension ; sa vie céleste : toutes ses prières, toutes ses actions, toutes ses vertus, tous ses mérites. Rien n'y manque et il nous donne tout.

II. — *Il manifeste sa présence.*

Vous vous direz peut-être : Sans doute, il est là. Mais nous ne le voyons pas. Et ne sommes-nous pas excusables alors d'oublier sa présence?

Certes, je l'avoue, aussi longtemps que nous serons ici-bas, il faudra faire appel à la lumière de la foi pour le découvrir. Mais cette lumière que Dieu a donnée aux âmes ne vaut-elle pas toutes les autres?

Il est visible, vous dis-je, pour peu que vous fassiez attention à ses opérations. Elles frappent vos yeux, elles remplissent vos vies. Il suffit d'apercevoir son action, à travers l'océan des événements et des âges.

Hélas! on ne distingue pas toujours sa présence parce que l'homme, et le gouvernail tout personnel qu'il manœuvre, avec une prétention de toute-puissance, soulèvent tant d'écume autour du navire sur lequel il est monté, que la main du conducteur divin disparaît. Mais à quelque distance, loin du bruit, des empressements exagérés, des troubles inconscients, l'œil attentif perçoit le sillage argenté que laisse la trace évidente du passage de la Divinité.

C'est ainsi qu'il faut découvrir Dieu : Percer les apparences d'abord, ne pas nous arrêter aux mouvements extérieurs, mais juger du monde et de son organisation comme nous jugeons des appareils admirablement combinés dont l'industrie moderne s'enorgueillit à juste titre. Les machines semblent vivantes, et chaque pièce a son rôle, son action, qui communique à l'ensemble une agitation aussi variée que régulière. Il y a une activité qui commande, activité dissimulée, mais puissante, qui met en mouvement chacun des organismes. Partie d'un foyer unique, la vapeur se répand dans tout l'ensemble. Quand elle agit, la machine tout entière, normalement activée, se mettra en mouvement; si elle s'arrête, se ralentit,

disparaît, la machine docile suit les diverses impulsions qui lui sont communiquées, et l'activité diminue.

Le monde lui aussi est une immense machine, et le souffle infini, qui la meut, n'est autre que Dieu lui-même. L'Église dans sa sainte liturgie nous le rappelle à l'office de chaque samedi : *Summæ parens clementiæ*, nous dit-elle, *mundi regis qui machinam*[1].

N'est-ce pas une invitation officielle à découvrir sous l'activité universelle le moteur éternel, invisible, mais tout-puissant ?

*
* *

Que faire encore pour découvrir la présence divine ?

Tout simplement nous convaincre que les façons dont Dieu agit ne ressemblent pas aux nôtres, qu'elles les contredisent souvent ; et le chercher alors, non d'après nos jugements, mais d'après les siens. Dieu aime le mystère, la discrétion, et il poursuit bien plus la transformation de nos âmes que le bruit extérieur. Il a horreur du tapage qui ne laisse rien après lui, sauf l'écho trompeur d'une activité désordon-

1. Hymne des Matines.

née. C'est donc dans les occupations d'une œuvre paisible et toute spirituelle que nous le découvrirons.

Vous rappelez-vous cette scène biblique, soulignée, d'ailleurs, par un mot qui répond admirablement à nos réflexions d'aujourd'hui ? Dieu avait rejeté Saül ; et Samuel, qu'il avait chargé de lui porter la nouvelle de sa déchéance, ne s'en consolait pas. Dieu lui apparut et lui dit : Pourquoi t'obstiner à pleurer Saül, puisque je l'ai rejeté ? Va chez Isaïe, l'homme de Bethléem : C'est un de ses fils que j'ai destiné à la royauté. »

Samuel obéit. Les fils du Bethléémite défilèrent devant lui, les plus robustes les premiers, selon l'idée toute humaine et toute naturelle que le prophète se faisait. « Dieu, pensait-il, aura marqué de son signe l'un de ceux que la vigueur extérieure désigne à la domination. »

Dieu lui fit remarquer qu'il se trompait : « Ne regarde ni le visage, ni la taille de ces jeunes gens, lui dit-il, car je ne juge pas des choses par ce qui en paraît aux yeux des hommes. L'homme, en effet, ne voit les choses que par le dehors ; mais le Seigneur voit le fond des cœurs. »

Vous savez la suite : David, le plus

petit, *minimus*, le gardien des troupeaux, absent précisément au moment où les autres défilaient devant Samuel et qu'il faut aller chercher; David, à la figure douce et gracieuse, *pulcher aspectu decorusque facie*, qui ne semblait posséder aucune aptitude à la double charge réservée aux chefs d'Israël : le gouvernement du peuple et le commandement des armées, David est sacré roi, et l'esprit du Seigneur le dirige.

Voilà comment Dieu juge les hommes et conduit les choses : Il se plaît à élever les humbles et à humilier les superbes. C'est dans ces procédés que nous le rencontrerons.

*
* *

Et dans son commerce avec les âmes, quelles délicieuses et manifestes façons de le reconnaître ! Je suis sûr que vous les avez expérimentées cent fois. Rappelez-vous : Dieu daigne se représenter dans l'Écriture comme revêtant un caractère différent, selon les diverses personnes auxquelles il s'adresse, et traitant les hommes comme ils le traitent. Origène fait une remarque analogue. Il dit que pendant son séjour

sur la terre, Notre-Seigneur avait coutume d'apparaître sous différents aspects, suivant le degré de pureté morale de ceux qu'il favorisait de ses apparitions.

Pendant son séjour sur la terre ! Et depuis qu'il a inauguré, avec nos âmes baptisées, le règne de la grâce, ne procède-t-il pas de même ? Il nous traite un peu comme nous le traitons. Quand vous fûtes généreuses, pleines de confiance, ardentes à la prière, promptes au sacrifice, énergiques à réformer les misères de votre caractère, qui contrastent tant avec son infinie perfection, et qui sont — vous n'y pensez pas assez — un obstacle important à l'effusion de sa grâce, il s'est montré de même : tendre, affectueux, plein de confiance. Il vous disait de ces mots que Lui seul murmure, il faisait naître de ces aspirations dont le monde sourit ; que d'autres, parfois, avec une légèreté qui manifeste leur ignorance de la vie spirituelle, ont traitées d'hallucination ou d'excès ; il vous baignait dans sa lumière, vous réchauffait dans sa tendresse. Ah ! les délicieuses communions d'alors, les longues et ardentes visites au tabernacle, les pieuses réflexions des oraisons matinales, le salutaire dégoût des fêtes mondaines !

Puis, d'autres jours, lassées sans doute — l'humanité a de ces contradictions — des faveurs divines, ou bien inconstantes par nature, et moins généreuses par défaillance, vous avez ralenti ce service d'amour qu'Il attendait : il s'est ralenti aussi ; il vous apparaissait de façon moins nette. Sa voix ne vous arrivait qu'à travers un murmure confus où d'autres voix mêlaient leurs accents ; la route qu'il vous indiquait vous paraissait ardue ; hélas ! son amour peut-être vous semblait insuffisant.

Vous vous écartiez, il se ralentissait ; c'est sa loi, une des preuves de sa présence.

Quelquefois, je le sais, sa conduite avec vous est pleine de contradictions, mais ces contradictions-là sont tellement évidentes, qu'elles sont encore l'indice de son action. Il n'y a que lui, dont l'amour soit assez délicat et assez profond pour provoquer nos désirs, en simulant la disparition. Je sais : parfois, de ferventes communions ne vous apportent aucune joie et ne provoquent en vous aucun progrès. A l'heure où vraiment vous aspirez au sacrifice, où vous vous oubliez, où vous vous immolez, Dieu paraît se cacher ; plus vous vous élevez dans la contemplation, et plus vous

vous apercevez que vos notions sur Dieu s'obscurcissent. Nous verrons plus loin les surnaturelles raisons de ces procédés divins, et nous admirerons comment, en nous faisant approcher de ce nuage « sombre et brillant » dont parle saint Denis, en nous plongeant dans ce « clair-obscur », thème habituel des réflexions de saint Jean de la Croix, il nous fait goûter des charmes et remporter des victoires. Mais, sans pouvoir comprendre, nous sentons que Dieu est là. Il est derrière la nuée, visible, actif, nous bénissant. Nous ne pouvons pas en douter.

*
* *

Et la manière dont Dieu traite ses ennemis, n'est-elle pas caractéristique ?

Il vous suffit d'ouvrir les yeux pour constater sa présence dans cette longue suite de prospérités, que les hommes appellent le bonheur, et qui, pour nous qui savons mieux les choses, doit jeter la terreur dans nos âmes. C'est déjà le châtiment anticipé que cette félicité terrestre. Au fond de ces âmes qui l'oublient, il y a sans doute quelque valeur morale naturelle,

que Dieu voit, qu'Il veut récompenser parce qu'il est la justice infinie. Mais, cette rémunération aujourd'hui accordée, rien ne s'opposera plus à leur condamnation, quand ces malheureux arriveront en face de lui, les mains vides d'œuvres surnaturelles : *Recepisti mercedem tuam* : Vous avez reçu sur la terre votre récompense, dira-t-il à ces hommes terrestres, prétentieux, égoïstes. Vous étiez vains, votre récompense fut façonnée à votre mesure. Allez ! je n'ai rien à vous donner, vous n'avez rien fait pour moi.

Je ne sais rien de plus terrible que cette félicité humaine, sauf peut-être la patience que Dieu met à supporter la vue de ces hommes infidèles. Ah ! qu'il faut donc qu'il soit riche pour faire à ses débiteurs un si long crédit ! Ah ! qu'il faut donc qu'il soit grand pour mépriser cette longue série d'offenses et d'oublis. Ah ! qu'il faut donc qu'il soit puissant pour épargner, jusqu'au jour inévitable, le châtiment mérité par ces infidélités sans nombre et sans pudeur !

Aussi, ne vous indignez jamais contre le silence de Dieu. S'il était ce que nous sommes, je comprendrais qu'il tînt sa main perpétuellement abaissée, pour châ-

tier les coupables. Mais il sait qu'il a le temps, puisque l'éternité lui appartient, et il les laisse s'agiter à l'aise, jusqu'au jour où il leur dira de sa voix triomphante : *Ego sum Dominus*. J'étais votre maître, et vous l'avez oublié.

*
* *

En attendant, au sein de la félicité humaine, il les punit déjà du châtiment de l'indifférence.

Vous rappelez-vous ce qui s'est passé jadis au Temple de Jérusalem ? Les armées triomphantes allaient s'emparer de la ville et ruiner à tout jamais cet édifice séculaire où le culte de Jéhovah avait tant de fois fait monter jusqu'au ciel l'encens de la prière. Dieu s'y était rendu présent de façon sensible et il ne pouvait y frayer avec l'impiété. Alors, quand tout espoir fut perdu des victoires possibles, on entendit une voix qui disait : « Sortons d'ici, sortons d'ici. »

Il me semble que, par le même procédé, Dieu affirme son action sur les âmes qui l'oublient. Il s'en va, et son absence se manifeste par l'indifférence qui s'installe

dans leur vie. Les yeux de l'âme ne voient plus les lumières de la foi ; les oreilles sont sourdes : sermons de circonstances, conversations sur toute espèce de sujets, même les plus suggestifs, livres ouverts et méditésbons et éloquents exemples, rien ne sert. La foudre tomberait aux pieds de ces natures indifférentes et dans son langage impressionnant clamerait la puissance divine, qu'elle ne troublerait pas leurs cœurs endurcis. Toutes les facultés sont rebelles à l'action providentielle. C'est déjà la mort qui éclate par cette insensibilité universelle. Vous savez ce que l'on fait pour s'assurer sur un cadavre que la vie s'est définitivement retirée. On soulève la paupière, et quand l'œil vitreux est insensible à l'influence de la lumière, on dit : C'est fait! Que de fois, sur des natures dont le monde peut-être enviait le bonheur, mais que les Anges du ciel jugeaient à leur juste valeur, fut prononcée la même parole, symbole de la même condamnation !

*
* *

Alors, on devient ennemi. Autre misère et autre manifestation de l'action divine.

Vous vous étonnez parfois qu'il y ait des ennemis de Dieu, de ces êtres inconséquents et audacieux qui maudissent celui qu'ils devraient aimer. Rappelez-vous ce que nous avons dit l'an dernier. L'amour divin est une grâce que Dieu vient nous offrir. Nous pouvons l'accueillir ou la repousser, la cultiver ou la laisser dépérir ; c'est l'œuvre de notre volonté. Hélas ! l'histoire de l'inconstance humaine nous prouve qu'il n'est pas possible que toutes les âmes soient fidèles. Puisqu'il y a des infidèles obstinés qui refusent la grâce de la charité divine, il est nécessaire qu'il y ait des ennemis. « Quand on n'est pas pour Dieu, on est contre Dieu. » C'est un degré de plus dans l'incohérence, mais c'est un degré qui proclame manifestement les biens qu'apporte la présence divine, et les maux qu'entraîne sa disparition. Alors, non seulement on ne voit plus, mais on voit faux ; non seulement on tourne le dos à la lumière, mais on voudrait empêcher les autres de la voir. Et, par un reste de vérité, qui ne meurt jamais tout à fait, croyant vaincre Dieu, on rappelle son souvenir et on affirme sa gloire par les blasphèmes que l'on prononce et la guerre obstinée qu'on lui fait. Ce n'est plus l'immobilité de

l'indifférence, mais l'activité de la corruption.

*
* *

Et puis, c'est le retrait définitif des grâces, la main de Dieu présente, visible, qui pourrait s'ouvrir pour pardonner, mais qui ne le fait pas.

Je ne sais, mes Enfants, si vous avez vu, ou du moins, lu les derniers instants d'un être humain qui meurt dans l'impénitence finale. Il y a dans cet endurcissement du pécheur, dans ces cris de détresse des assistants, les prières éplorées qu'ils adressent au ciel et au malade, une sensation impressionnante de la grandeur de Dieu. Le moribond l'a offensé toute sa vie et Dieu se venge à sa façon, en refusant d'intervenir, pour retirer celui qui va mourir de l'état qu'il a volontairement choisi.

Aussi, ne croyez pas surtout que Dieu soit vaincu parce que — vous l'apprenez parfois — quelque insensé a refusé à sa dernière heure l'intervention du ministre des pardons célestes, ou qu'il a, dans une heure d'égarement trop tôt regrettée, prescrit d'exclure de ses funérailles tout rite et

toute espérance. C'est le triomphe de Dieu, au contraire, et tout parle de Lui, puisque sans ce Dieu qu'elle a oublié, il a été impossible à cette âme, même en face des responsabilités les plus redoutables, de se recueillir et de se mettre en mesure d'affronter, sans trembler, les terribles mystères de l'au-delà.

*
* *

Et si vous voulez sortir des constatations actuelles, lire l'histoire, ne verrez-vous pas quelle est l'action permanente de Dieu ?

L'histoire humaine ! A l'envisager d'après la raison bornée d'ici-bas, elle proclamerait sa défaite. Le monde physique n'est-il pas un monceau de ruines ; le monde moral, un amas de débris ; le monde spirituel, une longue suite d'aspirations inachevées, d'espérances démenties ?

Regardez : La création des anges fut un essai infructueux ; elle aboutit à la déchéance et à la damnation d'une multitude d'entr'eux ; le paradis terrestre ne fut pas plus heureux : la chute suivit de si près le bienfait et les résultats en sont lamentables et toujours actuels. Le système inauguré

sous le règne des patriarches, le groupement dans une seule main, pour diminuer sans doute les chances d'infidélité, de la puissance civile et religieuse, ne fut pas, lui non plus, couronné de succès, puisque les vraies traditions ne se perpétuèrent intactes que dans une seule branche d'une famille unique. La loi mosaïque échoua pareillement, les Juifs connurent tant de fois l'idolâtrie ! Et quand Notre-Seigneur parut, que restait-il de l'antique foi d'Israël ?

Et depuis que Notre-Seigneur a donné sa vie pour purifier le monde, l'Évangile est-il vraiment un succès ? Le monde est-il religieux ? Est-il chrétien ? Parcourez l'histoire de l'Église. Des chrétientés entières, j'allais dire : des mondes chrétiens, disparaissent dans le schisme après avoir brillé quelques siècles et donné les plus magnifiques assurances. L'hérésie après la foi, la persécution après la faveur : une Allemagne calviniste au lieu du saint-empire ; une Angleterre luthérienne, qui s'était appelée d'abord l'île des Saints ; une France... n'en parlons pas trop mal ; pourtant, ne faut-il pas déplorer, qu'après avoir, durant des siècles, porté avec fierté son titre de Fille aînée de l'Église, elle soit descendue là, là où elle

est maintenant, aux mesures de proscription, d'incohérence et d'inepte persécution? Et ainsi de suite. Les ordres religieux se fondent, s'affirment dans la ferveur, portent des fruits superbes, puis se ralentissent, se corrompent, se réforment et se détruisent.

*
* *

Je ne m'étonne pas que les hommes à courte vue et à l'incrédulité tenace proclament que c'en est fait, que Dieu est vaincu, qu'il n'est plus qu'un « vieux mot » et que « nous vivons du parfum d'une chose morte ». Nous voudrions apercevoir toutes les opérations de Dieu environnées de lumières, de gloire, de magnificence, étonnant les créatures par leur majesté, leur puissance, leur infaillibilité. Laissez donc ! Dieu n'est pas un homme extraordinairement puissant, il est un être qui dépasse l'humanité de toute la hauteur de l'infini. Il lui faut donc des procédés à lui, des triomphes à lui.

Et ces procédés et ces triomphes, quels sont-ils ? Voyez :

Sa justice éclate à tous les yeux. Les na-

tions reçoivent ici-bas, de sa part, la récompense que leur méritent les vertus naturelles qu'elles possèdent et l'exécution de la mission qu'il leur confie. La justice et la bonne foi de Rome, par exemple, ont été récompensées par le don d'un immense empire. Les prévenances divines, qui avaient déposé dans le peuple juif les traditions de foi et d'espérance, ont valu à ce peuple l'honneur d'abriter le berceau du Verbe incarné. Et qui sait si la supériorité matérielle, tant vantée des Anglo-Saxons, n'est pas la réponse terrestre de Dieu aux vertus humaines que ces nations possèdent ? Chacune a eu ses récompenses ; elle a eu aussi ses moyens de salut individuels. Chacune a eu, pour satisfaire à ses vrais besoins, ses saints, ses docteurs, ses rois pieux, ses guerres, ses années de paix, d'abondance ou de disette ; et toutes ces grâces ont été réparties avec amour, justice, sagesse. Toute cette économie, oubliée peut-être par la multitude insouciante, a été proclamée par les âmes qui réfléchissent, et le recul de l'histoire ne cesse d'affirmer l'action providentielle de Dieu.

*
* *

Et pourtant, j'avoue que beaucoup refusent de se rendre à l'évidence. Mais c'est précisément contre la folie que commettent, ou le danger que courent ceux qui vivent de nos jours, comme si Dieu n'était pas, ou du moins, comme s'il n'était pas ce qu'il est, que je voudrais vous mettre en garde.

Regardez autour de vous, et vous resterez stupéfaites pour peu que vous vouliez mesurer le degré d'inconséquence ou d'obscurcissement volontaire de vos contemporains.

Dieu ? La présence de Dieu ? Son action sur le monde ? Qu'est-ce que tout cela pour beaucoup ?

La littérature est la fleur de l'intelligence humaine, la manifestation du cours ordinaire de ses pensées. Quelle place Dieu occupe-t-il dans la littérature de votre époque ? Tout au plus celle d'un ornement. Il y a dans les arts, dans les drames, dans la poésie, dans l'histoire, des choses admirables : c'est incontestable, et qui sont compatibles avec le respect dû à la présence divine. Mais que d'autres aussi, non seulement l'ignorent, mais s'affirment comme

un perpétuel défi à l'autorité de ses préceptes, à la pureté de ses vertus ! En règle générale, on ne lui donne une place là, que dans la mesure où son apparition pourra produire un effet esthétique ou dramatique quelconque. En dehors de cela, on le prie poliment de rester à la porte.

La philosophie rencontre son nom : il faut bien qu'elle l'évoque, mais elle l'amène irrévérencieusement à la barre de son argumentation. Et après avoir écouté ses raisons, pesé les preuves, évalué la somme d'influence dont il dispose sur le monde, elle conclut que c'est un élément avec qui l'on peut discuter, à moins que ce ne soit un agent perturbateur des lois prévues dans le calcul des probabilités, une difficulté que les syllogismes ne résolvent pas, une objection que les méditations les plus prolongées ne parviennent pas à solutionner.

La science s'occupe de Dieu, mais elle dédaigne de pénétrer sa personnalité, sa nature, son caractère. Elle ne l'a jamais vu, ni sous son scalpel, ni dans ses télescopes, ni dans ses excursions sous-marines, et les aéroplanes qui sont montés le plus haut et qui ont couru le plus vite ne l'ont jamais rencontré. Alors ? C'est peut-être un code de législation antique, une

cause, une loi, une force, quelque chose qui a formé, dans un certain ordre, les couches géologiques du globe terrestre ? Ou bien plus vraisemblablement, c'est l'x inconnu qu'aucune opération algébrique n'a jamais dévoilé. Pourquoi s'en inquiéter ?

La politique a aussi sa manière de l'envisager. Comment raisonnent donc nos politiciens d'aujourd'hui ? « Dieu ? mais c'est une puissance comme une autre, avec qui l'on peut compter dans le jeu de l'échiquier mondial. Si, en le mettant de notre côté, nous déroutions les voisins ? Si, par une diplomatie cauteleuse, nous « causions » avec lui, si nous rouvrions ses temples pour amadouer le peuple, ou si nous le traitions en révolté quand sa loi s'accommode mal de nos prétentions, ou qu'elle vient déranger la balance que nous voulons établir de nos exigences ! Nous pourrions traiter d'égal à égal avec lui, lui accorder pour qu'il nous donne, l'honorer pour qu'il impose aux croyants le respect qu'ils ont tant de mal, et pour cause, à nous donner. Mais s'il se met en travers de notre chemin avec sa religion, son Pape et ses Évêques, qu'il prenne garde à lui. Nous le reconduirons à la frontière et nous mettrons

des gendarmes et des douaniers pour l'empêcher de rentrer ! »

La société, dans sa masse, en raison sans doute de son passé de christianisme, regarde encore Dieu comme un grand mot qui fournit à chacun, suivant ses besoins, des consolations ou des menaces, comme un bel objet qui peut servir et que l'on veut bien, en raison de son utilité, consentir à garder.

Et, vos vies habituelles à vous, quelle place trop souvent lui donnent-elles ? qu'en pensent vos relations, comment en parlent vos salons ? Quel cas en font vos préoccupations quotidiennes ? Dans un certain monde, il est de bon ton d'avoir de la foi et de la pratiquer ; dans un autre monde, on trouve le nom divin fastidieux ; dans un autre, on sourit, quand on évoque la pensée de sa grandeur et de ses menaces. Que de fois vous avez mesuré vos ferveurs à ce que vous appelez de la prudence ou des convenances et que j'appelle, moi, sans crainte : une capitulation honteuse, ou une hypocrisie infâme ! Si vous croyez en Lui, pourquoi excluez-vous son image de vos salons, son souvenir de vos conversations ? pourquoi méprisez-vous sa loi dans vos salles à manger, dans votre attitude,

dans vos toilettes, et pourquoi n'allez-vous pas à Lui, pour Lui, parce qu'il est toujours digne de vos adorations et de votre amour, et y allez-vous si souvent pour vous, parce que sa présence et les consolations que vous en attendez ont pour résultat d'exciter votre sensibilité et d'enflammer votre imagination ?

III. — *Effets de la présence divine.*

Vous avez mieux à faire. Et si vous l'entretenez, la pensée de la présence de Dieu, près de vous, *vous imposera le respect, stimulera votre générosité et remplira votre vie.*

Rappelez-vous Nazareth. Il semble que sur les pages discrètes qui parlent de cette vie de famille, il y a un sentiment de respect qui plane, mettant sur le front de Marie et de Joseph ce calme, cette retenue, cette modestie qui indiquent l'ardeur de leur foi en la présence de Dieu. Les paroles y sont rares, l'activité y est ordonnée, le devoir accompli. Le chef est là, et les serviteurs, qui par une disposition providentielle sont sa Mère et son père nourri-

cier, vivent sous son regard et respectent ses droits.

Mais aussi, quel élan ils puisent dans cette certitude. Sans doute, c'est de Jésus qu'il est dit qu'il croissait, *proficiebat.* Mais qui doutera que de cette présence bénie Marie et Joseph n'aient emporté des grâces de choix d'abord, et une générosité qui avait à cœur de les mettre en exercice ? Quand l'Ange avait salué Marie au jour de l'Annonciation, il avait déjà remarqué qu'elle était pleine de grâces. S'il était venu la visiter à nouveau, après les 30 années passées en la compagnie de Dieu, il n'aurait plus trouvé de mot capable d'exprimer son admiration, ou bien il en aurait emprunté quelqu'un au vocabulaire céleste.

Il est vrai que Jésus était toute leur vie. Depuis qu'il était descendu parmi eux, ils ne pouvaient plus se passer de Lui. Lui présent, c'était la joie, le bonheur, malgré les souffrances possibles, les anxiétés maternelles, les persécutions même d'Hérode ou de ses émissaires. Lui absent, ah ! écoutez donc comment Marie lui parle après les trois jours d'angoisse passés à le chercher, lors de sa fuite au Temple de Jérusalem, et vous saurez comment « son Père et

elle » avaient attaché leur vie à la sienne.

Et vous apprendrez comment vous devez vous aussi profiter de la présence de Dieu.

*
* *

1° Elle vous imposera le respect !

N'est-ce point la loi habituelle, que les êtres qui nous sont supérieurs arrêtent, par le prestige de leur seule présence, les diverses manifestations de nos volontés mal dirigées ? On tremble en entrant dans la demeure des grands, on s'abaisse, on élimine de son attitude tout ce qui pourrait les blesser. Or, le palais de Dieu, la maison de Dieu, c'est l'univers entier. Partout où je suis, j'ai Dieu devant moi, Dieu autour de moi, Dieu au-dedans de moi. Il est en moi et je suis en Lui. Si nous y pensions, oserions-nous permettre à nos vies leurs défaillances ordinaires aux pieds mêmes de Dieu, en face de cette autorité terrible à qui rien, ni personne n'échappe ?

Car si nous pouvons exploiter le temps contre l'autorité humaine, Dieu se rit de nos efforts. Quand la justice d'ici-bas a porté ses décrets, il suffit de laisser s'écou-

ler quelques années : Entre la justice et le condamné, la prescription, perfidement, glisse ses exigences, et la condamnation tombe d'elle-même; les obligations cessent; celui qui fut l'objet des décrets peut se retourner contre celle qui les a portés et lui dire : je ne vous crains plus, vous ne pouvez plus rien contre moi.

Mais Lui ! Le temps lui appartient. C'est lui qui l'a fait, lui qui le maintient, lui qui nous le donne ! Tant pis pour les misérables qui en abusent. Sa justice n'expirera jamais devant la prescription. Il attend les coupables, il les trouvera quelque jour, il es châtiera.

On peut exploiter l'espace contre l'autorité humaine. Les sociétés ont établi des bornes à l'empire de la vengeance. Regardez. Voici un criminel. Il fuit devant l'autorité qui le poursuit, parce qu'elle a le droit et l'intention légitime de le châtier. Il va être pris, c'est presque fait; et tout d'un coup, sans que rien ait fait prévoir ce changement d'attitude, voici que la justice et ses émissaires s'arrêtent; ils s'en retournent, tête basse, parce qu'entre eux et le coupable, un poteau, un fossé, une ligne conventionnelle a étendu la menace de sa frontière. C'est fini, le coupable

pourra se rire de ses persécuteurs, se retourner et leur dire : Je ne vous crains plus, vous ne pouvez plus rien contre moi.

Mais Lui ! L'espace entier lui appartient ! Il est soumis à la présence divine ; et quand vous auriez, avec vos inventions modernes, trouvé le moyen de parcourir tous les mondes, les uns après les autres, vous le retrouveriez encore aussi calme, aussi puissant que sur notre terre, arrêtant d'un mot cette course vertigineuse à travers l'espace.

On peut exploiter la force, la ruse, la pitié contre l'autorité humaine. Une force trouve toujours une force plus puissante qu'elle-même ; et les habiles d'ici-bas savent profiter de cette constatation en faveur de leur propre intérêt, lasser l'autorité par leur indépendance persistante, la séduire par leurs promesses, l'attendrir par leurs larmes. L'hypocrisie sait mille moyens de dissimuler ses sentiments, de poser à l'innocence au sein des plus coupables insubordinations, d'esquisser même un geste ou une parole d'indignation, au moment opportun.

Mais Lui ! comment le tromper ? « *Intuetur cor* ; Il voit le fond des cœurs, il le dit lui-même dans son langage énergique :

Scrutabor Jerusalem in lucernis[1]. Mes yeux seront comme une lampe éternelle, qui brille jour et nuit au milieu de Jérusalem, et dont la lumière s'étend à tout, pénètre partout, et ne laisse aucun réduit, aucune obscurité, sans l'éclairer. — Il ne s'arrête pas à la surface, certes. Les richesses n'ont aucune influence sur celui qui est l'opulence infinie ; les menaces le font sourire ; les blasphèmes provoquent en lui quelque pitié pour les blasphémateurs, et il n'accueille le repentir et les promesses, que s'il découvre, sur les lèvres de qui les prononce, l'expression exacte des sentiments intérieurs.

« Dieu y regardera à deux fois avant de me damner, disait une prétentieuse du XVIII^e^ siècle ! » Oui, Dieu y regardera à deux fois, mais pour affirmer doublement la puissance de son autorité : *Potentes potenter tormenta patientur*[2].

Y pensez-vous, jeunes filles? Lorsque, trop sensibles aux paroles imprudentes qui résonnent à vos oreilles, vous laissez l'orgueil gonfler vos poitrines, rendre altières vos attitudes et troubler le cours de vos paroles ? lorsque, dans le silence de

1. Soph. I, 12.
2. Sap. VI, 7.

vos demeures, vos imaginations s'égarent; que vos pensées sont coupables, ou que vos lectures échappent aux regards anxieux de votre mère ; que vos amitiés recherchent la solitude, afin de pouvoir échanger des idées, entamer des sujets, satisfaire des curiosités que vous n'oseriez pas soutenir devant des témoins visibles. — Y pensez-vous, vous qui apparaissez dans les sociétés, au milieu de vos amies, hélas ! jusqu'au sein de nos temples, avec un extérieur modeste et composé qui semble annoncer la piété la plus humble et la plus retenue, mais qui en réalité portez là les feux secrets qui vous discréditent, les jalousies qui vous rongent, les antipathies qui dessèchent votre cœur, les triomphes imaginaires qui vous enivrent ? Tous ces regards imperceptibles que vous adressez, regards de complaisance, où d'habiles sollicitations peuvent échapper aux spectateurs habituels de vos prétentions insensées ; ils ne lui échappent pas à Lui. *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* Il poussera la lumière de son regard, là même où vous vous égarez !

Y pensez-vous, lorsque, dans votre vie habituelle, les prières se traînent machinalement, sans goût et par routine, que

vos journées sont sans travail, vos cœurs sans élan, votre existence tout entière en révolte permanente contre toute autorité légitime ?

Il me semble qu'alors vous faites comme le prophète Jonas. Lui aussi avait senti la présence de Dieu : il avait reçu ses ordres, et ces ordres lui avaient déplu. Alors, nous dit le texte sacré : *Surrexit Jonas, ut fugeret a facie Domini*[1]. Il se leva pour échapper à la présence du Seigneur. Vous savez comment Dieu le rejoignit et quel châtiment il lui imposa. Prenez garde ! Il ne craint ni les audacieux, ni les rebelles : *Dispersit superbos*[2]. Il renverse les superbes : *Tanquam vas figuli confringet eos*[3]. Il les brise comme des vases d'argile.

Ah ! si nous étions logiques, comme nous nous servirions de cette présence pour garder à notre âme la pureté que le regard de Dieu entend y trouver.

*
* *

2° Elle stimulera votre générosité.

Si nous étions logiques, comme nous

1. Jon., I, 3.
2. Luc, I, 51.
3. Ps. II, 9.

en profiterions pour *grandir sous son regard!*

Vous savez quelle influence avait sur ses troupes la présence du grand général que fut Napoléon. Quand ses soldats le savaient là, inspectant avec son flegme glacial les divers mouvements des batailles, donnant des ordres, surveillant les hommes et dirigeant l'action, il n'y en avait aucun qui ne se crût capable d'affronter, pour mériter son approbation et ses éloges, le plus affreux péril. Il était là, il regardait : c'était assez, la confiance régnait, l'ardeur renaissait ; on courait à la mort.

Dieu ne vous en demande pas autant. Il désire tout simplement que vous profitiez de l'assurance que vous avez, de l'actualité et de la perspicacité de son regard pour engager chaque jour, en vous-mêmes, cette lutte contre les tendances mauvaises de vos natures. Il vous demande que pour lui plaire, vous vous attachiez à faire disparaître cet amour-propre, cette suffisance, ces pensées personnelles et têtues, ces habitudes d'indépendance, ces versatilités inquiétantes et odieuses pour la majesté de son service ; ces nonchalances, ces susceptibilités, ces soifs de plaisir, ces préoccupations matérielles, qui abaissent une vie,

qui la rapetissent et la font languir sur la terre, alors qu'il vous appelle à dominer tout ce qui passe pour monter jusqu'à Lui.

Il semble qu'il vous est si facile, quand le Maître est là et qu'Il vous voit, de marcher résolument sous son regard ! C'était le secret que Dieu donnait à son grand serviteur : *Ambula coram me*, disait-il à Abraham, marche en ma présence, *et esto perfectus*, et sois parfait[1].

D'autres l'ont expérimenté. L'Écriture résume les raisons de la perfection de ce juste qui s'appelait Noé, par ces mots : *Noe, vir justus, atque perfectus, cum Deo ambulavit*[2] : Noé, l'homme juste et parfait, marcha en la présence de Dieu. Elie nous assure avec serment que ce qui faisait sa force, c'était la présence de Dieu entretenue constamment dans sa pensée : *Vivit Dominus Deus Israel, in cujus conspectu sto*[3] : Vive Dieu, en la présence de qui je me tiens sans cesse ! David se plaint amèrement que les hommes oublient cette pratique si salutaire : *Non proposuerunt Deum ante conspectum suum*[4]. Samuel

1. Gen. XVII, 1.
2. Gen. VI, 9.
3. Reg. XVII, 1.
4. Ps. XLIII, 5.

n'avait-il pas recommandé cette attitude, avant le prophète royal? *State coram Domino semper*[1]. Tenez-vous toujours en face du Seigneur. Et l'Écriture, dans un récit plein de magnificence, montre comment Judas Machabée et ses soldats, qui n'étaient qu'une poignée, vainquirent, grâce à leurs prières et au souvenir de Dieu qu'ils portaient dans leur âme, une armée de trente-cinq mille hommes. *Præsentia Dei magnifice delectati*[2] : La présence de Dieu les comblait d'allégresse et de force.

*
* *

3° Elle remplira votre vie.

D'autant que sa seule présence est un *tel bienfait, que toutes les joies d'ici-bas ne peuvent l'égaler et que les tristesses s'émoussent devant la pensée de bonheur* qu'elle apporte avec elle.

Voulez-vous que je vous donne le secret de passer sans trembler et surtout sans vous laisser abattre au milieu des croix de la vie? Ayez toujours sur les lèvres et dans

1. I. Reg. x, 9.
2. II Machab., xv, 27.

le cœur ces quelques mots si simples qui seront le talisman du bonheur le plus intime : Dieu le voit.

Quoi qu'il vous arrive, par quelque épreuve que vous passiez : Dieu le voit. Faut-il vous renoncer, vous mortifier en certaines rencontres, vous assujettir à des exercices pénibles, à des travaux fatigants et humiliants? Dieu le voit. — Êtes-vous dans l'affliction, dans la douleur? Dieu le voit. Méconnaît-on vos intentions, oublie-t-on votre générosité, vous tourne-t-on le dos, calomnie-t-on votre vie? Dieu le voit. — Faut-il renoncer à des projets bien chers, caressés depuis longtemps, accepter l'insuccès, faire bonne figure aux persécutions? Dieu le voit. Restez-vous toutes seules, oubliées, délaissées, sans espoir et sans soutien? Dieu le voit. Il suffit pour soutenir, Il saura compenser les tristesses d'ici-bas.

Il saura? Il sait déjà. Et comment expliqueriez-vous les héroïsmes des Saints, si la présence de Dieu ne leur avait apporté une plénitude de joie?

Lorsque saint Paul, le chef et le patriarche des solitaires du désert, vit arriver, pour partager sa vie, son émule saint Antoine, il eut peur d'abord qu'il rompît le

silence qui lui était si cher. Puis, quand il connut l'âme qui sortait du monde pour venir à lui, il l'accueillit avec joie et il lui demanda, à titre de simple renseignement, si, dans le monde qu'il avait quitté, on bâtissait encore des maisons et des villes. Il n'en savait plus rien. Dieu lui avait suffi.

Lorsque les premiers chrétiens comparaissaient devant leur juges et qu'on les menaçait de leur enlever leurs biens, leur patrie, leur liberté, ils répondaient avec les transports de l'enthousiasme : *Deus meus a me tollere nemo potest* : Vous ne m'enlèverez pas mon Dieu ; et, quand ils marchaient aux supplices, ils chantaient comme l'un d'eux : « Je vois mon Sauveur et mon Maître qui m'offre d'une main le secours de sa grâce et de l'autre la couronne de sa gloire. »

A tous les chrétiens de tous les temps, quand ils le veulent, Dieu présent est un soutien ; il comble leur existence. Il fait pour eux comme il faisait jadis pour Daniel : *Descenditque cum illo in foveam et vinculis non dereliquit eum*[1] : Il descend avec eux dans les plus noires prisons et il ne les abandonne pas même dans les fers.

1. Sap. x, 13.

Et quand l'heure du sacrifice suprême vient à sonner, que la mort s'approche, les âmes qui ont vécu près de Dieu, tressaillent à la pensée de le voir enfin chez lui : *In domum Domini ibimus* : Nous irons dans la maison du Seigneur. Nous irons voir Dieu.

*
* *

« Je vais aller voir Dieu. » La Providence me donna, une fois au moins dans ma vie sacerdotale, d'entendre ces soupirs ardents d'une âme qui s'échappait de la terre.

Confident d'un vieux prêtre dont la vie tout entière avait été un effort inlassable d'apostolat, il me fallut un jour l'aider à sortir de ce monde. Avec une simplicité d'enfant, quand il sentit la mort prochaine, il voulut faire repasser, sous l'absolution, toute sa longue carrière d'ici-bas, et recevoir, avec la foi profonde qui le caractérisait, le sacrement qui aide les volontés défaillantes dans le dernier combat. Quand les rites des cérémonies saintes furent accomplis, et qu'il fallut le laisser seul avec son Dieu, il se tourna vers moi;

puis, joignant les mains dans un geste de suprême prière, et élevant les yeux vers le ciel, il prononça ces quelques mots : « Et dire que maintenant je vais aller voir Dieu ! »

Il l'avait vu durant sa longue carrière. Lui aussi avait marché en sa présence. Il l'avait vu, et il l'avait touché, à chaque fois qu'il avait consacré l'hostie sainte et bu le sang du Christ dans son calice. Mais à cette heure, il le sentait, la présence de Dieu se faisait plus proche encore, et il répétait : « Et dire que je vais aller voir Dieu. »

Oh! que d'éloquence dans ces simples paroles, en un pareil moment! Il y avait, sans doute, la salutaire frayeur que toute âme, même quand elle est pure, conçoit à l'heure de voir son juge, mais il y avait, on le sentait, le désir enflammé des patriarches, alors qu'ils allaient dans la terre attendre le Rédempteur qu'ils avaient aperçu dans leurs visions. Et malgré la frayeur, l'espérance s'exhalait avec sa dernière prière. Il mourut en prononçant ces mots. Et ses yeux fermés pour la terre s'enivrèrent sans doute de l'apparition attendue, appelée, désirée.

Voulez-vous que votre dernière heure

connaisse aussi ces aspirations? habituez-vous à vivre en la présence de Dieu. Qu'il soit, ici-bas, le témoin de vos efforts, la grande pensée qui occupe votre vie, et vous n'aurez nullement à redouter la rencontre de cet Être avec qui vous aurez cheminé déjà, vers la Patrie, où il vous attend.

II

Les Entretiens de Nazareth
ou
La Parole de Dieu

Les entretiens de Nazareth
ou
La Parole de Dieu

Dieu ne se contente pas d'assister en témoin impassible aux diverses activités de notre vie; indifférent aux succès que nous pouvons remporter par l'orientation de notre âme vers la vérité, ou aux défaites que nous essuierions dans notre acceptation volontaire de l'erreur, Il a trop conscience de l'importance qu'a pour nous la vie chrétienne pour laisser grandir à l'aventure ou s'égarer aux hasards des doctrines humaines ces germes qu'il a déposés, nous l'avons vu, au jour où il nous marquait de son signe. Il sait combien, laissée à ses propres ressources, la sagesse humaine se trouble, se trompe, et égare

les vies qui se confient en elle. Il sait aussi combien nous portons en nous d'ardents désirs d'être fixés sur les questions angoissantes de nos origines, de notre destinée, et surtout du chemin qui nous y mène. Et il veut que sa présence près de nous soit une présence efficace. Il tient à éclairer nos intelligences par sa parole, à aider et assurer notre marche, en lui imposant une obéissance salutaire qui la maintienne dans la voie tracée par les ordres précis qu'il formule; à élever notre âme jusqu'à lui par la prière qu'il permet, les joies ou les souffrances qu'il envoie. Il est le Maître, mais un Bon Maître. Il nous est facile de le servir, pour peu que nous ayons la bonne pensée de nous laisser mener par Lui, de le laisser lui-même alimenter les germes surnaturels qu'il a déposés en nous.

Entretenons-nous aujourd'hui de la façon toute miséricordieuse dont la parole divine éclaire nos intelligences, et voyons successivement :

D'abord, l'*opportunité* de la parole divine, puis, les *multiples manières* dont elle se fait entendre, et l'*accueil* que nous devons lui réserver.

I. — *Opportunité de la Parole divine.*

Est-il bien nécessaire que Dieu nous parle ? N'avons-nous pas en nous-mêmes la lumière qui nous éclaire : la voix puissante et nette de la raison qui nous découvre notre origine, nous explique notre nature, détaille tous nos devoirs et fait de nous de très honnêtes gens, à qui l'humanité peut décerner un brevet suffisant de loyauté et de vertu ? A quoi bon des lumières surnaturelles? Ne deviennent-elles pas comme un procédé surérogatoire : quelque chose qui arriverait trop tard, comme viendrait dans un salon, illuminé par les rayons éclatants de l'électricité, une de ces lumières pâlottes, dont s'éclairaient nos ancêtres? Ils s'imaginaient voir clair, et voici que nos découvertes modernes nous ont prouvé qu'ils vivaient dans l'obscurité. N'en restons-nous pas, nous, avec les connaissances de la Révélation chrétienne, aux lumières fumeuses des soirées ancestrales?

Ne vaut-il pas bien mieux que nous vivions dans la pleine lumière des jours éclairés par la science?

Evidemment, mes Enfants, ce n'est pas

vous qui poserez de semblables questions. Mais vous pourrez les entendre formuler. Elles vous prendront peut-être au dépourvu, elles vous choqueront au moins. Pour parer à ces inconvénients, essayons d'y répondre.

Les lumières de la raison ne nous suffisent-elles pas ? Faut-il en ajouter d'autres ? Mais ne voyez-vous pas combien cette simple interrogation manifeste l'ignorance ? Car, la raison, en somme, pour qui en connaît l'origine et la portée n'est autre chose que le rayonnement du Verbe divin dans notre nature, de cette parole immatérielle que Dieu lui-même fait entendre en nous. C'était une parcelle de la vérité qu'Il avait déposée, en nous animant de son souffle pour nous permettre de ne pas nous égarer, une méthode divinement adaptée à notre nature humaine pour connaître toutes choses ; de telle sorte que prétendre que la raison suffit par elle-même à nous faire voir clair serait l'équivalent des prétentions d'un astre qui tire toute sa lumière du soleil, et qui lui demanderait de se retirer sous le prétexte qu'il n'a plus besoin de lui. L'insensé ! Il ne serait pas longtemps à s'apercevoir que le soleil, une fois disparu, ce serait la nuit ; et les rayons qu'il lançait,

auraient vite fait de s'éteindre, par la disparition même du foyer où ils s'alimentaient.

Cette raison, d'ailleurs, dont vous êtes si fières, n'est-elle pas, dans l'imperfection actuelle de notre nature déchue, un instrument bien faussé ? A supposer que dans l'état dans lequel Dieu l'avait constituée, elle ait pu nous faire connaître des vérités naturelles qui répondent à ces questions : Qui sommes-nous? Que devons-nous faire? Où allons-nous ? Dans l'abîme des misères où le péché nous a fait tomber, elle est manifestement incapable d'atteindre ces résultats. L'expérience est facile à faire, il suffit de regarder autour de soi. Admettons qu'il y ait de ci, de là, quelques nobles esprits, à qui la loyauté de la vie, l'indépendance à l'égard des passions et l'élévation de l'intelligence donnent le pouvoir de répondre par la seule force de la raison à ces redoutables questions : Combien sont-ils ? Et faudrait-il admettre que Dieu, comme ces philosophes antiques qui réservaient aux seuls initiés de leur méthode la joie de pénétrer leurs doctrines, ait, lui aussi, gardé à une élite infime et privilégiée le secret de comprendre ses merveilleuses condescendances à notre égard ?

Et puis, comment voudriez-vous concilier les deux choses : d'une part, ces vérités sont essentielles. Il faut de toute nécessité les connaître et en vivre. L'éternité en dépend. D'autre part, le genre humain, dans sa masse, n'a ni le pouvoir de chercher, ni le temps d'attendre qu'on trouve pour lui les vérités qui doivent orienter sa vie. « Combien de gens, nous dit saint Thomas, dont la tête trop faible ne peut supporter la fermentation des idées et de la réflexion ? Combien portent le fardeau lourd et malsain d'une chair qui leur interdit toute application ? Combien n'ont à leur service qu'un organisme fragile et appauvri ? Combien sont empêchés par les impuissances de l'âge et du sexe ? Ajoutez à cela les sollicitudes de la famille, les accablements du travail matinal, les préoccupations des affaires, la mollesse, l'indolence, les passions ; n'est-ce pas tout ce qu'il faut pour supprimer les loisirs, l'attention, la tranquillité, la paix intérieure, nécessaire à la recherche de la vérité ? »

Et vous voudriez que Dieu ait laissé ainsi à de telles incertitudes la recherche, et confié à de telles exceptions la découverte de choses si importantes ? Il y aurait une injustice flagrante entre ses exigences

et les difficultés que nous rencontrons. Sa Providence et sa bonté y trouveraient mal leur compte.

*
* *

Direz-vous que les savants et les sages de ce monde, les privilégiés de l'intelligence et de la raison pourraient, sans qu'il soit pour cela besoin que Dieu intervienne, enseigner la vérité, qu'ils auraient découverte, aux autres esprits attentifs à leur parole ?

Hélas ! Vous savez combien la chose est mal aisée ! Les paroles humaines d'abord restent toujours des paroles bornées ; elles diminuent le prestige que possède la vérité qui se donnerait elle-même. Elles ne pénètrent point tout ; elles n'expliquent pas tout, elles sont parfois si pleines de contradictions ! Le même homme enseigne sur une même chose successivement le oui et le non. Les savants et les sages ne s'entendent pas entre eux. L'histoire de l'intelligence partant toute seule à la conquête de la vérité, n'est-elle pas en somme une histoire de ténèbres autant que de lumières, d'affirmations et de négations successives,

de contradictions et de démentis lamentables ? Comment voulez-vous que l'humanité se décide au milieu de ces hésitations, qu'elle fasse son choix au milieu de ces contradicteurs et qu'elle suive telle ou telle intelligence, alors qu'une autre, aussi brillante, aussi sûre d'elle-même que la première, viendra troubler le cours de ses pensées et bouleverser sa foi ?

Faut-il ajouter à ces constatations une autre preuve de l'inconstance humaine ? Les savants parleraient, soit. Mais combien iraient s'asseoir au pied de leur chaire ? Combien en auraient le loisir ? Combien entendraient leurs paroles, et les fixeraient en leur esprit sans permettre aux multiples distractions quotidiennes de les étouffer ? Regardez ce qui se passe tous les jours. Il y a des voix qui s'élèvent, certes, et des voix où l'éloquence le dispute au zèle, au dévouement ! Qui sont ceux qui les entendent ? Et parmi ceux qui les écoutent, combien qui ne se rendent auprès d'elles que pour admirer la diction, se laisser bercer au charme des périodes, et qui s'en retirent comme on se retire de la contemplation d'une œuvre d'art, émerveillés du talent de l'orateur, mais nullement convaincus

de ses raisonnements et en tous les cas, nullement décidés à en faire la forme définitive de leur vie.

*
* *

D'ailleurs, et c'est là un motif qui dispense de tous les autres, admettons encore qu'une raison humaine puisse avoir, sur les grandes questions qui décident de l'orientation de notre vie, des lumières sûres, complètes, universelles (ce qui dans l'état actuel de notre nature est une erreur manifeste), tout ne serait pas dit, et Dieu veut que nos connaissances s'élèvent au-dessus de cet ordre. Il y a tout un monde, ce monde surnaturel dont nous avons parlé l'an dernier, dans lequel aucune raison humaine ne peut prétendre pénétrer, qu'elle ne peut même soupçonner. L'existence de Dieu, le mystère de sa nature, de ses opérations ; sa volonté de nous faire participer à ses perfections, de nous associer à sa gloire, à son infinie béatitude, autant de mystères d'amour qu'il nous était impossible de deviner. Il fallait de toute nécessité que Dieu parlât ; qu'il nous imposât des devoirs en rapport avec le but

surnaturel assigné à notre vie. Car tout s'enchaîne, et les prérogatives dont nous fûmes gratifiés sont pour nous le principe d'obligations incontestables.

Nous sommes des êtres divinisés par la grâce, rachetés et régénérés par un Dieu, devenus frères d'un Dieu par notre incorporation au Verbe incarné ; nous devons imiter Celui qui est la perfection même et nous élever par son secours jusqu'à la sainteté ; et, un jour, nous connaîtrons Dieu, non plus par des raisonnements, par l'adhésion de notre foi, à travers les images qui nous en donnent quelque idée, les opérations qui nous montrent quelque aspect de sa puissance et de sa bonté, mais dans une éternelle contemplation de son adorable essence, une union sans mélange à son éternelle béatitude. Cet état, particulièrement honorable, nous impose une mentalité, des habitudes, des façons de raisonner, d'agir, qui sont en opposition avec nos aperçus souvent bornés, avec nos passions toujours troublantes.

Encore une fois, quelle raison humaine, aussi puissante que vous la supposiez, aurait pu monter d'elle-même à ces hauteurs qui dépassent sa nature? Il fallait l'intervention de Dieu pour nous revêtir de

cette dignité et nous communiquer cet état d'âme qui en est la conséquence. C'est une grâce que l'Église sollicite humblement. Elle demande à Dieu de nous garder cet esprit qui nous rappelle que nous sommes en réalité les fils adoptifs de Dieu : *Spiritum adoptionis, quo filii tui nominamur et sumus, fideliter custodiamus* [1].

Il fallait donc que Dieu parlât ; et ceux qui protestent contre l'utilité de son intervention en affirment la nécessité par le fait même des obscurités où ils se traînent.

Il a parlé ; nous allons voir comment il l'a fait, mais qu'il nous soit permis de constater tout de suite que depuis qu'il a parlé, la solution de ces questions si graves, si ardues et si difficiles est devenue le partage non plus seulement des savants et des sages, mais des intelligences les plus bornées et des âmes d'enfants. Ces petits et ces simples confondent souvent par la lucidité de leurs affirmations le doute et les contradictions de ceux qui ne se sont instruits qu'à la prudence du siècle : Autre preuve que si la raison humaine laissée à elle-même reste pleine d'incertitudes et de mensonges, quand elle est éclairée par la

1. Or. de la fête de S. Jérôme Emilien.

parole de Dieu, elle est capable de franchir toutes distances et de déconcerter toutes les prétentions.

II. — *Comment Dieu a-t-il parlé?*

Saint Paul va nous répondre lui-même. Dans son épître aux Hébreux, il dit : « Dieu, ayant parlé autrefois à nos pères en diverses occasions et dans diverses manières, nous a enfin parlé nouvellement et de nos jours par son propre fils Jésus-Christ Notre-Seigneur qu'il a fait héritier de toutes choses et par qui il a créé les siècles. »

Reprenons chacune de ces paroles et détaillons-les. Elles en valent la peine.

Dieu a parlé à nos pères, c'est-à-dire à ceux qui dans l'ancienne loi étaient chargés de garder et de transmettre à leur postérité le dépôt de la révélation.

Il a commencé au début du monde, sous les ombrages de l'Eden. Adam le voyait et lui parlait. La voix de Dieu était douce comme la brise du soir, et les entretiens se faisaient familiers. C'était une première manière, la plus agréable, sans contredit ;

la plus étonnante pour l'humanité, qui pourtant n'aurait cessé d'en bénéficier, si elle l'avait voulu.

Le péché est venu ! Par une conséquence immédiate, l'homme eut peur de celui à qui il avait désobéi et se cacha. Dieu, pourtant ne consentit point à rompre de façon irrévocable le commerce inauguré dans le jardin des délices. Il avait dû en chasser les coupables, mais Il revint vers eux ; sa méthode seule était changée. La race humaine poursuivit sa marche à travers les siècles : Dieu se choisit un peuple, et, dans ce peuple, il élut des hommes, à qui il confia ses secrets. Il parla à Noé et lui ordonna de sauver le genre humain dans l'arche qui échappait au déluge. Il a parlé aux patriarches. Abraham, Isaac, Jacob l'ont entendu tour à tour, « en diverses occasions et de diverses manières ». Ils ont été les dépositaires attitrés de ses promesses. Job écouta Dieu qui l'encourageait, au sein de ses souffrances, symbole des épreuves destinées à nous visiter et de la gloire qui devait les récompenser. Moïse conversa avec lui, quarante jours et quarante nuits. Josué entendit sa voix, et, fort de l'ordre qu'il avait reçu, conduisit le peuple choisi dans la Terre promise.

Puis, tour à tour Dieu a parlé aux juges, aux rois, aux prophètes, à tous ceux qui sur leur lyre inspirée chantaient la parole divine.

Et tous, qu'il les ait choisis pour en faire les exécuteurs de ses projets, les chantres de sa gloire, les hérauts de ses vengeances ou les peintres anticipés de la figure, de la vie du régénérateur futur, tous l'ont accueilli avec respect, l'ont écouté avec amour, ont rempli leur mission avec fidélité, cette mission qui n'avait qu'un but : amener l'humanité à attendre, à percevoir, à reconnaître la grande voix qui devait venir : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

*
* *

Il est le Verbe même de Dieu descendu parmi nous.

On l'a vu sur cette terre, il a conversé avec les hommes : *in terris visus est et cum hominibus conversatus est.*

Trente années sa voix resta discrète. Un tout petit groupe choisi par Lui : sa Mère, son Père nourricier, quelques amis sans doute, à qui il faisait le grand honneur d'adresser la parole. Et c'est tout.

Des mots échangés à Nazareth, l'Évangile n'a rien livré. Mais qu'ils devaient donc être précieux ! Quelles sources de lumière et de force Marie et Joseph puisaient là sur les lèvres du Dieu fait homme ! Ils le connaissaient, eux, et dans leurs entretiens, dans l'intimité, dans les diverses attitudes, les multiples riens de la vie quotidienne il y avait tant de grandeur à la fois et tant de joie, que les Anges du Ciel se penchaient vers le foyer béni avec une sainte envie et que Marie, émerveillée de ces entretiens ineffables, agissait comme l'on fait, ici-bas, pour toutes les choses précieuses que l'on aime et que l'on craint de perdre : Elle leur assurait, au fond de son cœur, une retraite inviolable. Elle les gardait soigneusement : *Conservabat omnia verba hæc in corde suo.* Elle sera tout à l'heure notre modèle dans l'attitude que nous devons observer à l'égard de la parole divine. Qu'elle ait dès maintenant la place de choix qui lui convient dans l'émission de cette parole divine faite à l'humanité.

*
* *

Puis un jour vint où cette parole, qui ne s'était encore fait entendre qu'entre les murs de Nazareth, retentit en public.

Pour recevoir une sorte d'investiture officielle, deux fois, dans les eaux du Jourdain et sur le sommet du Thabor, durant la carrière de son apostolat, Jésus vit le Ciel s'entr'ouvrir. Une voix disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Écoutez-le.

C'est qu'il parlait, en effet. Il profitait de tout pour livrer au monde la parole divine. Le désert, le penchant des collines, les barques, qui, sur le lac, le séparent de la foule, les places publiques, les carrefours, les tables où il s'assied ; — que ce soient des tables amies ou des tables hostiles ; — les synagogues, le temple ou ses parvis, quand, par décret supérieur, il ne peut plus en franchir l'entrée : Il ne manque aucune occasion. C'est la parole qui retentit, la voix qu'il est impossible d'éviter et dont l'écho puissant transforme le monde.

C'est pour parler qu'il est venu. C'est pour cela que Dieu l'a envoyé. Il établit sa

mission. Et il parle partout et de la façon dont son Père lui dit de parler.

Il parle : et sa parole emprunte à la majesté qu'il renferme en lui, et à la netteté qu'il dépose en elle, une grandeur incomparable. Elle explique ce qui était demeuré obscur, elle vient, dit le Père Monsabré : « remplacer ce qui doit être aboli, rajeunir ce qui est usé, perfectionner ce qui est incomplet. Elle répond à tous les oracles et à toutes les promesses du Ciel, nous fait entrer dans les mystères de la vie de Dieu, nous donne le vrai sens du culte que nous lui devons, nous montre le chemin du salut, ajoute les conseils aux préceptes et nous montre la voie de la plus haute perfection qui se puisse concevoir pour la nature humaine. C'est une parole dans laquelle les vérités se pressent, se soutiennent, s'enchaînent, se pénètrent et nous conduisent, par une voie inondée de lumière, de notre point de départ à nos éternelles destinées. C'est une parole en laquelle se révèle une profonde connaissance du temps et des âmes. »

Il a différentes méthodes d'ailleurs pour parler, selon que les circonstances et les dispositions des âmes lui dictent son langage. Tour à tour, compatissant ou sévère,

simple ou majestueux, menaçant ou miséricordieux, énigmatique ou condescendant, il a différentes formes, selon qu'il s'adresse aux pécheurs repentants, aux hypocrites, aux endurcis, aux scandaleux, ou à ses amis. Chacun l'entend de la façon qui lui est nécessaire. Et quand ils l'ont ainsi reçu, vaincus par la force des paroles qui tombent de ses lèvres, ses auditeurs, quels qu'ils soient, ne peuvent s'empêcher de s'écrier, donnant, sans y penser, un hommage éclatant à l'origine divine de ses paroles : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. »

Il a parlé. Un jour vint pourtant où, sa mission achevée, il dut laisser cette terre et remonter vers son Père. Le colloque officiel de l'humanité allait se clore, là, dans le *Consummatum est* du Golgotha et les derniers conseils que plus tard, après sa Résurrection, Jésus donna à ses Apôtres.

Mais avant de partir, pour que tous les siècles aient un écho perpétuel de sa voix, il prit, parmi ceux qui marchaient à sa suite, un homme d'origine et de fonction modeste, de culture rudimentaire et de caractère timide. Il le choisit, puis il lui parla ainsi : « Tu t'appelles Céphas ; eh bien ! moi je te dis que désor-

mais tu t'appelleras Pierre et c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Église. » Et sûr de son autorité, dominant tous les siècles : « Celui qui t'écoute m'écoute, celui qui te méprise me méprise. » Puis, il lui mit sur les lèvres ses paroles à lui, il le revêtit de sa dignité suprême, et lui dit : « Va : comme mon Père m'a envoyé, je t'envoie. Prêche l'Évangile aux nations, apprends-leur à garder ma doctrine. Ne crains rien : je suis avec toi jusqu'à la consommation des siècles. »

Pierre est mort, mais ses successeurs sont toujours vivants. Dépositaire du verbe divin, l'Église l'a recueilli, l'a gardé et le transmet avec une inviolable et une indomptable fidélité. Jésus-Christ avait dit : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. » En effet, des siècles ont passé, enlevant, avec la facilité d'un enfant qui détruit un édifice de cartes, les institutions et les hommes qui ont tenté de vivre en marge ou à l'opposé de sa doctrine, et le Pape blanc, celui qui continue ici-bas le rôle de Pierre, est toujours là vivant. Chaque fois que Dieu lui dit de parler, l'humanité hostile, comme l'humanité amie est forcée de reconnaître que sa parole a des accents surhumains de vérité et de force, et,

qu'elle le veuille ou non, reprenant le mot d'étonnement des contemporains de Jésus, tous s'accordent à dire, quand le Pape a parlé : Jamais homme n'a parlé comme cet homme.

*
* *

Vous l'entendez donc encore la voix de Dieu. Elle vient à vous des hauteurs de ce Vatican, prison mystérieuse, où on a pu enfermer l'homme, mais non enchaîner le Verbe. Elle vient à vous, mes Enfants, par des voix plus connues et plus intimes qui tirent toute leur autorité de cette voix suprême qui descend directement de Dieu.

Les Évêques la recueillent et la disent à leur tour. Puis ils chargent vos Prêtres de vous la faire entendre. Et, pour habituelle qu'elle vous semble, pour dépourvue qu'elle soit — ce qui peut arriver, parce que ce n'en est que l'accessoire — des charmes extérieurs de la littérature ou de l'éloquence, qu'elle descende jusqu'à vous des hauteurs de la Chaire sacrée, ou qu'elle passe à vos oreilles dans le mystère des conversations sacramentelles, elle reste quand même la grande voix de Dieu qui éclaire,

qui fortifie, qui entraîne, ou parfois qui réprimande. Y pensez-vous toujours?

*
* *

La voix de Dieu, mais vous pouvez la lire dans le livre de doctrine, dans ce code de direction dogmatique morale ou spirituelle, que vous ne feuilletez pas assez, et qui s'appelle l'Évangile; dans la vie des Saints, qui nous apparaît comme la parole écoutée, vécue, et produisant dans d'héroïques actions le fruit de vie que le Christ apportait au monde. Vous l'entendez au fond de vous-mêmes dans ce sanctuaire de la conscience où vous cherchez parfois à l'étouffer, mais où, malgré vous, elle se fait entendre toujours, comme un stimulant aux nécessaires efforts que vous avez à faire pour monter vers la vertu; comme une lumière qui vous dicte le chemin que vous devez suivre; ou comme un témoin vengeur qui vous fait sentir par les énergies de ses reproches la trahison de votre âme.

*
* *

La parole de Dieu, c'est la grande voix des événements.

Ils sont variés dans vos vies, comme dans toute vie humaine. Tantôt prévus, ils semblent la main de Dieu qui vous prend doucement, et vous amène au but rêvé ; tantôt soudains et opposés à vos efforts, ils proclament son autorité, et ne vous contrarient en vous meurtrissant que pour vous faire, comme le fruit sous le pressoir, produire tout ce que votre âme recèle de générosité et de patience.

La parole de Dieu : c'est la voix des amis, quels qu'ils soient ; des vrais amis, par exemple, parents aimés, aïeuls aux cheveux blancs, tantes respectables, grands frères, ou grandes sœurs qui rendent à votre vie l'incalculable service de l'orienter vers la vérité, de lui faire voir clair dans cet obscur dédale où voudraient l'entraîner les conventions humaines ou vos passions !

*
* *

Vous ne sauriez croire combien vous en avez besoin, car il est extraordinaire, mes chères Enfants, combien et avec quelle perfide insistance tout et tous vous éloignent de la réalité. On dirait qu'une sorte de fée malfaisante vous a touchées dès votre ber-

ceau de sa baguette magique, qu'elle vous a enchantées, c'est-à-dire qu'elle vous a donné de singulières aptitudes à vivre hors du monde habité. L'enchantement produit alors se poursuit à travers tous vos jours, aidé de façon malencontreuse, plus encore que malicieuse, je le veux croire, par tous ceux qui auraient dû précisément travailler à « naturaliser » votre vie.

L'enchantement a commencé par ces légendes merveilleuses que pour apaiser vos énervantes insomnies, vos mères murmuraient jadis près de vos berceaux ; il s'est continué par les livres où pullulent les contes de fées, où se développent, avec une délicatesse de style à laquelle je ne puis pas ne pas rendre hommage, les volumes de la « Bibliothèque de ma fille », qu'elle soit rose ou bleue, peu importe, les élégies ou les pastorales d'H. Malot, de H. Gréville, de M. de Tinseau, de R. Bazin, de H. Bordeaux, sans parler des hommes célèbres : Corneille, Racine, Molière, avec lesquels on a, dit-on, formé votre esprit et développé votre jugement sur les bancs de l'école. Remarquez bien surtout que je ne fais ici le procès d'aucun de ces littérateurs, mais enfin, avouons-le, la littérature, en dépit des efforts qu'elle fait pour peindre la

réalité et copier la nature, n'est en somme qu'un jeu délicat et magique qui fait passer la nature à travers une âme d'artiste, qui plus ou moins la défigure, pour la rendre acceptable ou édifiante, au moins inoffensive. Et tous les littérateurs, sans exception, aspirent à faire ce que faisait la fée de jadis, se servir de leur plume, pour transformer les réalités, les dépeindre sous des dehors embellis par toutes les grandeurs, toutes les joies imaginaires, et vous représenter dans leurs livres, non plus comme un Cendrillon habillé en « souillon », mais en princesse, devant qui tout et tous s'inclineront. N'est-ce pas d'ailleurs le charme et la raison d'être de l'art, en littérature, comme en toute autre chose : de nous transporter dans un monde qui n'est plus le monde que nous coudoyons tous les jours, d'en effacer heureusement les vulgarités, pour nous émouvoir, nous enthousiasmer, nous faire vivre dans un domaine de songe où les scènes pathétiques et les personnages immatériels nous permettent d'oublier quelque temps la honte des constatations ordinaires ?

Plus tard, quand vous aurez vieilli — ne parlons pas trop haut de cet accident qui vous désespère à l'avance, mais parlons-en

pourtant, car cela viendra — eh bien ! quand vous aurez vieilli, vous tirerez la leçon morale de ces épisodes plus ou moins heureusement présentés ; vous dégagerez l'honneur, le devoir, l'immolation enclose en ces pages que l'on met à l'heure actuelle sous vos doigts. Impressionnables et sensibles, peut-être un peu rêveuses, comme on l'est à votre âge, vous ne pouvez pas percer à jour la fausseté de ces situations que l'on fait miroiter devant vous. Vous ne pouvez pas décomposer les rouages d'ailleurs habilement dissimulés de ce mécanisme compliqué qu'est la vie. Vous avez foi aux belles paroles ; les belles anecdotes peuplent votre esprit ; et vous avancez votre chemin, pleines d'illusions, ne voyant l'avenir que sous les couleurs les plus charmantes, parlant bien parfois de souffrances possibles, mais n'y croyant guère. Vous manquez d'expérience.

*
* *

Et puis, c'est si beau ce que vous lisez, que vos âmes toutes naïves s'y attachent. Oh ! le joli conte de fée ! Oh ! l'idylle ! Oh ! le roman ! Oh ! le rêve ! Oh ! la vie passée en

tête à tête, toujours, avec quelqu'un que l'on aimerait et qui vous aimerait ! Ce doit être possible, puisque le roman l'a dit ! Et c'est bien plus beau, plus varié que la réalité que nous constatons autour de nous, et qui est pourtant la seule école acceptable de la vie.

Et c'est avec tout cela que votre jugement se fausse, qu'un nuage se lève entre votre esprit et la réalité, et que vous ne voyez pas clair, ou que vous voyez faux.

Dieu veuille vous éclairer par une de ces voix dont la douceur, le désintéressement et l'expérience pénètrent si profondément vos âmes qu'elles puissent arriver à les convaincre !

Ah ! quelle grâce ce serait pour vous, que de les rencontrer ces voix amies qui, sans pitié pour le rose ou le bleu que l'imagination projette dans vos existences, réduisent vos illusions à la dimension de la réalité, démasquent vos chimères, vous montrent toutes choses sous leur vrai jour, vous fassent percer le mensonge sous la flatterie ; l'écœurement fatal sous la joie trompeuse des plaisirs enivrants ; la vanité des petites misères auxquelles vous attachez tant d'importance : votre taille, votre physionomie, votre toilette, la couleur de

vos cheveux, vos gants et l'armature de vos ombrelles, sans parler de la dimension de vos robes et de la facture de vos chapeaux ; la fausseté surtout et le mirage trompeur de ces affections humaines, entrevues à travers les premières déclarations et les premières confidences.

Ne les maudissez jamais ces voix, même quand leur timbre est un peu rude et leur insistance un peu brutale. Si elles ne vous parlent plus avec cette suavité dont vous êtes parfois trop friandes, c'est que l'expérience leur a montré les dangers que vous courez, et que leur cœur leur dit qu'une parole de vérité sera pour vous plus salutaire que le perpétuel concert d'adulations qui retentit à vos oreilles. Ne les maudissez pas quand elles vous apprennent à juger des choses non pas d'après ce que le monde vous en dit, mais d'après ce que votre raison ou votre conscience vous affirme. Ne les maudissez pas, quand elles vous ramènent sur la terre, qu'elles vous montrent dans ce qui est aujourd'hui, là, sous vos yeux, ce qui sera demain pour vous, comme pour n'importe quel être ici-bas, c'est-à-dire, la banalité, le terre à terre de chaque jour, les heurts, les difficultés, les abandons, les trahisons peut-être, du moins,

les refroidissements forcés ; et qu'elles vous disent : « Pour que ta vie soit calme, enfant, prépare-toi à viriliser ton cœur, dispose-le aux combats qui viendront forcément. L'Écriture t'en avait prévenu : « La vie est un combat. » — Plus tu te convaincras de cette vérité, plus tu auras pour l'avenir accumulé de garanties et évité de douloureux désenchantements ».

III. — *Comment l'écouterez-vous ?*

Il y a donc diverses façons d'écouter une parole ? Il suffit de regagner Nazareth pour s'en convaincre.

Durant 30 ans, Jésus a parlé dans la discrétion de la demeure familiale. Et Marie et Joseph ont bénéficié de ses paroles et les ont fait fructifier en eux. Ils ont gardé au fond de leur cœur les merveilles que le Verbe divin étalait sous leurs yeux, ils ont grandi en connaissance, en amour, en générosité.

Auprès d'eux, d'autres aussi ont entendu sa voix. Il n'est pas possible qu'il n'ait eu quelques relations, quelques amitiés. La vie quotidienne, même la plus cachée, pro-

voque de ces rapports nécessaires et il n'est personne parmi nous, même parmi les plus humbles, qui n'ait sa sphère d'influence. Or, l'Évangile ne dit nulle part que parmi les proches qui l'entendirent, durant sa vie cachée, aucun ait été gagné dès ce moment à sa cause. Et les autres, les voisins, les « connaissances », comment l'appelaient-ils ? « Le fils du charpentier. » Ils n'avaient rien vu d'autre en lui, qu'un modeste artisan qui, comme eux, gagnait par son labeur le pain quotidien. Ils n'avaient recueilli sur ses lèvres que le vain son qui frappe l'air.

Ce qui se passait alors, se passera plus tard. Alors que des âmes dociles le suivront sans se lasser, et oublieront même, pour l'entendre, les élémentaires préoccupations de la prudence humaine, que d'autres reconnaîtront leurs erreurs à sa lumière et, selon le mot de saint Luc, « s'en retourneront chez eux en se frappant la poitrine », *percutientes pectora sua revertebantur* [1] ! que d'autres s'enthousiasmeront à sa voix, se mettront à sa suite, d'autres lui déclareront une guerre insensée ! Et, dans la série des âges, tandis que l'écho seulement de

1. Luc, XXIII, 48.

sa parole perçue, ou bien sur les pages d'un livre, ou dans le silence du cœur, éclairera d'une lumière définitive les âmes qui sauront l'accueillir, d'autres, désespérément sourdes, ne comprendront rien, ni aux mouvements de sa grâce, ni à l'attitude de ceux qui l'auront écouté et qui voudront la suivre.

Aussi avez-vous remarqué? Avant qu'il quittât sa vie cachée, avant que sa parole retentît aux extrémités du monde, pour qu'il s'en perdît moins, sans doute, une autre voix envoyée par lui, criait à tous les échos : *Parate viam Domino :* Préparez les voies au Seigneur. »

C'est qu'en effet le Seigneur ne ressemble pas aux grands d'ici-bas. Il a des procédés à Lui, il parle à sa façon ; mais il réclame aussi des accueils particuliers. Et pour que sa parole pénètre en nos âmes et y porte ses fruits, il faut nous disposer à la recevoir, il faut qu'elle soit accueillie avec *déférence, reconnaissance* et *docilité.*

*
* *

La déférence. — Je me figure qu'elle devait être à la base de tous les rapports à

Nazareth. Je sais : quand l'Évangile, en mots discrets, parle de cette vie de famille, sans à Jésus qu'il attribue — parce que, c'est doute, il était plus étonnant — le mérite du respect et de l'obéissance.

Mais Marie et Joseph ne connaissaient-ils pas le trésor qu'ils possédaient, ne l'estimaient-ils pas à leur juste valeur ?

Dans la famille humaine, d'ailleurs, pour peu que l'éducation ait élevé les âmes, le respect mutuel n'est-il pas une loi habituelle, que tous, parents et enfants, se font une joie d'observer, et qui est pour tous le principe de l'ordre, de la paix ? Dans les familles chrétiennes, elle revêt un caractère spécial et tout surnaturel, puisque, sur sur chacun des êtres qui la composent, plane, pour l'embellir, le souvenir de l'Esprit divin qui l'a marqué de son signe.

Que devaient être alors les procédés pleins de respectueuse délicatesse dont Marie et Joseph entouraient Jésus ?

Il était Dieu, ils n'avaient garde de l'oublier. Il était le Verbe de Dieu, la Parole éternelle qui venait se faire entendre à la terre et qui leur donnait les prémices des accents qui plus tard étonneront le monde.

Pendant ces années, où Jésus leur parlait, d'autres voix humaines se faisaient

entendre. Il y avait la voix de l'autorité qui donnait ses ordres et qui providentiellement avait amené sa naissance à Bethléem. Il y avait la voix des esprits d'élite qui groupaient, près de la chaire où ils parlaient, des hommes désireux de s'instruire. Il y avait la voix de la foule, cette voix de l'opinion qui un jour réclamera la mort pour Celui qui grandit là auprès d'eux. Il y avait la voix multiple des passions qui s'élèvent et qui transforment la terre en un champ de bataille où les vaincus sont toujours les timides et les faibles. Toutes ces voix avaient leurs auditeurs, leurs admirateurs, leurs disciples. Qu'étaient-elles auprès de celle qui à Nazareth disait à Marie et à Joseph les grandeurs de son Père, la mission nécessaire, les sacrifices futurs et qui éclairait leur âme d'une lumière inconnue ?

Ils ne pouvaient s'empêcher, sans doute, d'établir cette comparaison ; et en raison de la dignité qu'ils lui reconnaissaient et du mépris injuste dont les autres l'entouraient, ils lui donnaient le surnaturel respect qu'elle méritait.

***

N'est-ce point l'occasion de comparer leur attitude avec la nôtre ?

La parole de Dieu, sous toutes ces formes, frappe aussi vos oreilles, comment l'entendez-vous ?

Quand, sous la forme la plus officielle : la sainte prédication, elle s'adresse à vous, ce qui vous frappe souvent, c'est la manière dont ceux qui vous la distribuent, la conçoivent, l'expriment, la débitent ; et c'est cette manière qui guide votre choix, qui vous rapproche ou vous éloigne des chaires sacrées. L'attitude du prédicateur, son maintien, ses gestes, ses intonations, sa facilité d'élocution, la surprise ou le convenu de ses développements, les éclats de son éloquence, la sublimité de ses pensées, la nouveauté de ses tours, la politesse et les fleurs de son langage, l'actualité de ses comparaisons, voilà trop souvent ce qui vous intéresse. Que reste-t-il pour la déférence à laquelle a droit la parole de Dieu ?

C'est lui qui vous parle, et voilà à quel point s'abaissent vos préoccupations. Cer-

tes, il y a un apprêt que tout homme, qui sait la valeur de sa mission, par respect pour cette parole sainte, dont il est dépositaire, aura à cœur de ne pas négliger. Mais qu'importe, grand Dieu ! que la parole passe sur des lèvres qui n'ignorent rien des secrets de l'éloquence humaine, ou sur d'autres lèvres qui parlent simplement de l'abondance du cœur ! Et combien Dieu parfois se plaît à déconcerter les prétentions humaines, en rendant fécondes les paroles toutes simples, alors qu'il voue à la stérilité les coups d'éclat qui devaient, pensions-nous, toucher et convertir les âmes ! Car enfin, le jour où Jésus-Christ confiait à ses apôtres la mission de propager sa parole, il leur disait : « *Non estis vos qui loquimini, sed spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis*[1] : Ce n'est point vous à vrai dire qui parlerez, mais l'esprit de votre Père céleste qui parlera en vous. »

C'est Lui qu'il faut entendre, car c'est Lui seul qui provoque les transformations spirituelles.

Y pensez-vous ? Et ne serait-ce point parce que vous n'y apportez pas cette surnaturelle disposition, que tant d'accents sont tombés sur votre âme et ne l'ont pas

1. Matth., x, 20.

émue? Vous n'avez recherché, et vous n'avez entendu qu'une voix humaine. Le côté humain de votre nature fut seul ébranlé; le sanctuaire intime où s'échangent les bienfaits spirituels est resté réfractaire aux influences sacrées.

Et quand d'autres voix : celles dont nous avons parlé, se font entendre, comment les accueillez-vous? La délicieuse méthode pourtant, qui consiste à voir Dieu qui se cache derrière les lèvres amies et sous l'écorce des événements ; qui se dissimule, mais qui parle parfois si haut et si net, quand on sait reconnaître le son de sa voix! Que de paroles se grandiraient, que de choses s'éclaireraient au divin rayon qui manifestement tombe sur elles pour passer jusqu'à vous! Quel sérieux votre vie emprunterait! Et au lieu de ces petits personnages toujours troublés et souvent troublants, que vous êtes, vous organiseriez votre vie dans le calme et la limpidité que vous communiquerait la parole divine. Ce serait un gain pour tout le monde.

* * *

Avec reconnaissance. — Ah! comme j'écris ce mot avec un tressaillement d'a-

mour ! Quand Marie prononçait le *fiat* puissant qui permettait au Verbe éternel de prendre naissance en elle, il y avait, sans doute, dans sa parole, l'acte de soumission le plus désiré du ciel et le plus profitable à la terre. Mais il y avait aussi tant de gratitude, enclose dans ces simples syllabes ! Ainsi donc, c'était bien vrai. C'était elle qui était choisie pour donner naissance au Verbe de Dieu. Et pendant 30 années le Verbe sera là. Il parlera. Il l'appellera sa Mère, et l'instruira, là, tout près, par la merveille des connaissances qu'il recèle en son esprit divin. Quelle grâce ! Et pour Marie, qui, en raison même de sa perfection naturelle, appréciait mieux toutes les délicatesses de Dieu, quelle source ininterrompue de reconnaissance et d'amour !

Car cette parole que Jésus faisait entendre, elle était si grande ! C'est elle, elle le savait, que les Livres saints avaient appelée toute-puissante, l'identifiant à la Sagesse éternelle : *Omnipotens sermo tuus* [1]. C'est elle qui, par un pouvoir souverain, avait tiré tous les êtres du néant ; qui avait affermi les cieux et donné à la terre sa con-

1. Sap. XVIII, 15.

sistance et sa fécondité. C'est elle qui domine tout ; et à qui, si elle le voulait, rien ne pourrait résister.

Et cette parole divine, quand elle passait, par une mission spéciale, sur les lèvres humaines, avait manifesté tant de fois sa puissance irrésistible ! Quand Josué la faisait entendre, le soleil arrêtait sa course. Quand Moïse la prononçait, les rochers se changeaient en fontaines, les eaux de la mer suspendaient leur cours. Quand Élie s'en faisait l'écho, le ciel s'ouvrait ou se fermait sur son ordre.

L'Écriture avait appris toutes ces choses à Marie ; et la grâce lui disait qu'un jour, cette parole qu'elle entendait là tout près d'elle aurait renouvelé la face de la terre, triomphé de l'idolâtrie, dompté le vice et l'impiété et abattu les esprits superbes dont l'orgueil égalait la hauteur des cèdres du Liban, *confringentis cedros*. Elle savait, à n'en pas douter, qu'en tous les cas, sa puissance était telle, qu'elle était le principe de la génération universelle à la vérité : *Voluntarie enim genuit nos verbo veritatis* [1].

Et c'est cette parole qui se faisait entendre.

1. Jac. 1, 18.

C'est elle aussi que vous entendez, elle qui consent à vous instruire à votre tour, qui veut bien, sans se diminuer, s'abaisser jusqu'à vous, suivre, dans tous les détails, vos vies, d'habitude si infimes et si insignifiantes, pour s'efforcer d'y mettre quelque noblesse, un peu de prudence et de sagesse surnaturelles. Les vérités sont parfois ardues, et elles vous forcent peut-être à tirer quelques conclusions qui ne manquent pas d'une certaine austérité. Qu'importe ? C'est Jésus qui parle. Qu'un mot, un seul s'échappe de vos lèvres, le merci qui montre à Celui qui pour vous diriger se fait si petit, que vous avez compris et que vous allez le suivre.

*
* *

Avec docilité. — La docilité de la vie, n'est-ce pas la conclusion logique de la conviction de l'esprit ? Nous en verrons sous peu les raisons et les détails.

Mais que Jésus fît envisager à Marie la grandeur de la mission qu'il lui réservait, ou qu'il l'habituât par avance à s'associer au sacrifice qu'il offrirait un jour, peu lui importait ! Tout ce que fait Jésus est bon,

et dans la peine comme dans la joie, Marie ne connaissait qu'un mot : *fiat ;* qu'une attitude : celle de l'adhésion la plus spontanée et la plus complète.

Quand vous l'entendez cette parole bénie, laissez-vous aussi convaincre, et dussiez-vous renoncer, pour la suivre, à tous vos préjugés, à toutes vos illusions, à toutes vos habitudes et à tous les procédés que vous voyez autour de vous, n'hésitez pas : ouvrez votre esprit, laissez-vous faire.

Si vous saviez quels services elle vous rend, et combien elles ont raison, les voix célestes qui vous mettent en garde contre vous-mêmes et contre les mensonges du monde ! Que de fois, alors qu'on aurait pu l'éviter, on sent monter en soi l'amertume des inutiles remords, on pleure sur l'entêtement ridicule, qui, au désespoir de ceux et de celles qui vous aiment, vous fit courir dans des sentiers dangereux ! On pleure, trop tard souvent, tandis que la parole divine méconnue fait entendre à nouveau ses enseignements qui cette fois sont des reproches : *Vocavi et renuistis*, je vous avais prévenu, vous ne m'avez pas écouté.

Notre-Seigneur nous a montré dans une des pages les plus touchantes de son Évangile, la tristesse qu'il éprouve des appels

inentendus et des catastrophes que cet endurcissement provoque.

Il avait multiplié pour Jérusalem les bontés, les avertissements et les miracles. Et en réponse à sa parole, la ville s'apprêtait à le mettre à mort. Monté sur une colline qui avoisinait la cité coupable, il voyait plus loin que les maisons qui s'étageaient à ses pieds ; il embrassait d'un seul coup d'œil et le passé d'amour, dont il l'avait gratifié, et la tristesse d'un avenir dont il ne pourrait lui éviter les coups. Ses larmes coulaient ; et de ses lèvres sortaient des paroles de reproches douloureux : *quoties volui!* Que de fois j'ai voulu dissiper les ténèbres de tes incrédulités, vaincre ton obstination, te faire retrouver, dans l'humilité et la pénitence, la place d'honneur qui t'était réservée. *Et noluisti :* Et tu ne l'as pas voulu. Il est trop tard maintenant! L'ennemi va venir. Il t'entourera, t'affaiblira, te ruinera de fond en comble.

Que d'âmes sur l'endurcissement desquelles Jésus a peut-être pleuré aussi ! Il les avait si bien mises en garde par sa parole contre les illusions de leur jeunesse, du monde ou des sens. Elles n'ont pas voulu l'entendre. Et sans parler encore de

la misère infinie du péché qui est la conséquence de ces obstinations, que de vies mal orientées, que de générosités perdues, que de foyers troublés, que d'œuvres abandonnées, que de cloîtres déserts parce que les âmes ont eu peur, n'ont pas voulu comprendre la voix qui leur parlait, ou s'en sont détournées !

*
* *

Le plus grand malheur de ces obstinations, et qui renferme tous les autres, n'est-ce pas que, lassée enfin, la parole de Dieu ne se fait plus entendre ou ne se fait plus comprendre ?

Écoutez, en terminant, ce fait raconté dans nos Saints Livres ; et méditez-le.

Les Hébreux, en marche vers la Terre Promise, devaient traverser le désert de Chanaan. La route était longue, les vivres étaient rares. Dieu se chargea de pourvoir lui-même à la subsistance de son peuple, et chaque matin, une nourriture tombait dans le camp ; les Hébreux n'avaient d'autre peine que de se lever de bonne heure pour la recueillir. Cette nourriture possédait toutes les saveurs et tous les dons. Elle

UNIVERSITAS

paraissait délicieuse aux plus difficiles, et les maintenait tous dans une santé parfaite. Tout allait à merveille; mais un jour ils refusèrent d'écouter la voix du Seigneur; ils se détournèrent; et quel fut leur châtiment! A peine eurent-ils abandonné le Dieu qui si miséricordieusement continuait à soutenir leurs forces, qu'un violent dégoût s'empara d'eux pour ce mets dont ils avaient été jusqu'alors si reconnaissants. Ils le recueillaient avec dédain, le mangeaient en murmurant, regrettaient les viandes grossières de l'Égypte; ils criaient à Moïse, avec autant d'inconscience que d'ingratitude : *anima nostra jam nauseat super isto cibo levissimo* [1] : La manne nous donne la nausée.

Et pourtant elle était toujours la même! Mais leur cœur était changé. Ils ne goûtaient plus la douceur de la simplicité et de l'obéissance. Ils ne comprenaient plus rien à ce qu'ils avaient aimé jadis.

Terrible leçon, mes Enfants! Et que de fois il nous fut donné de la constater avec tristesse dans des âmes comme les vôtres qui nous étaient bien chères et nous avaient fait concevoir les plus belles espérances!

1. Num., XXI, 5.

Elles avaient reçu, elles aussi, dans la parole divine, la nourriture spirituelle que le Ciel leur avait préparée. Et quand elle tombait jadis dans leur âme, distribuée par l'auxiliaire dont Dieu se sert pour semer sa parole, elle était si bien accueillie! C'était une lumière, et c'était une force. Elle avait toutes les saveurs; elle allumait des foyers d'amour divin ; elle faisait comprendre la douceur de la prière, la beauté de la vertu, la nécessité de la réparation, la vanité des plaisirs, et le mensonge de l'humanité qui s'écarte de Dieu. C'était l'heure de la paix et de la joie. L'esprit éclairé, tout s'expliquait, et nous assistions, nous, à l'épanouissement admirable de ces âmes! Il nous semblait que du haut du Ciel, Dieu, avec une certaine fierté, redisait à Satan, comme jadis quand il vantait les vertus de son serviteur : *Num considerasti servum meum Job* [1] ?

Et puis un jour l'orgueil ou l'inconstance de l'esprit a troublé ce bel ordre. Les oreilles sont devenues sourdes. Pourtant la voix gardait la même autorité et la même affection. Les instances qu'elle faisait se doublaient du souvenir du passé et des

1. Job, I, 8.

craintes que provoquait l'endurcissement d'aujourd'hui. Peines perdues ! Le changement était complet. Le dégoût était venu des joies simples de jadis : « Il nous faut d'autres mets, disaient-elles, nous voulons nous asseoir à d'autres tables, participer à d'autres banquets. » *Nauseat anima nostra.* Pauvres petites ! Elles souriaient de ce qu'elles appelaient leurs erreurs d'antan, les exagérations de leur piété. Elles ne comprenaient plus !

Dieu vous garde, mes Enfants, de ce châtiment, le plus terrible sans contredit que sa Justice réserve à ceux qui ont méconnu sa voix. Qu'il vous maintienne, au contraire, toujours confiantes, toujours reconnaissantes et toujours dociles aux impulsions que sa bonté ménage à vos existences.

III

L'Enfant soumis de Nazareth
ou
l'Obéissance à Dieu.

L'Enfant soumis de Nazareth
ou
l'Obéissance à Dieu.

Et erat subditus.

Eclairer l'humanité, et lui indiquer la voie à suivre, c'est une condescendance pleine de miséricorde de la part de Dieu.

Elle ne suffit pourtant ni à la sollicitude divine, ni à la faiblesse humaine. Elles ont conscience toutes les deux qu'il faut à l'homme, pour assurer sa marche, autre chose encore qu'une lumière qui la lui montre ; qu'une volonté suprême lui est nécessaire pour l'entraîner par les ordres qu'elle donne, les promesses qu'elle fait, les châtiments dont elle menace.

Alors, en effet, se détourner de sa voie,

ce ne sera plus seulement tourner le dos à la lumière, ce sera marcher directement contre une autorité qui s'affirme. Les conséquences plus graves amèneront l'homme à y regarder à deux fois.

Hélas ! la liberté que nous gardons, provoquera, de notre part, même des responsabilités terribles, de déconcertantes et inexplicables contradictions. Mais au moins, de la part de Dieu, la prévoyance aura atteint les dernières limites. Il aura le droit de porter aux récalcitrants le solennel témoignage de toutes ses bontés passées : *Quid debui ultra facere, et non feci* [1] ? « Qu'ai-je donc dû faire que je n'aie pas fait ? » Et l'humanité fidèle s'appuyant sur ces ordres, comme sur une puissance, trouvera dans la soumission à la volonté divine une des plus solennelles garanties pour donner à la vie chrétienne son légitime épanouissement.

*
* *

N'est-ce point pour cela : pour montrer la grandeur de son Père, et pour entraîner l'humanité par son exemple, que Jésus

1. Isaïe, v, 4.

nous a donné à Nazareth le spécimen le plus complet de la soumission ! Il obéissait : A Dieu d'abord. N'est-ce pas ce qui éclate dans cet aspect humilié que Jésus garde durant tout son séjour à Nazareth ? Il était entendu avec son père qu'il prendrait en tout la nature de l'homme, qu'il en aurait l'apparence, qu'il en connaîtrait le développement. Jésus s'y est résigné. Lui, en qui tous les trésors de la sagesse et de la science étaient cachés, n'apparut en rien différent des autres enfants de son âge. Il ne marcha pas avant l'âge ordinaire ; il ne forma ses premiers pas que soutenu sans doute par les mains de Joseph. Il ne parla pas, lui, le Verbe divin, avant l'heure où parlent les autres enfants ; il suivit les leçons de Marie, comme nous-mêmes avons balbutié en écoutant nos mères. Il reçut les enseignements de ceux que l'Évangile appelle « ses parents », et il voulut leur devoir l'accroissement visible de son intelligence et de ses connaissances. La loi de Moïse était formelle sur ce point. A trois ans, le père devait commencer l'instruction de son fils, lui faire apprendre des versets, des bénédictions, des sentences ; à défaut du père, ou pour l'aider, la mère était désignée. Pour faciliter la mé-

moire, si jeune encore, on apprenait à l'élève les versets qui commençaient et finissaient par les lettres mêmes de son nom. Procédé enfantin, dont Jésus évidemment aurait pu se passer; mais tout lui était sacré, les grandes et les petites choses, et sur les genoux de Marie, il apprit sans doute à lire la Bible qui était pleine de lui. L'art chrétien s'est inspiré de cette pensée; et vous avez vu l'Enfant divin, tout près de sa Mère, suivant le doigt aimé, qui lui montrait les lettres sacrées, les prononçant à son tour, et apprenant aux hommes comment la Puissance divine sait se grandir en s'abaissant, et comment la science infinie ne dédaigne pas de paraître s'instruire aux lumières de l'humanité.

Plus tard, à l'âge de cinq ans, il devait se rendre à l'école, annexée d'ordinaire à chaque synagogue. Le programme était tracé, l'enseignement méthodique, et donné par de modestes maîtres dans cette obscure bourgade. Jésus adopta la méthode, et, comme ses contemporains, suivit le programme de ces humbles officiers de la synagogne à qui personne n'a jamais songé, même pour nous en conserver les noms.

*
* *

Un jour vint où Notre-Seigneur dut s'associer de façon plus manifeste à la vie religieuse de son pays, quitter momentanément Nazareth pour monter au Temple de Jérusalem. Le récit est dans toutes les mémoires, de ce pèlerinage sacré, pour les fêtes de Pâques. C'était le moment délicieux sans doute, mais qui ne supprimait pas la fatigue, où la douceur de la saison s'associait aux préceptes mosaïques pour convier les Juifs à l'accomplissement de leur devoir. Le Cantique des Cantiques semble avoir devancé la peinture de cette marche au son des tambourins, au milieu des psaumes et des prières, lorsqu'il dit : « l'hiver a fini, les pluies ont cessé, les fleurs commencent à paraître, la tourterelle fait entendre sa voix, les figuiers bourgeonnent et la vigne répand son parfum[1] ». Les cyclamens et les anémones s'épanouissaient entre les épines, les moissons verdissaient, les arbres commençaient à donner leur ombrage, offrant aux pèlerins fatigués le bienfait de leur ramure et le rafraîchisse-

1. Cant. II, 13.

ment des sources qui s'épanchaient en ruisseaux au fond des vallées. Jésus se joignit à la foule et monta au Temple. Il y entendit célébrer « le passage du Seigneur » et il vit que ses compatriotes ignoraient que le Seigneur était là. Ce lui fut une souffrance : il obéit. Il mangea l'agneau pascal et se souvint qu'il était, lui, cet agneau divin qui serait immolé pour le salut du monde. Ce lui fut une souffrance : il obéit. Il vit le grand prêtre, un de ceux qui devaient un jour le traiter en criminel, digne de mort. Il le savait insulteur de son Dieu, auquel il croyait à peine, incrédule à la majesté du Temple dont il faisait « une caverne de voleurs », méprisant son peuple dont il bravait la colère, et portant malgré tout sur le « pectoral » qui ornait sa poitrine les deux mots sacrés : « doctrine et vérité », qui dans la circonstance étaient un outrageant défi à la justice et au nom de son Père. Ce lui fut une souffrance : il obéit quand même. Il y avait en son âme des trésors infinis de soumission à la volonté divine. Et quand il revint à Nazareth, ce fut pour y vivre inconnu et persévéramment docile dans une obéissance qui est le seul témoignage, parce qu'il est le plus suggestif, que le texte sacré ait voulu ren-

dre à sa grandeur inclinée vers nos bassesses.

Vous savez comment Bossuet commente ce spectacle et ces mots qui le résument : « *Et erat subditus illis !* Je me pâme d'étonnement, dit-il, à cette parole ! Est-ce donc là tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? Dans le plus bas exercice, dans la pratique d'un art mécanique ? Où sont ceux qui se plaignent, qui murmurent lorsque leurs emplois ne répondent pas à leurs capacités, disons même à leur orgueil ? Qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient travailler Jésus ! Nous ne lisons pas que sa parenté ait jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit lui-même qu'il était « venu pour servir ». Les anges furent obligés, pour ainsi dire, à le venir servir eux-mêmes dans le désert, et l'on ne voit nulle part qu'il eut des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son père [1]. »

1. Bossuet, Méditations sur l'Evangile.

*
* *

Les prescriptions de la loi le trouvèrent aussi docile. Vous savez comment il se soumit à la Circoncision, à la Présentation au Temple, à l'introduction solennelle dans la synagogue. Comme tous les enfants de son âge, il ceignit, ce jour-là, son front du phylactère — longue bande de parchemin couverte des textes sacrés — et devint ainsi le « fils de la loi ». Il se soumettra de même façon au baptême de Jean-Baptiste, au paiement du cens, aux expulsions même injustes que l'on prononcera contre lui, aux exclusions qui lui seront imposées des cérémonies sacrées, au respect permanent et manifeste de toutes les autorités établies.

A l'égard de ses parents, son obéissance égale le respect qu'il leur témoignait et l'humilité qu'il recélait dans son âme. Il semble qu'il dut y avoir de la part de Joseph et de Marie une certaine hésitation, dans la façon dont par leurs ordres ils atteignaient le Maître du Ciel et de la terre, et que, sachant qui il était, ils ne dussent jamais manquer de l'adorer en même temps qu'ils lui parlaient. Pourtant, dans sa concision sublime, l'Écriture nous dit « qu'il

était obéissant » ; c'est donc qu'il recevait des ordres et qu'il les accomplissait.

Instruisons-nous à son école, et voyons : I. *les droits de Dieu à nous imposer sa volonté ;* II. *les diverses façons dont il le fait ;* III. *comment nous devons y répondre,* si nous voulons que cette soumission soit un accroissement pour notre vie chrétienne.

I. — *Droits de Dieu.*

Les droits qu'a Dieu de nous commander reposent sur un titre qui à lui seul lui confère toutes les autorités : Il est le Maître.

Et non pas, je vous prie, un maître à la façon de ceux dont nous subissons le joug ; dont l'intelligence est bornée, l'autorité restreinte, la durée éphémère et l'étendue limitée par quelque bande de territoire, ou quelques textes de loi. Pauvres maîtres, en vérité, qui ont des appétits de domination et ne trouvent jamais le moyen de les satisfaire.

Lui, c'est le Maître, le Maître infini. Il possède tout. Il est le propriétaire et le régulateur de tout. « Il peut tout ce qu'il veut... » nous dit l'Écriture, à chacune de

ses pages. Elle l'appelle : Maître et Seigneur.

Elle est abondante d'ailleurs dans les affirmations de cette puissance qui s'étend à tous les êtres et à tous les éléments de toutes les choses : « Il fait tout ce qu'il veut[1]. » « Il possède à la fois l'intelligence et la puissance[2]. » « La volonté est le seul guide de sa force[3]. » « Il distribue aux hommes tous les dons et dans une mesure dont il est seul juge[4]. » « Il fait miséricorde à qui bon lui semble[5]. » « Il ne demande nul conseil pour exercer ses vengeances[6]. » « Il est capable de réduire à néant les projets de ses ennemis[7]. » « Il affirme à son peuple avec une souveraine indépendance que s'il veut lui rester fidèle et écouter sa voix, il le comblera de tous les biens d'ici-bas[8]. » « Il promet à la prière la réalisation de tous ses désirs[9]. » Et cette volonté toute-puissante, manifestée aux hommes reste mystérieuse

1. Ps. 113, 3.
2. Job. XII, 13.
3. Ep. 1, 5.
4. I Cor. XII, 11.
5. Exod. XXXIII, 19.
6. Ps. 93, 1.
7. 2 Exod. IV, 15.
8. Isaïe, 1, 19.
9. Joan. XV, 15.

« Qui peut se vanter d'en pénétrer les secrets ! [1] »

C'est la liberté absolue, elle s'étend partout, « dans le Ciel, sur la terre, dans la mer, dans tous les abîmes [2] ».

Comprenez-vous bien cette énumération ? Il peut tout dans le Ciel : dans ce Ciel où les Anges chantent sa gloire, et dans ce ciel de nos âmes qui s'unissent par la pureté de leur vie et la générosité de leur vertu aux accents angéliques ; sur la terre : sur cette terre, que les animaux peuplent, et dont l'homme est roi, comme dans les diverses manifestations de notre vie corporelle, dont chaque mouvement serait impossible sans lui ; — dans la mer : dans cet océan où les monstres s'agitent et dans ces tempêtes soulevées par nos passions et dont les vagues engloutiraient nos âmes ; — dans les abîmes : en ces abîmes qu'il a creusés lui-même dans la nature, comme en ces abîmes autrement insondables qui sont nos cœurs, nos mouvements, nos appétits.

Il peut tout. Est-ce que vous ne rendez pas hommage à cette vérité quand vous épanchez devant lui la prière de vos âmes ?

1. Sap. IX, 13.
2. Ps. 134, 6.

Je sais : vous les faites parfois sans leur donner toute la valeur et tout le respect qu'elles méritent — nous parlerons ces jours-ci de ces façons d'agir qui contrastent avec vos sentiments ; — mais le fait de vous agenouiller et de prier, n'est-ce pas la reconnaissance implicite de ses droits sur la création ? Si vous le priez, c'est qu'il peut vous exaucer. Comment le pourrait-il, s'il n'était pas indépendant même des lois qu'il a posées ?

*
* *

Mais alors, me direz-vous, à quoi sert de discuter ? Puisque Dieu peut tout ce qu'il veut, comment sa volonté ne s'accomplirait-elle pas en tout et toujours ?

Un instant, mes Enfants. Suivez-moi bien : De cette discussion-là peuvent jaillir pour vous de si surnaturelles lumières et de si singulières puissances !

Sa volonté personnelle, il est vrai, s'accomplira toujours. En elle-même, elle est infaillible. Mais dans ses rapports avec notre vie morale et surnaturelle, Dieu ajoute un élément nouveau. Il veut nous mettre de moitié dans son œuvre, parce

qu'il veut par nos mérites nous associer à sa gloire. Il nous manifeste sa volonté et nous donne la grâce suffisante pour l'accomplir. Si nous mettons notre volonté en accord avec la sienne, c'est bien ; Dieu sera servi et notre vie sera grande ; mais nous gardons en nous-mêmes la liberté de ne pas obéir à sa voix. Nous avons le pouvoir de supplanter sa volonté et de mettre la nôtre à sa place.

Hélas ! il suffit de relire l'histoire de notre vie pour nous convaincre de la réalité de notre liberté, et du triste usage que nous en faisons.

Vous êtes libres ! Dieu agit avec cérémonie à l'égard de sa créature. Il l'a élevée trop haut pour l'abaisser ensuite au rang d'un instrument aveugle ou incapable de dire : non. Il lui a donné la raison et il l'a faite libre. Il ne veut pas abuser de ses droits, ni de ses prérogatives ; ce qu'il prétend, c'est entrer librement, être accueilli bien plus comme un hôte que comme un Maître. Il ne force pas : il ne violente pas : il frappe à la porte et il attend.

Et il arrive souvent que nous ne l'accueillons pas. Nos âmes sont si imparfaites, si troublées par les échos extérieurs, si inconstantes aussi ! Et puis, quand il

vient, c'est tout un cortège gênant de bonnes pensées, de saintes initiatives, d'efforts généreux qu'il faut accueillir avec Lui.

Alors, nous lui fermons la porte. Ah! nous ne mesurons pas toujours la portée de cet acte qui l'exclut. Il est assez rare que nous lui tournions positivement le dos, en méprisant sa loi, mais nous ne le connaissons pas toujours : il est si discret que parfois nous ne l'apercevons pas derrière les manifestations timides de sa volonté, ou bien nous avons honte de lui, honte de son apparence modeste, de son cortège trop pauvre ou trop restreint ; ou bien même nous avons peur des sacrifices qu'il va nous imposer ; notre lâcheté parle plus haut que sa voix.

Alors, vous savez ce qui se passe ; nous faisons un mauvais usage des événements de chaque jour ; nous profanons nos joies en n'en faisant pas remonter jusqu'à Lui l'origine ou en l'excluant de leur exercice ; nous usons mal de nos peines ; nous n'en percevons pas le côté miséricordieux ; nous sommes impatientes, ou nous murmurons. Nous restons trop habituées à raisonner humainement ; ce qui frappe nos yeux nous retient seul, nous ne dominons pas

ce qui passe, pour aller jusqu'à Lui, nous perdre en lui, adorer son action. Et nous nous faisons une vie chrétienne qui n'en a plus que le nom, qui n'en a plus le mérite, ni la grandeur, ni les bénéfices ; nous vivons un peu comme des païens, comme ces êtres dont parlait saint Paul, qui s'arrêtent un instant de loin en loin, pour considérer dans un miroir la forme de leurs traits, puis qui, sitôt après, les ont oubliés.

De là vient que nous ne reconnaissons pas Dieu ; nos facultés, d'habitude éparpillées sur une multitude d'objets matériels, ne se commandent pas, ne se concentrent pas sur le seul point capable de jeter la lumière sur tous les autres et quand nous faisons effort pour obtenir ce résultat, l'effort est pénible ; il déconcerte, il rompt avec nos habitudes anciennes, avec les habitudes de ceux qui nous entourent. Nous y renonçons ; et c'est souvent trop tard, quand Dieu a passé, qu'il s'est éloigné, après notre refus ou nos légèretés, que nous nous apercevons qu'il était là et que nous ne le savions pas.

Rappelez-vous ce qui se passait à Nazareth. Pendant que, 30 années durant, Jésus émerveillait le Ciel par l'obéissance qu'il rendait à son Père, le monde passait près

de lui sans le voir. Il s'occupait de tout, de ses affaires, de ses plaisirs, de ses succès et il ignorait la merveilleuse leçon qui s'étalait là sous ses yeux. Dieu ne forçait ni son attention, ni sa volonté. Il restait libre de croire et d'agir en conséquence ; et il en abusait.

N'est-ce point pour cela qu'il est si important que nous saisissions les différentes façons dont sa volonté se manifeste à nous ?

II. — *Comment il manifeste au monde sa volonté?*

Sous une triple façon, plus précise et plus parfaite à mesure que les siècles s'avancent ; la Conscience, le Décalogue, l'Évangile.

La *conscience* d'abord parle à l'homme de la volonté Divine. Quelle lumière et quelle puissance ! C'est la raison affirmant ses droits dans la conduite de notre vie morale. C'est Dieu, mettant sur toutes les âmes qu'il crée l'empreinte indélébile de sa volonté. La conscience était éclairée, droite et entraînante, le jour où l'homme sortait tout radieux des mains de son Créateur. L'humanité aurait connue cette joie de voir clair dans tous les actes de sa vie, de ne

point s'illusionner sur la valeur des choses, si Adam avait consacré par sa fidélité la rectitude de conduite que lui dictait sa conscience. S'il était resté l'homme de la soumission, il eût donné à sa postérité la connaissance et l'amour du devoir : son accomplissement en eût été facilité du coup. Hélas ! Adam préféra un jour, en pleine lumière suivre une autorité frauduleuse qui se substituait à l'autorité suprême. Il troubla l'ordre, et voici que les lumières vont s'éteindre ; la conscience de l'homme tombé lui fera connaître le remords d'avoir indignement poursuivi des objets indignes d'elle et dont la seule valeur consistait en ces attraits mensongers offerts par l'imagination ou la concupiscence. Sa volonté mal orientée faiblira ; des appétits nouveaux surgiront en lui. Il avait rêvé d'une liberté sans limites : le voilà enchaîné à toutes les passions mauvaises à qui, par son péché, il a permis de parler haut ; il avait rêvé d'un océan de lumières qui lui aurait permis de s'abreuver aux sources inabordables des lumières divines ; il ne connaît qu'une chose : sa nudité et toutes les misères qui en sont la conséquence.

Et il passe à sa postérité ses obscurités, ses tendances, ses misérables faiblesses.

Dieu veille. Il défend lui-même dans son peuple choisi la conscience qui lui rappelle son devoir.

Mais la voix personnelle est bientôt étouffée. Il faut pour guider l'humanité quelque chose de plus net et de plus puissant que cette voix qui parle dans le silence du cœur, désormais si troublé,

Dieu va préciser sa volonté.

*
* *

Vous avez lu dans les pages de nos saints Livres les entorses successives que le peuple élu avait données à la volonté divine. Successivement, tous les instincts gravés par Dieu en son âme avaient été violés. L'idolâtrie avait courbé les âmes aux pieds des dieux de bois ou de marbre; la chair avait réclamé des droits souverains, la justice et la vérité n'étaient plus que des mots. La volonté divine courait risque d'être oubliée ou démentie sous les assauts répétés des passions humaines. Dieu intervint. Vous savez dans quelles circonstances. Le peuple choisi était au désert. Il campait près du Sinaï. Dieu ordonna à son chef de gravir le flanc escarpé de la montagne,

pendant que lui descendrait jusque-là. Moïse obéit. 40 jours et 40 nuits durant, un colloque mystérieux s'établit entre l'homme et Dieu. La montagne tremblait sous les coups du tonnerre. Les éclairs aveuglaient les Hébreux terrifiés. Et pendant ce temps, les séraphins gravaient sur des tables de pierre, de façon à demeurer perpétuellement comme un guide indiscutable, la volonté divine, hier encore abandonnée aux caprices humains. Quand Moïse descendit, il avait en mains les « tables de la Loi ». C'était Dieu qui, par la bouche de son serviteur, semblait dire à l'humanité : « tu es devenu chair, et ta chair t'empêche de percevoir au fond de ta conscience l'écho de ma voix. Eh bien! puisque tu es chair, je te prendrai par la chair, tes yeux verront ma loi inscrite : regarde; tes oreilles l'entendront : écoute; tout ton être en sera saisi. Laisse-toi faire seulement, ne mets plus désormais d'opposition aux saintes instances de ma volonté, car toute excuse t'est enlevée. Marche en ma présence. »

Et Moïse, sur l'ordre de Dieu, promulgua la loi divine, affirmation et complément autorisé des appels oubliés ou faussés de la conscience humaine.

— « Ecoute, ô homme : la conscience t'avait dit qu'il est un être au Ciel, de qui tout dépend, à qui tout doit honneur et gloire. C'est vrai : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul : tu l'aimeras de tout ton cœur, de toutes tes forces. »

— « La conscience t'avait dit qu'il est tellement grand que son nom, symbole de puissance, ne souffre pas la profanation. C'est vrai ; tu ne prendras ni en vain, ni perfidement le nom de Dieu. »

— « La conscience t'avait dit que ce Maître doit être servi. Elle disait bien : tu lui garderas un jour chaque semaine et dans ce jour sacré tu t'abstiendras d'œuvres serviles et tu donneras à ton âme toute la liberté qu'elle réclame pour monter vers lui. »

— « La conscience t'avait appris que tu ne dois point vivre au milieu de tes semblables en égoïste ou en oppresseur. La conscience a dit vrai. Écoute quelle est ma volonté : tu honoreras ton père et ta mère, tu aimeras ta famille, tu respecteras le bien de ton prochain, et ce bien plus inappréciable que tous les autres : sa réputation et l'estime de son nom. »

— « La conscience veut que ton corps soit

respecté, qu'il soit le vase immaculé où repose comme dans un sanctuaire l'âme créée à mon image et sous mon souffle. Au sein des passions mauvaises et des plaisirs coupables, elle a revendiqué le respect, l'honneur que tu dois à ton corps. La conscience a dit vrai : c'est bien ma volonté que tu soumettes ta chair aux lois que je lui impose. Reste pur : je le veux. Tes lèvres ne connaîtront ni le mensonge, ni les paroles blessantes, ni les mots que l'on prononce en rougissant; tes yeux aimeront à ne point perdre de vue la présence d'un Dieu qui assiste à tout; tes pensées et tes désirs, pour ne pas entraîner ta nature, respecteront l'image que Dieu a gravée en ton être. »

Il a parlé ainsi, mes chères Enfants, celui qui peut tout, qui a tout droit et à qui tout doit obéir. La loi reste vivante. Et depuis qu'elle fut promulguée, l'humanité a pu s'en détourner, hélas! elle n'a pu l'oublier. Le peuple d'Israël en a emporté avec lui et gardé jalousement la matérielle expression; tous ceux qui l'ont approché ont appris de lui la céleste grandeur et la pénétrante autorité des préceptes divins.

Mais Dieu, qui n'est jamais satisfait des

preuves qu'il a données, dans sa bonté voulut faire plus encore. Il est venu pour expliquer lui-même, après l'avoir vécue, la loi tracée aux hommes.

C'est la 3e manifestation de la volonté divine.

*
* *

Vous savez comment elle se fit. Les prophètes avaient annoncé la venue parmi nous de quelqu'un plus grand qu'eux. Le Verbe de Dieu descendit du Ciel : *Verbum caro factum est.* Il garda 30 ans l'obscurité à Nazareth, et quand son heure eut sonné, par sa bouche de chair il fit connaître aux hommes la volonté de son Père.

Il n'avait nullement l'intention de renverser l'ancienne loi, de bouleverser les notions consacrées et par la conscience et par les tables de Moïse. Non. La loi ancienne reste sacrée. C'est bien plutôt la forme de la publication de la loi nouvelle et les appels à la confiance et à la générosité, inconnus jusqu'alors, qu'il va inaugurer. Plus d'éclairs ni de tonnerres, plus d'ébranlements des cieux, ni de terreur aux cœurs des mortels. Le Verbe fait chair,

doux et humble de cœur, habite avec nous, converse familièrement avec les hommes, se fait petit avec les enfants, bon avec les pécheurs, condescendant pour tous, sauf pour ceux qui, par endurcissement, refusent de s'incliner devant ses prévenances. Et il leur notifie lui-même sa loi, la loi parfaite, la loi évangélique, sublime et définitive expression de la volonté divine sur l'humanité.

*
* *

Quelle profondeur dans cette loi, quelle admirable variété d'ordres, de conseils, de menaces, d'instantes sollicitations, de pressants appels! Quel témoignage rendu à la grandeur de la nature humaine, dans cet exercice consenti de la liberté et l'appel à la générosité! David avait dit de l'ancienne loi : « Elle est lumineuse, elle éclaire tous les yeux [1]. » Combien plus lumineuse est la loi évangélique, combien plus pleine d'aperçus vigoureux. Elle a des stimulants pour toutes les apathies, des ressources pour toutes les volontés. Après avoir tracé

1. Ps. XVIII, 9.

dans des préceptes d'une rigueur mathématique ce qui est bien et ce qui est mal, elle élève l'âme humaine à des hauteurs inconnues.

A ceux qui se contentaient de l'honnêteté pharisaïque tout extérieure, tout en paroles, Jésus crie : « Plus haut ! Ce qui fait la vraie grandeur, c'est la pureté intérieure de votre âme, la garde de vos passions et de vos désirs. »

A ceux qui voudraient n'être que fidèles, Jésus dit : « Si vous vouliez renoncer à tout et venir après moi, je vous donnerais des trésors de vertu, de foi et de bonheur. »

A ceux qui limiteraient leur volonté à l'exercice de leurs œuvres humaines, Jésus dit : « Plus haut ! jusqu'à l'identification de votre vie avec celle du Christ. Soyez saints comme votre Père céleste, parfaits comme lui. »

C'est fait. Dieu s'est manifesté de façon complète. Sa volonté est connue, sa loi est parfaite. Il n'y a plus qu'à marcher. Des hommes sont choisis par lui qui iront en son nom, à travers toutes les nations, les baptisant, leur apprenant à garder tout ce qu'il leur aura appris.

La volonté est passée jusqu'à nous.

Vous l'avez entendue sous cette forme générale qui fait la base de votre instruction chrétienne.

C'est celle dont vos mères ont bercé vos sommeils d'enfants, qu'elles vous ont apprise par leur exemple et leur enseignement, celle dont vous avez, dans votre conscience encore éclairée, entendu les premiers appels, celle que les ministres du Dieu qui l'a promulguée vous ont expliquée, commentée. C'est la volonté divine, mes Enfants ! Qu'avons-nous à faire d'autre, en présence de cette triple et solennelle manifestation, que d'ajuster notre vie à cette volonté, de la prendre comme guide de toutes nos œuvres, de garder comme devise cette parole du psalmiste : *legem tuam dilexi*, de faire notre joie de la connaître, de la méditer, d'en pénétrer les saintes instances : *mandata tua meditatio mea est*? Quelle garantie pour notre vie chrétienne ! C'en est fini des tâtonnements qui retarderaient la culture et le développement de ces germes spirituels déposés en nous. Nous savons quels seraient les orages, les bouleversements, les tempêtes qui les dessécheraient ; nous savons aussi quels sont les soumissions bienfaisantes, les orientations précises qui assureront leur

épanouissement. A l'œuvre donc, il suffit de vouloir ! Quel bonheur et quelle gloire si nous pouvions résumer toute notre existence par ces paroles que prononçait dans toute la vérité de son âme Celui qui nous donna sa loi : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joan. IV, 34). « Je n'ai eu qu'un désir : faire en tout la volonté de Celui qui m'a envoyé. »

*
* *

La Révélation de la volonté divine est complète : la Conscience, le Décalogue, l'Évangile. Avec cela l'humanité peut avancer. La voie lui est tracée ; elle sait où Dieu la veut, et où il lui défend d'aller. Dans ce jardin immense que sont les siècles, elle pourra cueillir les fruits de vie, et s'écarter de l'arbre qui engendre la mort.

Est-ce pourtant assez ? Un maître humain aurait dit : oui ; Dieu qui nous aime a dit : non. Il veut multiplier pour chaque âge la précision des conseils, conduire, comme par la main et d'une voix qui se fait entendre à tous, ceux qui n'ont eu ni la joie de s'éclairer aux clartés du Sinaï, ni le privilège de voir, descendu parmi eux, le Verbe de Dieu.

Et puis, si claire que soit la loi écrite, elle laisse place aux interprétations que peuvent fausser l'orgueil individuel, l'intérêt ou la passion. Et il ne faut pas de divergences, pas d'excuses qui tendent à prendre la place de la vérité ; pas d'audacieux qui parlent pour séduire les faibles.

Dieu y veillait. Il a confié à certains hommes une autorité puisée à la sienne. Ils ont le droit de parler en son nom.

Remarquez bien ce mot : de parler en son nom.

Vous rencontrerez, auprès de vous, de multiples docteurs et de nombreux conseillers. Ils viendront, vêtus de peaux de brebis, tenter de vous amener par la douceur de leur langage, l'aménité de leurs procédés, et les promesses de joies mensongères, se poser comme guides de votre vie. Ils promettront de vous conduire aux pâturages abondants. Prenez garde. Sans mandat et sans lumières, ils ne sont bons qu'à vous égarer. Ce ne sont pas des brebis, malgré les peaux dont ils s'affublent : ce sont des loups dévorants. Fuyez-les.

Il en est d'autres dont l'esprit est éclairé et dont la mission est évidente. Ils ont le droit de vous parler. Écoutez-les.

Quelles sont ces autorités ?

En tête, les dominant toutes, il y a l'autorité suprême de celui que J.-C. a choisi un jour, pauvre entre les pauvres, décrié et ignorant, timide et faible, à qui il a dit : « Tu es Pierre et c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Église. » Pierre, ce n'est pas seulement le pêcheur de Galilée, c'est le successeur toujours vivant, le dépositaire perpétuel des assurances divines. Qu'il s'appelle Pierre, Léon ou Pie, il réalise en sa personne la parole prophétique : *Christus vivit, Christus regnat, Christus imperat.* Le Christ vit, le Christ règne et commande. Autorité suprême, individuelle et sans appel ; des pieds le Pape touche la terre, pendant que son front baigne dans les lumières du ciel.

Autour de lui, groupés dans une hiérarchie que les puissances humaines envient sans pouvoir la réaliser pour elles-mêmes, s'établissent ceux que la Providence a désignés pour régir l'Église du Christ. Pontifes consacrés par le choix du Pape, et munis de la plénitude du sacerdoce du Christ, ils donnent aux prêtres une part de leurs pouvoirs et la juridiction qui limitera sous leur conduite leur autorité. A eux seuls, le Pape et les Évêques composent l'Église qui enseigne. Les prêtres, vos prêtres à vous, seront

l'écho vivant, précis, de la parole qui du trône de Pierre par l'entremise des Pontifes descendra jusqu'à vous. Ils expliquent la volonté divine, la commentent, l'appliquent aux âmes individuelles qui leur sont confiées.

La voilà donc, l'Église du Christ, la seule vraie ! Celle à qui Notre-Seigneur, dans un des instants les plus solennels de sa vie, disait : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Quand elle enseigne, c'est le Christ qui enseigne : écoutez-la. Ne la méprisez jamais surtout, car la mépriser, ce serait mépriser le Christ.

Encore une fois, n'écoutez pas ceux qui parlent en dehors d'elle, ou contre elle, prophètes de mensonges qui se prétendent pourvus de lumières spéciales pour expliquer de façon plus moderne les textes de la doctrine et les mystères du dogme ! Défiez-vous des novateurs, de leurs théories de progrès, de leurs démolitions savantes, de leurs audaces démagogiques qui tendraient à faire oublier la pitié compatissante de Jésus pour les pauvres, à supprimer le *Misereor super turbam* effectif et surnaturel, pour faire dater de leur avènement à eux les prédilections fantaisistes pour cette

partie des peuples, intéressante surtout, parce qu'elle est malheureuse.

N'ayez qu'une crainte : vous égarer de la voie, qu'ils n'ont pas mission de vous indiquer ; qu'une préoccupation, celle qui vous donne toutes les garanties et se résume en un mot : *Sentire et velle cum Ecclesia*, penser et vouloir avec l'Église. Vous serez sûres de vouloir ce que Dieu veut.

*
* *

A côté de l'Église, pour régir la vie matérielle, discipliner la vie sociale, une autre volonté s'affirme qui parle au nom de Dieu. Nous n'en dirons pas grand chose parce que, hélas ! souvent les lois qu'elle porte sont en rébellion contre Dieu et démentent sinon l'origine, du moins l'exercice du droit qu'elle exerce. Elle était belle pourtant, l'autorité politique sortie toute fraîche de la volonté divine, et recevant le droit de régir les peuples ; elle était puissante, et elle avait tellement conscience qu'elle personnifiait Dieu, qu'aux heures troublées où Israël connaissait la révolte, Moïse et Aaron osaient dire aux Juifs mutinés : « Vos murmures ne s'adressent pas à nous, mais au

Seigneur : *Nec contra nos murmur vestrum, sed contra Dominum* ; et quand Dieu, prenant en ses propres mains la cause de Samuel rejeté par son peuple, disait : *Non te rejecerunt, sed me* ». A l'heure actuelle, on dirait je ne sais quel vent de vertige et d'erreur qui la pousse à séparer sa cause de celle de Dieu. Elle ne voit pas, hélas ! qu'elle perd du coup tout droit surnaturel à l'obéissance et qu'elle ne garde que celui qui est le plus méprisable et le plus dangereux de tous : le droit de la force.

Mais laissons : nous n'avons pas ici de conseil à lui donner.

***

J'en salue une autre, mes Enfants, qui vous est bien chère : l'autorité de la famille. Dieu parle là, et par la bouche de votre père et de votre mère, il vous manifeste sa volonté. C'est une autorité divine que possèdent les auteurs de vos jours. Ils ont de par Dieu la paternité qui donne la vie, la Providence qui guide vos pas. Dieu, pour augmenter l'obéissance à laquelle ils ont droit, les avait marqués de gloire et avait mis sur le front des premiers chefs de famille la double auréole du sacerdoce

et de la paternité ; il les a garantis par un précepte spécial contre les surprises ou les révoltes toujours possibles du pauvre cœur humain. Quand ils parlent, c'est Dieu qui parle ; quand ils commandent, c'est Dieu qui commande, qui applique à chacune de vos vies la forme de sa volonté. Leur refuser de parti-pris l'obéissance et le respect, discuter ou mépriser leurs ordres, c'est vous exposer aux malédictions dont Dieu menace les insurgés et les rebelles. Prenez garde.

Pourtant, vous n'avez pas évidemment sur leurs lèvres l'infaillibilité des paroles divines dont l'Église reste seule dépositaire et, s'il arrivait quelque jour, qu'oubliant la délégation qu'ils ont reçue et qui consacre la force de leur parole, ils se dressent contre ce que l'Église proclame juste, vrai, bon et saint ; s'ils tentaient de diminuer vos vies en se refusant, contre toute justice, par égoïsme ou par incrédulité, à ce que Dieu demande de vous, respectueusement alors, mais fortes de votre conscience, vous pourriez leur dire qu' « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ».

Mais, prenez garde aussi qu'il faut être bien sûre de l'usurpation sacrilège d'une autorité légitime pour prendre ce parti.

Ayez soin de ne jamais vous y résoudre sans avoir demandé à celui qui a reçu mission de diriger votre âme l'appui de ses lumières et de ses décisions. Et, si le doute persévère, le mieux, le plus surnaturel à coup sûr est de voir en ces voix d'habitude autorisées, la voix même de Dieu, de vous soumettre et de confier à Celui en face de qui vous vous inclinez le soin de tirer du bien, même du mal matériel qui vous serait imposé.

III. — *Comment nous devons obéir à Dieu?*

Mes chères Enfants, il est quelqu'un qui nous a donné la formule de notre obéissance. Notre-Seigneur, en murmurant aux hommes la forme de la prière qu'ils auraient adressée à son Père, y a renfermé un souhait qui est pour nous un ordre : « Que votre volonté soit faite, disait-il, sur la terre comme elle est faite dans le ciel » ; en d'autres termes : que votre autorité soit obéie ici-bas comme elle est respectée dans le ciel.

Dans le ciel, vous savez avec quelle perfection ses ordres sont observés !

Dans ce ciel ineffable qu'est d'abord l'âme de Jésus, vous savez quelle est la

perfection de l'obéissance. Celui, dont toute la vie à Nazareth peut se résumer dans le mot de la soumission aux volontés de Joseph et de Marie, sait de toute éternité, tout égal qu'il soit de l'autorité divine, s'incliner en face d'elle et obéir. La volonté qu'il manifeste de s'incarner, n'est-ce pas un hommage de docilité rendu à l'autorité paternelle, outragée par les hommes à qui il rendra toute justice et tout honneur ? Et quand il fut ici-bas, ce qui faisait la nourriture de sa vie, sa raison d'être, son expansion, n'était-ce pas l'accomplissement de cette volonté sainte ? A l'heure atroce où l'agonie commençait, la prière la plus sublime qu'ait entendue l'humanité n'était-ce pas la prière qui acceptait le calice des amertumes prévues, pour se soumettre à la volonté de Dieu ? Soumission absolue, sans hésitation et sans limites, telle était l'obéissance de Jésus. C'est bien elle qui devrait nous servir de modèle.

*
* *

Mais, vous me direz peut-être que c'est une obéissance divine, et qu'elle possède des vertus que nous n'atteindrons jamais ? Aussi, Dieu a mis à notre portée une obéis-

sance qui, sans sacrifier aucun de ses droits, sauvegarde notre faiblesse. Nous en avons entendu formuler le programme au jour où les Anges saluaient la venue parmi nous du divin Obéissant. A qui assuraient-ils ici-bas les bénédictions célestes? Aux âmes de bonne volonté. Vous vous rappelez ce chant d'allégresse : « La gloire à Celui qui règne au plus haut des cieux et la paix aux hommes de bonne volonté », voilà ce qu'apportait l'enfant de Bethléem.

Entendons-nous donc sur ce mot. Qu'appelle-t-on âmes de bonne volonté? Celles qui possèdent cette disposition intérieure qui les fait obéir *simplement*, *promptement*, *humblement* et *généreusement* à Dieu.

Quelle belle chose, mes chères Enfants! Pénétrons-la pour assurer le succès de nos efforts.

Votre obéissance sera *simple*, c'est-à-dire qu'elle ne connaîtra ni restrictions, ni interprétations personnelles. Votre rôle consiste à vous demander en telle circonstance : Est-ce bien la volonté divine que j'agisse de telle façon? Ses ordres vont-ils jusque-là? Si oui, pas d'hésitation. Ne permettez pas au caprice de discuter, de trouver exagérés ses ordres, trop difficiles ses conseils.

Quand, sous la forme de la conscience, du Décalogue ou de l'Évangile, Dieu vous a manifesté sa volonté ; quand ceux qui ont autorité sur vous, vous ont interprété sa voix, n'hésitez jamais. Il est possible que vous ne compreniez ni l'opportunité, ni les raisons de ces commandements que l'on vous transmet. Qu'importe, si vous êtes sûres que c'est Dieu qui vous parle par ses représentants ? Ne permettez donc jamais aux plaisirs, aux préoccupations matérielles, aux affaires d'ici-bas, aussi sacrées qu'elles vous paraissent, aussi alléchantes ou aussi tyranniques qu'elles s'offrent à vous, de se dresser en face des ordres de Dieu et de vous faire établir un odieux parallèle entre sa voix et votre préférence.

Si votre obéissance est simple, elle ne discutera pas. Elle saura s'incliner devant tous les devoirs qui lui sont imposés, les hiérarchisant évidemment et ne se faussant pas la conscience en donnant aux ordres la latitude des conseils et en attribuant à ceux-ci la rigueur de ceux-là. Mais, que ce soit un conseil ou que ce soit un ordre, elle veut ce que Dieu veut, comme il le veut, dans le temps qu'il le veut, se rappelant que s'il a fixé à chacun sa destinée, c'est parce qu'il exige qu'à des degrés différents

qui établissent des variétés, mais avec une simplicité égale, qui affirme ses droits, sa volonté soit respectée.

Vous ne serez donc jamais de ces jeunes filles, dont tous les efforts consistent à torturer les réclamations de leur conscience, dont l'orgueil insupportable proteste contre la doctrine qu'on leur enseigne et critique tout : l'Église, les Prêtres, leurs parents ; qui se font une opinion à elles, presque une infaillibilité à elles ; qui découragent tout : le bon sens, l'expérience, l'affection qu'on leur témoigne, l'autorité qui leur commande ; dérouteraient Dieu lui-même s'il pouvait se lasser de tant de suffisance ; et bouleversent tout pour avoir le droit de placer une parole, de discuter une opinion, qui paraît saugrenue à tous, mais qu'elles seules s'obstinent à trouver très sensée. Vous savez comment Montaigne dépeignait ces natures-là : « J'ai connu cent et cent femmes, disait-il, que vous eussiez plutôt fait mordre dans le fer chaud, que de leur faire démordre d'une opinion qu'elles eussent conçue en colère. »

Elles vont même plus loin : elles considèrent avec une sorte de pitié compatissante celles qui, parmi leurs compagnes, dociles aux voix qui montent en elles, ou

qu'elles consultent auprès d'elles, savent s'incliner au prix même de quelque sacrifice : Pauvres enfants, qu'attendent de singuliers mécomptes et qui dès aujourd'hui ne s'aperçoivent pas qu'elles ont beau faire : la loi reste ce qu'elle est. Il ne leur appartient ni de la changer, ni de la restreindre : « pas un iota, ni une seule lettre ne sera modifiée. » Si elles ne brisent pas leurs prétentions, ne courbent pas leur amour-propre devant la loi, c'est la loi qui finira bien, quelque jour, par les briser elles-mêmes tout entières.

*
* *

Votre obéissance sera *humble*, et vous entendrez par là qu'elle doit être fondée à la fois sur le sentiment de votre faiblesse et sur la confiance en la grâce divine.

Votre faiblesse, vous ne saurez jamais jusqu'à quel point elle est grande. Nous l'étudierons un jour, quand nous verrons ensemble les facilités que possède le péché d'entrer dans votre âme et les ravages qu'il y produit. Mais commencez par vous convaincre de ce fait, que si « le sage pèche sept fois par jour », de ces péchés qui ne sont pas des fautes, vous, mes Enfants, si

le bon Dieu ne vous soutenait, vous seriez capables de l'offenser, par jour, septante fois sept fois.

Vous puiserez, dans cette conviction, l'habitude de ne point vous prévaloir de votre fidélité ancienne et de ne pas vous exposer à des entraînements qui auraient trop vite fait d'abattre votre présomptueuse confiance en vous-mêmes. Défiantes, et à juste titre, de vos propres forces, vous serez prudentes dans les diverses circonstances où vous courez risque de sentir se troubler votre imagination et votre cœur. Ils jouent parfois de si néfastes tours à votre volonté ! Vous prendrez l'habitude de vous reposer franchement et sans arrière-pensée sur ceux qui ont mission de soutenir vos pas, l'habitude d'écouter leurs avis, de ne point juger les ordres que vous recevez, d'après les lumières si restreintes dont vous disposez, de ne point chercher quelque refuge dans votre esprit propre, d'oublier votre jugement, et surtout de vous réfugier, en filles apeurées et suppliantes, auprès de ce Dieu qui peut et qui veut aider votre faiblesse.

C'est un délicieux procédé de sa part, que celui qu'il a inauguré et qui consiste à faire dépendre la persistance et la force de

votre volonté, du secours de sa grâce, et à mettre sa grâce elle-même à la merci de vos prières. Mais il faut le comprendre, et je me demande si vous n'avez point parfois découragé Dieu et mérité sa réprobation, lorsque, selon le mot d'un psychologue moderne, au lieu de le prier vraiment, « vous inclinez devant les autels une tête ornée de rubans et de fleurs ; vous apportez à Dieu un cœur enivré de compliments, de flatteries ; vous lui découvrez une âme hantée de rêves vaniteux et de puériles ambitions ; vous élevez vers lui des mains parfumées et des visages trop connus des miroirs ». — La peinture est osée : elle n'est point faite pour vous. Que de jeunes filles pourtant pourraient se l'appliquer et se demander si tout cet ensemble de circonstances n'a pas provoqué dans les contradictions qu'il renferme la suppression de la grâce dont trop légitimement le Dieu « qui résiste aux superbes » paie des prières comme celle-là.

Il est écrit dans l'histoire que lorsque Godefroy de Bouillon, vainqueur des Musulmans, eut reconquis comme prix de sa victoire la Sainte Couronne d'épines, il ne voulut pas la porter, revêtu de ses habits royaux. Il dépouilla tout faste et toute

splendeur et, les pieds nus, les reins ceints, vêtu d'une simple robe toute modeste, il se crut alors moins indigne de toucher de ses mains ce qui avait meurtri le front de son divin Maître.

Mes chères Enfants, ce n'est pas un des instruments de la passion du Christ, aussi sacrés soient-ils, que vous touchez, quand vos lèvres supplient Dieu de vous accorder la force de lui obéir, c'est la majesté divine elle-même que vous implorez. Dépouillez donc tout orgueil, revêtez-vous de simplicité et de confiance, et allez. Le Dieu qui résiste à l'orgueil s'incline devant l'humilité et lui communique sa force.

*
* *

Que votre obéissance soit *constante* surtout.

On dit que l'inconstance est votre plus grand défaut, et que la plume qui vole à tous les vents, la girouette mobile qui tourne sur le sommet de nos maisons sont des figures, peu aimables sans doute, mais trop réelles, de votre versatilité.

Mettons que la malice humaine s'est exercée à votre détriment. Il est pourtant

trop vrai que votre sensibilité fait connaître à votre fidélité des soubresauts inquiétants. Un jour, au sommet du baromètre, vous connaissez les ardeurs de la générosité ; le lendemain, vous descendez la pente ; vous abordez trop souvent « la pluie ou vent » ; vous restez le plus souvent au « variable ».

Et pourtant, mes Enfants, le Maître que vous servez reste toujours semblable à lui-même. Et il n'apprécie votre fidélité, que d'après le temps que vous la faites durer. Sa volonté est toujours respectable, même quand elle vous semble austère ; et votre nature lui est toujours soumise même quand elle éprouve des désirs de révolte Il ne se reprend jamais, et s'il a ajouté quelque jour aux obligations, qu'il vous impose la grande joie de sentir la douceur de son service, c'est parce qu'il voulait vous entraîner et faire naître en vous le désir de la mériter toujours.

A l'œuvre donc. Je voudrais que votre vie chrétienne soit aussi fermement attachée à son devoir que le rocher au sein de l'océan. Autour de lui, les vagues roulent alternativement avec douceur ou furie ; elles le caressent ou le battent ; elles se couchent à ses pieds ou l'ensevelissent dans

leurs flots bouillonnants. Peu lui importe. Solidement fixé sur sa base, il laisse les lames s'agiter autour de lui. Rien ne le change. Les navigateurs hardis, qui les premiers ont côtoyé ses bords, l'ont vu tel que le voient les matelots de nos jours : ferme, calme, indomptable et dressant vers le Ciel sa tête soumise au plan divin qui a décidé qu'il aurait sa place là, et qu'il résisterait aux caresses de la houle, ou aux furies des tempêtes. Voilà le modèle de la constance que devrait connaître votre vie.

Des tentatives nombreuses seront faites pour limiter ou détruire votre obéissance. Nous les verrons à l'œuvre, mais vous les connaissez déjà suffisamment pour qu'il me suffise de vous les englober dans cette vue d'ensemble. Restez fermes. Ne permettez jamais qu'en vous voyant Jésus puisse vous dire avec cet air désolé qui provoque tant de chagrins, parce qu'il produit chez nous tant de remords : « Eh quoi ! vous aussi, ma fille, vous voilà parmi celles qui n'ont pas su veiller une heure avec moi ? Votre fermeté d'hier a été séduite ; vos promesses ne sont plus qu'un vain mot dont l'écho déjà s'est éteint, et mes ennemis se rient des fidélités passagères qui prétendent assurer mon triomphe. » Rappelez-vous cette

pensée que je trouvai inscrite dans un cahier de résolutions d'une jeune fille qui a plus d'un rapport avec vous : « On ne peut pas être sincère quand on est très mobile, la vérité du jour devenant mensonge le lendemain ; ce n'est du moins que de la sincérité à la minute. » Et cette autre : « Il n'est pas si difficile que l'on croit de rester fidèle à ses engagements ; l'engagement, qu'il faut garder, nous garde à son tour, il tranche dans le vif de l'incertitude, et protège la volonté de toute la force de l'arrêt rendu. » — Que tout cela est donc bien dit, et que tout cela est plus beau encore quand on l'a réalisé !

*
* *

Votre obéissance sera *prompte*. Elle s'habituera à mettre chaque chose en son temps, à réserver aux ordres de Dieu la place qu'il leur a assignée, à ne pas remettre à plus tard ce qui doit être fait à l'instant, à respecter avec une grande attention la régularité que Dieu impose. La prière aura son heure, le travail le sien ; la distraction et le repos, le plaisir et le chant auront aussi leur temps ; et aucun de ces exercices

n'empiétera sur l'autre. Ainsi la régularité de votre vie, et non la fantaisie de vos goûts, manifestera dans chacune de vos journées l'exacte soumission de votre âme à la volonté divine.

Vous avez vu passer dans vos rêves d'enfants les Anges du Ciel, aux ailes toujours étendues, aux regards toujours élevés comme pour saisir le moindre geste de Dieu. Vous les avez aimés; que de fois vous avez souhaité leur ressembler! Mais savez-vous bien que ces ailes ne signifient pas autre chose que la promptitude de leur obéissance? Ils sont au Ciel des messagers dociles. Soyez-le sur la terre et que votre obéissance ressemble à celle de ces serviteurs de l'Évangile à qui il suffisait de parler pour être obéis : *fac hoc et facit.*

Votre obéissance alors ne connaîtra ni ces lenteurs, ni ces impatiences, ni ces bouderies, ni ces demi-exécutions qui font tant de fois regretter d'avoir été dans l'obligation de donner des ordres à des êtres qui les comprennent si peu et les exécutent si mal.

Je me demande parfois avec anxiété ce que Dieu doit penser dans son Ciel, de votre bon sens et surtout de votre docilité, quand il voit comment vous comprenez

le service que vous rendent ses préceptes, en empêchant vos vies de s'égarer. Je me demande surtout le mérite qu'Il peut, malgré sa libéralité, attacher à votre obéissance, quand ses ordres les plus sacrés sont par vous discutés à ce point, que la prière quotidienne devient une corvée, dont vous ne vous acquittez que pour satisfaire à une habitude; que les messes hebdomadaires restent une gêne dont vous vous débarrassez en y arrivant le plus tard, en vous y installant le plus commodément, et en y priant le moins possible; que la charité à l'égard de vos semblables est reléguée au rang des dernières préocupations, et que vous ne retenez qu'avec regret et en maugréant, quand vous le faites, la parole déplaisante qui mettrait du sel dans vos conversations; que la décence, le plus beau de vos privilèges, est livrée à la merci des modes et des aises, que vous n'en gardez que bien juste ce qu'il faut pour ne point violer la vertu, ne prenant pas garde aux sollicitations souvent fatales que vous infligez à ceux qui vous voient.

Vous figurez-vous l'Enfant Jésus à Nazareth, obéissant ainsi, comme vous le faites parfois, en plissant le front de dépit, en esquissant un geste d'impatience, en frap-

pant du pied ou en claquant les portes, boudant des journées entières pour un ordre inopportun ou un dérangement apporté dans une de ses parties de plaisir ?

A ce compte-là sûrement, l'Évangéliste n'aurait point pu, sous peine de manquer à la vérité, inscrire comme résumé de sa vie cachée : « *Et erat subditus* : Il était obéissant ! » Combien parmi vous mériteront que les Anges du ciel saluent leur entrée dans la gloire par ce même mot qui résumerait tout le mérite de leur vie ?

*
* *

Votre obéissance sera *généreuse*. Le voilà bien, le secret qui transforme les vies et qui, alors que les unes se traînent misérablement dans un service servile, donne aux autres les élans et consacre leur noblesse. Au-dessus des ordres formels de Dieu, il y a son bon plaisir. C'est cela que vise à satisfaire la générosité.

Être généreuses dans le service de Dieu, mes Enfants, c'est mépriser cette mollesse que nous portons en nous, cet à-peu-près qui doit être si désolant pour l'éternelle bonté de notre Père des Cieux, ces irréso-

lutions, ces ennuis, ces retards dans le service de Dieu, phénomènes trop naturels peut-être, mais si déconcertants pour quelqu'un qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour vous témoigner son amour.

Être généreuses, c'est lutter sans trêve ni concession contre les obstacles extérieurs que nous rencontrons chaque jour, obstacles tolérés par la Providence pour lui permettre d'établir le degré de bonne volonté et de force dont nous jouissons.

Être généreuses, c'est fouler aux pieds cette timidité honteuse, cette crainte trop humaine qui réclamerait peut-être quelques concessions pour une nature toujours aux abois quand on lutte contre elle, ou qui, de crainte d'un sourire ou d'un étonnement, ralentirait sa marche vers une perfection qu'elle sait nécessaire, mais dont elle rougirait.

Être généreuses, c'est porter une main impitoyable qui déracine, coûte que coûte, les herbes folles qui foisonnent en nous : amour-propre, vains désirs, affections déréglées, lâchetés ou négligences volontaires.

Ah ! quel beau champ s'ouvre là à votre activité ! Et comme je suis à l'aise parce que je vous connais, en évoquant devant

vous la perspective de cette vie où la générosité régnerait en souveraine.

*
* *

Ne soyez donc jamais, mes chères Enfants, de ces natures apathiques pour qui tout effort prescrit est l'annonce d'une défaite ; qui ne comprennent pas autre chose que le plaisir, le soin d'éviter toute fatigue, tout froissement, tout ennui, qui trouvent toujours le service de Dieu trop pénible, la prière trop longue, les cérémonies monotones, les sermons ridicules et la vertu trop austère ; petites natures fragiles et méprisables qui n'apportent aucun intérêt à tout ce qui ne leur parle pas de fêtes, de costumes, de bals ou de lectures divertissantes, petites poupées vivantes qui réclament toutes les attentions, toutes les prévenances, afin que la vie leur soit douce, sans heurt et sans difficultés.

Ne soyez jamais de ces jeunes filles, que nous voyons à chaque instant nous opposer des excuses surgissant avec une facilité et une fécondité inouïes, chaque fois qu'il est question de développer chez elles le sérieux ou le côté spirituel de la vie. Les occupa-

tions matérielles ont toutes leurs préférences; les relations mondaines, toutes leurs joies; les plaisirs ou les divertissements accaparent tous leurs loisirs. Elles n'ont jamais le temps quand il s'agit de donner à leur âme une culture plus abondante et plus haute; ou bien, ardentes aujourd'hui, parce que la piété leur est facile, elles sont incapables, — elles le disent du moins, — de dominer le moindre obstacle pour garder, dans leur vie, la générosité qu'elles avaient résolu dans un moment de ferveur. Quelle misère de gaspiller ainsi les prédilections divines et de les mettre en balance avec ces multiples soucis sans rapport et sans importance qui dévorent tant de vos journées !

Vous ne serez jamais surtout de ces jeunes filles timides à l'excès, qui craindraient de déplaire par une piété plus profonde, et qui donnent dans leur vie au mal audacieux une facilité de triomphe, qu'elles refusent au bien dont elles portent en elles la constante aspiration. Quelle contradiction ! Elles s'inclineront devant une parole qui les humilie, devant une prétention exagérée qui tendrait à abaisser leur vie, elles ménageront ainsi au mensonge, au dénigrement, à l'esprit de scepticisme, des triom-

phes injustes ; et quand elles pourraient si facilement, au milieu d'un monde qui se matérialise, apporter la surnaturelle leçon de leur foi pratique et de leur énergie, et, clamer ainsi les droits de Dieu, elles capitulent, elles invoquent toutes les raisons : la paix en famille, la crainte des sourires qui seraient injurieux pour Dieu, les droits qu'elles conservent de ne pas prétendre à une vie si noble. Que sais-je ? C'est l'éternelle histoire du bien qui recule devant le mal, et qui permet aux audacieux d'ici-ba de triompher toujours.

Ce serait à désespérer de tout, si vous vous mettiez du côté des blasphémateurs ou des lâches : c'est tout un d'ailleurs, et Dieu n'est pas plus offensé par les uns que par les autres.

IV

L'Intimité de Nazareth
ou
les Consolations de la Piété

L'Intimité de Nazareth
ou
les Consolations de la Piété

Le spectacle qui nous attendrit le plus à Nazareth, c'est bien, sans contredit, la vie d'intimité qui règne entre les membres de la Sainte Famille. Des rapports extérieurs, froids, cérémonieux, officiels, n'eussent point été de mise ici. Et ce serait un contre-sens de nous représenter Jésus à l'égard de sa Mère et de son Père nourricier, et ceux-ci à l'égard de Jésus, en des relations qui n'affirmeraient pas l'amour mutuel le plus tendre.

Ce spectacle nous ravit ; et un sentiment de sainte jalousie s'empare parfois de nous. Pourquoi n'avons-nous pas été admises à bénéficier de cette intimité? Il semble qu'il

nous eût été si doux de nous associer, dès les premières heures de sa vie cachée, aux diverses manifestations, discrètes sans doute, mais si admirables de l'activité du Verbe ! Nous aurions aimé à le prendre comme le compagnon de nos jeunes années, comme le confident de nos anxiétés ou de nos espérances, comme le soutien surtout de notre faiblesse et la lumière de notre inexpérience. Sa voix, que nous aurions entendue pour nous seules, aurait eu tous les charmes et tous les droits. Notre existence eût été si embellie par cette amitié divine qui eût apporté avec elle comme les joies anticipées du Ciel !

Rassurons-nous. Ce qu'il a permis aux hôtes heureux de Nazareth, avec une légère différence, il nous le permet à nous-mêmes ; mieux que cela, il nous le demande. Dieu a fait cette merveille : en se baissant à la taille de l'humanité, c'était à l'humanité tout entière qu'il demandait de monter jusqu'à Lui. Rappelez-vous : nous l'avons dit l'an dernier pour expliquer les ineffables condescendances de l'amour divin : « *Amicitia pares invenit aut facit.* » L'amitié s'établit entre des égaux ou elle égalise des êtres différents. » Voilà ce que le Verbe a fait. Il est venu établir, ici-bas, le

règne de l'amitié des hommes avec Dieu. Les rapports qu'il organise ne sont pas des rapports officiels, ce sont des rapports d'intimité. Ce n'est pas seulement le service qu'il réclame de nous : c'est *la piété*.

I. — En quoi elle consiste.

II. — Comment elle stimule notre vie chrétienne.

III. — Comment elle se manifeste ; voilà, mes Enfants, ce que nous dirons.

I. — *En quoi consiste la Piété*

Pour la bien comprendre, revenons-en d'abord rapidement aux notions élémentaires que nous connaissons déjà. Elles nous disent que Dieu est notre Créateur. Il vous a créées : c'est-à-dire il vous a faites *tout entières*, de *rien*, avec sa *seule, libre et indépendante volonté*. Remarquez chacun de ces mots : par là déjà Dieu se distingue des artisans ordinaires. Ceux-ci prennent une matière qui existe et leur fonction consiste à lui assigner une forme. Ils ne sont pas, à vrai dire, ni les auteurs, ni les propriétaires absolus de ce qu'ils ont confectionné. De plus, quand les hommes tra-

vaillent, quand ils donnent la vie ou une organisation déterminée à une créature, généralement il y a plus d'égoïsme que de désintéressement dans leur acte. Ils espèrent en retirer de la joie, de la gloire, toucher quelque intérêt. Dieu n'agit pas ainsi. La Création, aussi belle qu'elle soit, ne lui procurera aucune gloire essentielle, ne lui ajoutera pas un iota de joie intime, ne lui apportera aucun intérêt particulier. Il n'en a nul besoin. S'il l'a faite, pour augmenter sa gloire extérieure, c'est parce que sans doute il se doit à lui-même, sous peine de déchoir, de n'avoir point d'autre but que lui ; mais pour atteindre ce but, il se meut avec un suprême désintéressement, et c'est le bien de ceux qu'il crée, qu'il envisage.

S'il nous impose des devoirs qui nous rappellent sa puissance, s'il nous ordonne de revenir vers Lui, notre Créateur, s'il nous attire, s'il veut nous posséder, rester le Maître de nos volontés, de nos cœurs, de nos vies, c'est parce qu'Il sait que la perfection des créatures, leur lustre, leur félicité, c'est qu'elles soient à Lui. Sublime et miséricordieux désintéressement ! Admirable combinaison ! Dieu pourvoit à nos intérêts en assurant sa gloire, et la loi qui

nous oblige à le glorifier est précisément celle qui nous assure le bonheur !

La plupart des hommes ne voient pas cela. Pour eux, Dieu est un Créateur puissant, un Maître exigeant ; il sera plus tard un juge impitoyable dont la main, armée du terrible code où il a inscrit sa volonté, écrasera, sous le poids de son légitime ressentiment, tous ceux qui l'auront méconnu. Et c'est d'après cette idée qu'ils se font de Dieu, qu'ils établissent avec lui des rapports fondés exclusivement sur la crainte.

De fait, Dieu aurait pu n'être que cela pour nous ; il aurait pu nous traiter comme le reste des créatures, nous amener à l'existence et exiger, durant une vie limitée par lui, des hommages qui augmenteraient sa gloire, sans évoquer son amour.

Il ne l'a pas voulu. Dieu n'est pas seulement un Créateur, il est un Père, notre Père.

Et j'écris ce mot, non pas avec l'intention d'appliquer, aux sentiments que professe la personne divine à notre égard, un terme qui, dans une interprétation imagée et poétique, attendrirait seulement notre cœur par la délicieuse image qu'il évoque ; mais bien pour affirmer une vérité, la plus stricte et la plus glorieuse des réalités.

*
* *

Il est Père.

Quelle est la fonction du Père ici-bas? C'est d'abord de communiquer non seulement la vie, mais sa propre nature. C'est de nous associer à sa famille, et par sa famille à sa race tout entière, à la lignée des ancêtres. C'est de nous donner des droits aux héritages matériels et aux prestiges moraux que les anciens ont laissés derrière eux.

Voilà ce qu'est la paternité humaine. Transportez ces données à la façon dont Dieu opère à notre égard, vous les retrouverez dans toute leur rigueur.

Rappelez-vous ce que nous avons dit déjà des procédés merveilleux et pleins de miséricorde par lesquels Dieu nous prend au sein de la nature humaine. Nous ne pouvions prétendre qu'à des droits restreints, des libertés, un bonheur strictement naturels, et voici qu'il nous élève à sa suite et qu'il fait de nous des êtres divinisés. Il nous communique vraiment sa nature : nos actes hier impuissants, maintenant fécondés par sa grâce, vont avoir des reflets infinis, et des mérites d'éternité.

Nous sommes de sa nation. Nous sommes de sa lignée. Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est notre frère aîné. Nous sommes couverts de ses mérites ; sa Passion a restauré notre pureté et ranimé nos espérances ; sa Résurrection est le gage assuré de la nôtre.

Et voici que sa famille nous reçoit comme un de ses membres, et nous donne une part à son patrimoine. La Très Sainte Vierge, les Anges, les Saints, l'Église triomphante, souffrante ou militante, toute l'humanité baptisée dans l'amour et le sang du Christ ouvrent leurs rangs pour nous recevoir. Nous sommes bien de « chez Dieu » et, levant les yeux vers le Ciel où il habite, nous murmurons pleins d'une surnaturelle certitude les mots que Jésus nous a appris à prononcer : « Notre Père, qui êtes dans les cieux. »

Il est Père et la piété va naître.

La foi nous avait fait croire en sa parole, l'espérance nous avait donné le droit et imposé l'obligation de nous reposer sur ses promesses, la charité de l'aimer ! La piété est une faveur surnaturelle que Dieu nous accorde d'organiser avec Lui, dans le courant habituel de notre vie, des rapports d'intimité et de confiance.

Ce ne sera donc plus le regard tremblant jeté sur la présence d'un Maître, le respect accordé à sa parole, le « oui » forcé donné à ses ordres ; ce sera l'élan joyeux, spontané, durable d'un amour d'enfant qui la jettera entre les bras de son Père. Elle est une inclination religieuse, assurément, mais une inclination qui se manifeste par un amour plein de dévouement. Elle suppose les trois vertus théologales qui sont à la base de notre vie chrétienne ; mais elle entre résolument dans la pratique et elle se traduit par un empressement que l'amour seul peut donner.

* * *

Voulez-vous vous arrêter un instant à considérer par l'histoire la grandeur de ce sentiment que Dieu nous accorde et le bienfait qu'il nous a octroyé en nous le communiquant ?

Les païens n'ont jamais aimé la divinité. Ils la craignaient, lui offraient des sacrifices pour apaiser son courroux ; et la peur qu'ils en avaient était telle, qu'ils ne reculaient pas devant le sacrifice sanglant de ce qui leur était le plus cher. Dieu ne leur apparaissait pas seulement comme sévère

et exigeant, mais comme brutal, capricieux et insatiable.

Les Juifs ont vécu sous la loi de crainte. Le mot d'ordre qui gardait l'accès des rapports avec Dieu était celui-ci : « *Pavete ad sanctuarium meum*[1] : Tremblez à l'approche de mon sanctuaire. » La loi était formelle : à chaque transgression, correspondait un châtiment, et le châtiment tout corporel impressionnait davantage l'esprit des Israélites.

Les Prophètes ont bien essayé parfois d'entonner quelques chants isolés sur la miséricorde et la bonté divines. Mais ce n'étaient que des aspirations personnelles. Le respect dominait le culte d'Israël, le respect à l'égard de Celui qui portait à la main la verge de fer et qui brisait ses ennemis comme les vases d'un potier[2]. Quoique Dieu fût infiniment plus proche de son peuple que de quelque autre peuple, jamais l'idée d'organiser avec lui les rapports de la main tendue et du cœur à cœur ne se serait présentée à l'esprit des Juifs.

En dehors de la religion chrétienne, c'est exactement la même constatation qu'il faut faire. Les Mahométans, pour ne

1. Levit., xxvi, 2.
2. Ps. ii, 9.

citer qu'eux, aperçoivent Dieu dans une majesté inaccessible. Ils multiplient leurs prostrations, leurs ablutions, leurs prières; mais c'est parce qu'il est grand qu'Il entend être obéi, et c'est parce qu'Il est un vengeur inexorable de ses droits méconnus, que les Musulmans tremblent. D'ailleurs pourquoi l'imploreraient-ils et feraient-ils appel à son cœur, puisque tout est enchaîné par l'inexorable fatalité des desseins éternels ?

Nous seuls, parce que nous sommes chrétiens et que Dieu nous en a donné le droit, nous poussons l'audace jusqu'à considérer Dieu comme notre Père. Car nous seuls, nous nous souvenons d'un sanctuaire où la divinité a consenti à habiter, durant 30 années, renouvelant, avec les deux êtres qu'il s'était choisis, les rapports de douce intimité qui avaient jadis étonné l'Éden; nous seuls, nous l'avons entendu donner à Marie et à Joseph, les représentants attitrés de l'humanité, les noms de l'amour et de la gratitude; nous seuls, nous savons que le sanctuaire de Nazareth est maintenant aussi vaste que le monde, que ses habitants, c'est nous-mêmes, que nous pouvons y entrer, nous reposer et chercher le regard de Jésus. Nous seuls pouvons, pour résu-

mer la vie de notre Dieu ici-bas, inscrire sur la page qui contient ses procédés : « *Cum hominibus conversatus est* » ; la parole qu'il a échangée avec nous fut une parole d'abandon et de confiance. Nous seuls savons que l'Incarnation de Dieu chez nous, nous a rendu les droits que le péché nous avait fait perdre, et que le Tabernacle le contient, toujours vivant et toujours condescendant dans l'ineffable mystère de l'Eucharistie. Sans doute, nous n'oublions pas sa grandeur, et nous nous prosternons dans l'adoration, mais l'amour et la générosité sont le principe et la conclusion de ce premier sentiment qui reste trop austère pour nous satisfaire désormais.

*
* *

J'ai parlé de sentiment, et je vous ai dit que la piété était une inclination religieuse. Je ne voudrais pas être incomplet. Cette manifestation de la grâce dans la piété qui vous séduit parfois et qui vous trompe, vous autres surtout, par son caractère sensible, n'est point toute la piété. Elle n'est autre chose qu'un attrait donné par Dieu pour provoquer la générosité dans son ser-

vice, et c'est par cette générosité qui repose tout entière sur votre volonté que Dieu juge de la profondeur de votre dévouement.

Certes, je ne voudrais point médire de la ferveur sensible qui vous visite, car elle se transforme fréquemment chez vous en des activités fécondes.

A ces heures-là, heures de douce piété, pour ne rien perdre du don de Dieu, vous avez veillé avec un soin jaloux aux portes de votre cœur. Grâce au renouvellement fidèle dont on vous avait fait, sinon un devoir strict, du moins un conseil pressant, — ce recueillement qui ne va pas sans une certaine mortification des sens, — vous vous gardiez bien de laisser votre imagination errer à l'aventure. Vous lui imposiez des limites, de peur qu'elle ne vous égarât et vous fît perdre la claire vue des objets qui sollicitent votre piété. En même temps, vous aviez une sainte avidité pour la nourriture spirituelle, vous aimiez les livres pieux, les vies édifiantes, vous vous assimiliez cette nourriture sublime de l'oraison, vous fuyiez avec sollicitude les compagnies qui vous auraient écartées de votre vie de recueillement; et contentes de vous retrouver seules pour penser à Dieu,

vous vous entraîniez vers Lui, par des aspirations spirituelles, des protestations incessantes d'amour et de fidélité.

*
* *

C'est une bonté de sa part de vous attirer ainsi par les consolations qu'il attache à son service et de procurer à vos âmes des joies qui dépassent toutes les autres.

Pourtant, il est des heures aussi où Dieu paraît retirer la douceur de ces émotions. Le cœur se refroidit, la prière ennuie, les distractions du monde recommencent à faire entendre leur voix enchanteresse. Les compagnes qui n'ont point votre piété, et que vous saviez jadis plaindre plutôt qu'envier, vous paraissent plus heureuses que vous. Vous êtes prêtes à tout laisser là, pour prendre votre place au milieu du monde, oh! une place bien légitime, qui ne fera pas, vous le croyez au moins, courir à votre foi, ni à votre vertu le moindre danger. Ce que vous voulez, c'est que le plaisir ne soit pas éloigné de votre vie et comme la ferveur sensible qui vous donnait des joies a disparu, vous voulez vous rattraper sur autre chose.

Quelle erreur ! Et quelle misère que

ces contradictions de la piété des jeunes filles ! Je touche là, je le sais, à un des obstacles les plus habituels et les plus sérieux de votre vie spirituelle.

Aussi longtemps que Dieu vous fait sentir sa présence, tout marche à merveille. Il faut vous arrêter parfois, tant votre générosité vous exposerait à des excès. Mais que Dieu vienne à s'éloigner un peu, tout de suite vous êtes perdues, vous ne comprenez plus rien ; à peine écoutez-vous la parole sacerdotale qui voudrait vous rappeler à l'ordre, vous prouver souvent que, quand vous servez Dieu, c'est plus pour vous-mêmes, que pour lui. Vous cherchez, selon le mot trop connu pour que vous l'ignoriez, bien plus « les consolations de Dieu, que le Dieu des consolations ».

*
* *

Je vous en prie, mes Enfants, ne confondez donc jamais la piété avec la sensation de ferveur qu'elle provoque en vous. En d'autres termes, ne confondez jamais, pas plus quand il s'agit de Dieu que quand il s'agit des hommes, la sensation de

l'amour avec la réalité. La première repose sur les nerfs, la seconde a son siège dans le cœur. La première peut vous faire pousser des exclamations, la seconde vous fait produire des actes.

Aussi, c'est surtout dans les moments où la grâce de la piété sensible se retire que je voudrais vous voir ferventes et généreuses. C'est dans ces moments-là que le bon Dieu jugera si vous savez aller à Lui, malgré tout, sans aucun ralentissement dans la régularité de votre vie, le nombre de vos exercices, la spontanéité de vos sacrifices.

Vous figurez-vous Marie et Joseph à Nazareth connaissant les variations désolantes de leur dévouement à l'égard de leur divin Fils ? L'Écriture ne parle pas, c'est vrai, de ce dévouement. Mais je suis bien sûr que l'affection qu'ils lui donnaient était fermement assise au fond de leur cœur, et que, par une conséquence toute naturelle, elle était calme, régulière et sans heurts, comme était régulière et limpide cette vie de travail et de prière dont les hôtes bénis de cette maison toute céleste nous ont donné l'exemple.

Que dis-je ? Un jour, Jésus voulut, pour la consolation sans doute des âmes

de l'avenir qui devaient le croire perdu, s'isoler quelques jours et quitter ses parents. Vous figurez-vous alors Marie et Joseph repassant dans leur mémoire les bienfaits dont ils avaient comblé l'Enfant Divin, s'indignant du mépris apparent que sa disparition donnait à leur autorité et fièrement campés dans leur amour-propre et leur indignation, s'asseyant éplorés au bord du chemin et attendant, sans effort, qu'il lui plaise de revenir.

Comme leur conduite est différente ! Avec calme, mais avec générosité, ils n'abandonnent rien des procédés habituels de leur sollicitude à son endroit. Il se mettent à sa recherche, et leurs efforts sont récompensés par une découverte qui comble leur cœur de joie et de fierté.

C'est ainsi qu'il veut agir avec vous. Si vous aviez la bonne pensée, même quand il a disparu, de l'attendre en faisant, dans une générosité inlassable, effort pour le trouver, vous seriez étonnées de la joie que vous procurerait cette poursuite. Vous lui prouveriez d'abord la réalité de votre amour, celui-ci s'affirmant d'habitude bien plus dans la douleur que cause la disparition de l'être aimé, que dans la joie habituelle de sa présence. Et vous verriez com-

ment il sait récompenser les âmes qui l'ont cherché.

Vous rappelez-vous cette parole de sainte Gertrude? Après un assaut des plus violents de la concupiscence et de la tiédeur spirituelle, elle se plaignait à Notre-Seigneur : « Mais, Seigneur, où étiez-vous donc pendant que votre servante était secouée par la tempête? » Et une voix lui répondit : « J'étais au centre de ton âme et j'assistais à ton triomphe. »

*
* *

La question que vous avez à vous poser au sujet de l'existence de la piété en vous, n'est donc pas de savoir si vous avez du goût à la prière, si vous aimez le sacrifice, si vous vous sentez attirées vers Dieu et tout ce qui vous le rappelle. La question est de savoir si vous êtes capables de lui obéir, même malgré les répugnances de votre nature ; si vous êtes capables d'organiser votre vie de façon à lui assurer, à Lui et à tous les exercices qui vous rapprochent de Lui, la place non pas exclusive, mais prédominante; si, lorsqu'un conflit s'élève dans votre cœur entre un témoignage d'amour et de générosité à donner

à Dieu et une satisfaction, même légitime, à accorder à votre nature, résolument et sans arrêt vous savez, durant la journée, même quand votre sensibilité ne vous y pousse pas, trouver certains moyens, inventer certains artifices pour forcer votre âme à vous élever vers Lui.

Voilà la piété, la vraie, celle qui fait plaisir à Dieu, celle qui vous grandit et qu vous sauve.

*
* *

D'ailleurs, vous vous plaignez parfois que Dieu se retire et qu'il ne vous fait plus sentir les douceurs de son service. En avez-vous le droit ?

Soyez un peu loyales. Rentrez en vous-mêmes et dites-moi : si Dieu s'est retiré, ne serait-ce point parce que vous l'avez quitté les premières. Je ne parle pas évidemment de ces fautes graves qui le forcent à s'en aller. Mais la piété est une organisation de rapports intimes avec Notre-Seigneur : ne l'oubliez pas. Or vous savez ce qui entretient et ce qui rompt ici-bas l'intimité des âmes ? La délicatesse des rapports, la préoccupation de faire plaisir, la spontanéité des témoignages d'affection, la

multiplicité des rencontres et la confiance des épanchements, vous connaissez bien ces procédés quand vos amitiés sont en cause.

Avez-vous toujours agi ainsi avec Notre-Seigneur? ou bien, vous vous êtes laissé distraire de sa présence par des plaisirs indignes de vous; ou bien votre cœur s'est attaché aux questions d'affaires et de succès. Votre amour-propre, votre désir des applaudissements ou des flatteries humaines vous a trompées. Vous avez négligé, pour des motifs futiles, les témoignages quotidiens d'affection que vous lui deviez. Vous vous êtes écartées ou de la régularité de vos exercices, ou de la visite quotidienne au tabernacle, ou de l'enquête chaque jour minutieuse qu'Il attend de vous, pour que vous puissiez vous rendre compte si vraiment votre âme était digne de Lui! Vous n'aviez pas le temps! Et vous n'avez pas vu que c'était précisément cela qui le blessait, que vous ne trouviez pas le temps de laisser le reste pour penser à lui et le Lui dire!

Et vous vous plaignez après cela qu'Il vous soit moins aimable, moins prévenant; qu'il vous fasse sentir cet état de malaise, quelquefois ces remords qui viennent plus

activement encore que ses reproches vous prouver qu'il n'est pas content!

Mais il ne vous aimerait pas s'il souscrivait à vos caprices et s'il laissait, sans s'en plaindre, s'établir dans votre vie de ces variations qui sont une insulte évidente à sa bonté! D'autant plus que ces rapports de piété ont une influence considérable sur votre vie chrétienne.

II. — *Aliment de notre vie chrétienne.*

La piété, nous l'avons vu, est un *acte de religion*. Or, tout effort de religion met l'homme en mouvement vers Dieu : « L'homme pieux », a dit quelqu'un, « est un pèlerin à la recherche de son Dieu ». C'est vrai. Pour peu que la piété réside dans notre vie, le premier sentiment qu'elle fait naître c'est celui du besoin que nous avons de trouver Dieu. Et instinctivement l'âme pieuse se met en marche vers Lui.

Comme Augustin, sur le rivage d'Ostie, elle le demande successivement aux flots de l'Océan, à la brise qui passe, aux animaux qui rugissent, aux oiseaux qui chantent dans l'espace, aux étoiles qui scintillent au firmament, aux êtres supérieurs

eux-mêmes qui dans leur nature angélique nous semblent se rapprocher de Dieu ; et chaque être lui répond : « Nous ne sommes pas ton Dieu, cherche plus haut. » Et le malaise augmente des efforts encore impuissants et du désir que la recherche rend plus intense. Elle cherche autour d'elle. Comme l'Épouse des Cantiques, elle redirait volontiers : « Dans l'obscurité de la nuit, j'ai cherché autour de moi celui qu'aime mon âme ; je l'ai vainement cherché, car je ne l'ai point trouvé. Je me lèverai, me suis-je dit, et je ferai le tour de la cité, à travers les rues et les places ; je le chercherai, celui qu'aime mon âme [1]. » Ou bien, comme Madeleine, éplorée au matin de la Résurrection, s'adressait au jardinier, elle dit à tous les esprits qui pourraient la renseigner : « Si vous savez où ils l'ont mis, oh ! je vous en prie, dites-le moi [2]. »

Et il arrive un jour, que Dieu ne refuse jamais, où de pareilles ardeurs ont leur récompense, où cette recherche obsédante et empressée, telle que la connaissent toutes les âmes que torture non seulement le besoin religieux, mais le besoin d'avoir avec Dieu d'autres rapports que les rapports

1. Cant., III, 1.
2. Joan, XX, 30.

serviles, obtient son résultat. Dieu sourit du haut des Cieux. Aux âmes anxieuses, il dit : « Rassure-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé[1] » ; et l'âme heureuse y répond par ces paroles de reconnaissance : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est dans l'agitation, jusqu'à ce qu'il se repose en vous[2]. »

Alors se fait dans l'âme une prise de possession de Dieu. Cette inauguration, de rapports particuliers, donne à la vie chrétienne une recrudescence d'activité. Hier vous étiez des âmes en possession de la foi, de l'espérance et de la charité, ces trois vertus, nous l'avons vu, qui augmentent le règne de Dieu en nous ; aujourd'hui les sentiments les plus ardents et les résolutions les plus généreuses prennent naissance chez vous, et Dieu, saisissant votre âme par le côté surnaturel, y installe à demeure la vie de Jésus-Christ et lui *permet de s'épanouir en vous*.

*
* *

N'est-ce point là le résumé de la vie chré-

1. Pascal, *le Mystère de Jésus*.
2. S. Aug., *Conf.*

tienne : *Per ipsum, cum ipso et in ipso*? Par Jésus-Christ, avec Lui et en Lui. Rappelez-vous le commentaire que nous avons donné l'an dernier de ces paroles.

Il n'y a que cela qui compte pour la grandeur de votre vie et les assurances de votre éternité : faire passer la vie de Jésus-Christ en vous, identifier la vôtre à la sienne, et de toute façon y conformer vos pensées, vos désirs et vos actes. Nous ne sommes que des rameaux qui se dessèchent, quand nous ne donnons pas à notre activité la sève toute-puissante qui découle de cet arbre, qui s'appelle Jésus-Christ.

Or, précisément, dire que la piété attire Dieu en nous, n'est-ce pas dire qu'elle nous donne la vie de Jésus-Christ ?

Il est donc là en nous celui dont parlait saint Paul, quand il disait : « Il s'est allumé dans nos cœurs comme un vivant flambeau[1]. » Il s'incorpore à nous, il nous imprègne, il nous vivifie ; et le même apôtre ajoute : « Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi[2]. »

Et c'est là sa gloire, la gloire de toute âme que la piété possède. Quand l'adoration la prosterne devant Dieu, c'est Jésus

1. II Cor., IV, 6.
2. Galat., II, 20.

qui par elle adore son Père. Quand son cœur s'embrase d'amour pour Dieu, Jésus est la flamme de cet ardent foyer ; quand le sentiment de ses détresses lui suggère des désirs et des supplications, Jésus est la voix qui les exprime à Dieu ; quand, dans l'élan de sa générosité, elle embrasse les sévères lois du sacrifice personnel par la charité ou l'apostolat, c'est Jésus dont le zèle poursuit les âmes et cherche la gloire de son Père.

Dans le courant ordinaire de la vie, il n'y a pas une action vertueuse, pas un sentiment noble qui ne procède de son inspiration, et plus l'emprise de la vie de Jésus s'étend sur la nôtre, plus se multiplient et ces sentiments et ces actes.

Et voici mieux encore : c'est qu'ainsi unis à la vie de Jésus, tous vos actes lui empruntent un retentissement universel. A travers toute l'Église, l'adoration, la supplication, la reconnaissance que Jésus fait par vous, retombent en pluie de grâces sur la communauté des âmes fidèles, et tout ce que Jésus fait en elles trouve aussi un bienveillant écho dans votre âme à vous.

Quelle merveilleuse influence et quelle source d'ineffable grandeur dans cette union de vie !

*
* *

Quelle douceur surtout de *sentir se développer sous son inspiration notre vie intérieure* !

Autre grandeur et autre nécessité. Le mérite d'une vie se calcule d'après la somme de divin qu'elle recèle.

Or, pour trouver Dieu, les objets extérieurs sont insuffisants ; c'est au fond de notre âme qu'il faut descendre : dans ce sanctuaire qu'il a choisi et où les rapports s'échangent entre Lui et nous.

Pour garder Dieu, il nous faut bien souvent fermer la porte de nos sens, sur le monde des êtres et des choses qui nous entourent, afin de ne point subir cette fascination des bagatelles dont parle l'Apôtre, afin de ne point nous laisser entraîner dans des sentiers périlleux.

Pour faire grandir Dieu, il faut fixer le regard de son esprit sur Lui, pénétrer chaque jour par la réflexion et l'étude dans la connaissance de cet Être infini, s'y attacher de façon à permettre à cette bienheureuse hantise d'éclairer toutes nos pensées.

Pour faire grandir Dieu, il faut laisser son cœur s'émouvoir dans la séduction de

la beauté et de la vérité, se laisser entraîner par l'amour et être capable de répéter le mot de saint Augustin : « Beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle, je t'ai connue trop tard, trop tard je t'ai aimée. »

Pour faire grandir Dieu, il faut infuser à sa volonté un accroissement de vigueur et d'activité, qui lui permette de prendre des résolutions plus fermes et plus persévérantes, d'accepter plus généreusement les sacrifices pénibles et les abnégations douloureuses.

Tout cela ne suppose-t-il pas une vie intérieure sérieuse, active, pénétrante et bien organisée ?

*
* *

Et voici que l'amour que cette vie intérieure a produit est incapable de se renfermer au dedans. Il aspire à se trahir au dehors par des actes de dévouement. Il provoque la générosité. L'inclination d'amour est par nature généreuse. C'est en leur faisant des présents, mieux que cela : en nous donnant à ceux que nous aimons, que nous leur prouvons notre affection.

La piété qui nous mène à Dieu ne nous excite-t-elle pas à agir avec Lui de la même

façon et à lui dire : Nos biens, nos forces, notre temps, notre vie, notre esprit, notre cœur sont à vous : prenez, tout vous appartient, vous m'avez tout donné, mon plus grand bonheur est de tout vous rendre ; je vous remets tout entre les mains.

Mais il nous fait entendre que ses mains n'accueillent que des présents qui soient dignes de Lui, qu'il n'aime que les âmes qui s'efforcent de lui ressembler. Alors, nous sentons, de nous-mêmes, la nécessité de nous travailler pour devenir meilleures ; et comme cet hommage personnel est encore insuffisant pour l'ardeur de l'amour qui nous possède, nous nous efforçons de propager son règne, de faire connaître son nom, de faire aimer son joug. C'est ainsi que naît l'apostolat.

* * *

Et malgré tout cela, la grandeur qu'elle recèle et le secours qu'elle fournit, le monde rit de la piété ; il n'a que du dédain pour ceux qui la pratiquent. Il la tient pour une occupation vaine, bonne pour les oisifs, incapable de nourrir une intelligence sérieuse, et déprimante plutôt pour ceux

qui sans en comprendre le vide, s'y adonnent et s'y complaisent.

Vous êtes-vous demandé pourquoi le monde juge ainsi ? Je ne vous dis pas : de quel droit il juge ainsi, le monde n'ayant pas coutume de considérer qui que ce soit ou quoi que ce soit au-dessus de lui, et se donnant sans vergogne tous les titres et toutes les libertés.

Passons sur ses prétentions. Mais vous êtes-vous demandé pourquoi le monde juge ainsi ? Êtes-vous bien convaincues, quand vous examinez votre attitude, qu'il n'aurait pas quelque raison de juger ainsi ?

Quand nous protestons contre son opinion, que nous discutons avec lui, nous en tenant aux principes, sur la valeur de la piété, il nous répond par des faits. Il affirme que ces preuves d'inutilité de la piété chrétienne lui sont fournies par les personnes elles-mêmes qui en font profession ; qu'il a ouvert une enquête sur les relations de leurs sentiments et de leur vie ; et il prétend que leur vie n'a rien gagné, tant s'en faut, à leurs sentiments, qu'elle n'a été de ce fait, ni plus pieuse, ni plus laborieuse, ni plus charitable, ni plus humble, ni plus dévouée, ni moins mondaine, ni moins égoïste.

Il est bien sûr qu'un jugement si général pèche par l'exactitude ; qu'il y a, parmi les personnes pieuses, nombre d'âmes d'élite qui sont vraiment dignes de tous les éloges, et que leur vertu est la conclusion voulue des sentiments qui les animent. Il suffit de les suivre, de recevoir leurs confidences pour se convaincre que c'est bien dans ces rapports d'intimité avec Notre-Seigneur qu'elles prennent la force de vaincre leurs passions et le secret des rudes labeurs, des sacrifices, des abnégations auxquelles elles se livrent.

*
* *

Pourtant n'y aurait-il pas une part de légitimité dans les plaintes que les sceptiques font entendre ? N'y aurait-il pas dans le monde qui fait profession de piété, dans votre monde à vous, jeunes filles, des âmes banales, vulgaires, qui ont pris tous les dehors et toutes les pratiques de la piété, et qui n'en ont pas pris l'élément essentiel : la transformation de la vie ? Elles se flattent de plaire à Dieu par des prières prolongées, par le nombre de leurs scapulaires ou de leurs médailles, par de multiples aggrégations à des confréries sans

nombre qui leur imposent des obligations sans fin, et d'ailleurs habituellement négligées ; et elles oublient que Dieu ne se plaît dans ces signes extérieurs que s'ils deviennent des moyens de purifier le cœur, vaincre les passions, accomplir plus généreusement les devoirs d'état, grandir en perfection morale et alors en influence.

Misère que tout cela, et misère fatale au bon renom de la piété. J'aimerais mieux à souhait l'hypocrisie, que la fausse piété, car la première n'a qu'un temps. Un jour vient, et il vient plus vite qu'on ne l'attendait, où on la perce à jour, et où les âmes qui sont ainsi confondues paient dans le mépris universel la légitime rançon de leurs dissimulations. Mais la fausse piété part d'une âme sincère, d'un esprit convaincu. Et comment voulez-vous que l'on condamne quelqu'un qui avec la plus entière bonne foi suit un chemin qu'il s'imagine être le bon ! Et quand ce chemin mène où vous savez, à l'éternel entretien des petitesses et des égoïsmes, qu'il donne le spectacle continu d'une religion toute de surface, inféconde et sans action pour transformer les âmes, le monde en conclut tout légitimement qu'elle n'est bonne à rien, sauf à alourdir l'existence d'obliga-

tions gênantes et à resserrer les esprits, qui n'avaient pas d'ailleurs par leur largeur naturelle fourni toutes les garanties d'intelligence, ni assuré toutes les joies de la vie à ceux qui les approchent.

*
* *

Avez-vous pensé par suite à la responsabilité que vous encourez, lorsque, par insouciance ou par apathie, vous ne savez pas tirer les conclusions pratiques de vos sentiments ? Vous aviez l'occasion d'offrir au monde le spectacle réconfortant d'une piété efficace, et de là vient souvent, — nous le verrons plus tard, — la fécondité la plus sérieuse d'un apostolat qui vous est imposé comme un devoir strict. Et vous la faites mépriser par ceux qui ne la connaissent pas, mais qui cherchaient en vous, à juger de l'arbre par ses fruits. Ils l'auraient estimée s'ils en avaient reconnu la force et touché du doigt les transformations morales qu'elle provoque. De l'estime au désir de la posséder, il n'y a qu'un pas. Ils s'en détournent en voyant qu'entre les âmes qui prient et celles qui ne prient pas, il n'y a aucune différence essentielle.

III. — *Les actes qu'elle nous fait produire*

J'ai dit : « en voyant ». C'est donc que la piété doit se manifester. Et nous abordons la question des exercices de piété.

Nous ne la traiterons aujourd'hui que d'une façon générale, pour en déterminer la nécessité et les conditions. Ce ne sera pas trop d'une retraite entière pour entrer dans le détail de chacun d'eux.

Il vous faut manifester vos sentiments, faire des exercices de piété.

Mais comment vous comporterez-vous à leur égard ? Voilà les deux points que je soumets à vos réflexions.

1° *Il faut faire des exercices de piété.*

Le bon sens d'abord vous l'impose. La piété est une vie d'amitié qui s'organise avec Notre-Seigneur. Or, que diriez-vous d'une âme qui viendrait protester en ces termes de son affection à votre égard : « Vous savez que je vous aime beaucoup, mais vous comprendrez que je ne vous le dise jamais, et que je ne vous gratifie d'aucun témoignage extérieur. Je ne chercherai pas à vous voir, ni à vous parler, je ne vous saluerai pas quand les circonstances me

mettront sur votre passage ; je ne dirai aucun bien de vous, je ne m'occuperai pas de vous être agréable, et je ne me gênerai jamais, surtout pour vous faire plaisir. Vous ne compterez pas sur moi, ni pour vous conseiller dans vos anxiétés, ni pour vous encourager dans vos travaux, ni pour vous consoler si vous souffrez, ni pour vous soutenir si vous êtes dans le besoin. Mais à part cela, croyez bien que je vous aime beaucoup. Mon amour pour vous est tout intérieur. »

Il me semble, sans préjuger de vos sentiments, que vous renverriez l'audacieuse à ses témoignages « tout intérieurs », et que vous chercheriez dans votre entourage quelque âme plus sensée ou plus sincère, qui comprendrait mieux la vie, et vous donnerait la satisfaction légitime d'une affection raisonnablement affirmée.

Pourquoi voulez-vous qu'il en soit autrement avec Dieu ?

Sans doute, me direz-vous, Lui voit le fond des cœurs, il pénètre jusqu'à l'âme et il nous est aussi impossible de le tromper en lui affirmant des sentiments que nous ne posséderions pas, que d'ajouter quoi quoi que ce soit à nos sentiments, en les lui manifestant ?

Nous n'ajoutons rien ? Entendons-nous. Vos sentiments restent les mêmes en passant sur vos lèvres, ou en s'exprimant par votre attitude, mais vous leur ajoutez pourtant quelque réalité extérieure, à laquelle Dieu tient, parce qu'il est le Maître de tout votre être et que vous n'êtes pas seulement une âme, mais aussi un corps. Un jour, quand, en attendant d'ailleurs la réunion du ciel, votre âme séparée de votre corps sera seule admise à la contemplation céleste, elle satisfera aux lois de l'amitié en exprimant à sa façon et selon les conditions de sa nature les sentiments qui l'animent ; jusqu'à ce moment-là le bon sens vous affirme que : « Une foi qui n'agit pas n'est guère une foi sincère », et qu'un amour qui ne se manifeste pas est un amour bien peu profond. L'autorité de Dieu a donc infiniment raison de vous imposer l'obligation de soumettre quelques-uns des instants et quelques-unes des formes de votre vie à cet hommage total qu'Il a le droit de réclamer.

*
* *

D'ailleurs, ne vous faites pas illusion : les

exercices qui manifestent votre piété en sont l'indispensable aliment.

Enfermez en un vase clos une flamme aussi brillante que vous la supposiez : elle ne tardera pas à s'étioler d'abord, puis à s'éteindre. Au fond de votre âme, laissez votre piété sans lui imposer l'obligation de produire des actes extérieurs, elle ne tardera pas à se dessécher et à mourir. La chose se comprend. N'est-ce pas une loi générale que toutes les puissances vivantes durent et s'accroissent par l'action, et n'avez-vous pas éprouvé instinctivement ce lien qui règne entre le sentiment de la piété et les exercices, que vous devez en faire ? Quand votre foi était vive, que votre amour était ardent, n'éprouviez-vous pas le désir de vous agenouiller pour prier, de tendre les bras vers votre Crucifix, de vous prosterner devant le tabernacle, de passer des heures de méditation dans les coins silencieux d'une église, de prononcer même des paroles brûlantes, expression encore atténuée d'une charité que les langues humaines ne savent traduire. Vous sentiez que c'était cela que réclamait votre cœur : crier d'une façon ou d'une autre, votre amour à Dieu. Et par une conséquence que vous constatiez, sous l'empire

de ces exercices vos sentiments s'animaient ; vos vies s'affermissaient dans le dévouement à Dieu, à proportion de la fidélité que vous gardiez à ces manifestations extérieures de votre charité.

*
* *

2° *Il y a pourtant quelques précautions à prendre* pour que les exercices de piété gardent toute leur valeur. Choisissez-les *raisonnablement*. N'en prenez ni trop, ni trop peu.

N'en encombrez pas vos journées d'abord. N'en faites jamais une charge tellement lourde que votre esprit s'égare à en surveiller la régularité et que votre vie s'émiette à en craindre l'inexécution.

Sur vos routes, il y a, de-ci de-là, quelques fontaines, charitablement ménagées, pour que les voyageurs altérés puissent s'arrêter et satisfaire leur soif. Mais ce n'est pas pour imposer à ceux qui passent l'obligation de s'arrêter à toutes, que l'on en a multiplié le nombre.

De même, vous savez par expérience combien l'encombrement des meubles nuit à l'esthétique et au bien-être que vous recherchez dans l'ornementation et l'agrément de vos appartements. Vous y mettez

de la discrétion, de la symétrie, vous adaptez sagement votre mobilier ou vos bibelots aux coins que vous devez orner, à la perspective que vous voulez garder, aux jeux de lumières et aux commodités que vous prétendez respecter. Faites de même dans votre vie de piété. Gardez la symétrie, organisez-vous avec sagesse et prévoyance.

Mais gardez-vous aussi de vous arrêter, sous le prétexte de conserver votre liberté à un nombre et à un genre d'exercices de piété tellement insignifiants que vous vous distinguiez à peine des âmes qui visent, sans plus, à une vie correctement mais sommairement chrétienne. Rappelez-vous : la vie de piété est une organisation de rapports intimes avec Notre-Seigneur. Or, il est de l'essence même de cette vie, de multiplier les rapports et de ne pas s'en tenir aux vulgaires politesses d'une civilité officielle.

Vous en garderez donc un nombre suffisant pour que votre piété soit sincère et manifeste. Pour le déterminer, ce nombre, songez à vos facilités d'abord, à votre tempérament et à vos besoins.

Un exercice qui stimule l'activité conviendra aux âmes apathiques et nuira à celles qui ont les nerfs à fleur de peau. Un autre qui convient aux âmes où la mortifi-

cation a pris de profondes racines, s'adaptera peu aux hésitations d'une autre où la sensualité n'a point perdu ses droits. Des réflexions, des méditations sur la justice de Dieu conviendront peu à des consciences timorées et s'adapteront à merveille à celles qui trouvent toujours leur fidélité suffisante. Que dis-je : pour les mêmes âmes, sans sortir du règlement général que l'on aura adopté, il faudra parfois établir quelque variation de détails correspondant à des variations de sentiments.

C'est là l'objet d'un bien sérieux discernement. Il est cependant nécessaire pour fixer un nombre et pour imposer un choix. Vous n'agirez pas de vous-mêmes. Vous consulterez celui qui a reçu de Dieu la mission de diriger votre âme et vous organiserez avec lui le programme de vos divers exercices.

Il semble bien pourtant que pour toute âme qui sincèrement veut être une âme pieuse, quelques exercices s'imposent. L'oraison matinale, dont la durée peut varier d'après la capacité intellectuelle et le devoir d'état, la messe et la communion qui deviendra vite quotidienne : voilà pour le matin des exercices indispensables. Le rendez-vous du soir auprès du Tabernacle,

la lecture assidue et sérieuse de quelque livre édifiant, la récitation de votre chapelet, ou du moins de quelque partie notable de votre chapelet ; l'examen habituel des fautes de votre conscience, et l'autre non moins nécessaire qui consiste à vous assurer que vous faites quelque progrès dans la vertu, ne sont-ils pas les exercices tout indiqués pour terminer chacune de vos journées ?

*
* *

Tenez-y *énergiquement* : car lorsque vous avez ainsi sous le regard de Dieu fixé vos rapports avec Lui, que vous aurez, comme certaines d'entre vous, dressé un plan de vie sérieux, raisonné et qu'en bas du manuscrit qui contient votre organisation spirituelle, votre signature voisine avec la signature de celui qui représente pour vous Dieu ici-bas, c'est une charte sacrée que vous possédez là désormais. Ne protestez jamais aucune des deux signatures : ce serait une félonie qui nuirait à votre volonté et qui porterait malheur à votre vie. Tenez sans relâche et sans défaillance à ce programme béni.

N'admettez pas d'excuses. La nature est

habile à en fournir, et le démon, si vous n'y prenez garde, saura si perfidement susciter quelque obstacle inattendu pour s'opposer à votre volonté ! Soyez impitoyables : fermez l'oreille aux réclamations de votre nature et aux mensonges du démon. Vous ne sauriez croire quels désastres connaissent certaines âmes pour avoir négligé cette fidélité.

L'omission passagère d'un exercice particulier peut ne pas être une faute grave, certes, et laisser la conscience bien intacte, Mais c'est toujours un refroidissement dans votre charité et un arrêt dans la série des grâces dont Dieu se disposait à récompenser votre fermeté. C'est, en tous les cas, une preuve que vous lui fournissez que vous n'avez pas su mettre les rapports d'intimité que vous entretenez avec Lui, au-dessus des préoccupations humaines et qu'une besogne matérielle, une satisfaction passagère, le plaisir d'un instant, ont eu pour vous plus de valeur, que l'entretien de votre amitié avec Lui.

*
* *

Et puis, si vous saviez comme on déchoit vite ! Il en est de la vie spirituelle comme

des vases précieux. La plus légère fissure leur enlève leur valeur et entraîne fatalement, à une échéance plus ou moins brève, l'écroulement de l'ensemble.

Un jour, vous avez, par caprice ou par une obligation matérielle dont vous aurez exagéré l'importance, sacrifié votre oraison. La journée s'en sera ressentie. Votre communion aura été moins fervente. Votre esprit, moins nourri par le sentiment de la présence divine, sera moins facilement revenu dans la journée auprès de Notre-Seigneur. Le lendemain, quand vous voudrez reprendre vos habitudes, vous serez d'abord mal disposées par les négligences de la veille, et vous sentirez qu'un effort plus vigoureux vous est nécessaire. Si vous le faites, tout sera sauf pour cette fois; mais, pouvez-vous compter sur votre volonté, alors que la veille, devant une résistance moindre, vous n'aviez pas eu le courage de tenir votre résolution? Et vous voyez tout de suite combien, si vous n'avez pas l'énergie de rompre dès le premier jour avec le caprice et la mollesse, vous courez risque d'en être réduites bientôt à faire des actes de volonté qui dépasseraient alors la somme d'énergie dont vous disposez.

*
* *

Je vais plus loin, et je vous dis : tenez énergiquement, non seulement à la régularité de vos exercices, mais à l'ordre suivant lequel vous devez les remplir. Un exercice remis est un exercice omis. Et si le programme qui en contient l'énumération fut sérieusement dressé, la préoccupation d'assurer à intervalles réglés le bienfait de votre retour vers Dieu est entré en ligne de compte dans la disposition qui vous fut prescrite. Il n'est donc pas plus indifférent pour vous de changer l'ordre, que de varier le nombre.

N'exagérons pas pourtant. Il y a des excuses légitimes et des impossibilités temporaires qu'il faut savoir reconnaître. Et ce serait donner à votre piété une raideur insupportable que de ne point l'accommoder parfois aux exigences de votre vie sociale. Ne soyez point faciles pour admettre ces exigences; évitez-les autant que vous le pouvez, prévoyez-les et devancez l'accomplissement de vos devoirs de piété, quand vous supposez qu'à l'heure où vous devez les accomplir un obstacle surgira. Efforcez-vous de retrouver généreusement,

même l'heure passée, ce que vous aurez forcément omis ; ou bien encore, protestez, en les diminuant sans doute, mais en en accomplissant pourtant une partie, que vous voulez garder intacte votre volonté de rester fidèle. Voulez-vous connaître un moyen qui vous donnera toute garantie pour apprécier la valeur de l'excuse que vous invoquerez, et supprimer tel ou tel exercice ? arrêtez-vous un instant et demandez-vous loyalement comment, si elle avait été placée dans votre situation, la Vierge de Nazareth aurait tranché la question. Si vous croyez, au fond de vous-mêmes, qu'elle eût sacrifié à une raison de charité la joie de retrouver son Fils, soit, l'excuse est valable et l'omission ne vous sera point imputée. Si non, restez fermes, et qu'aucun obstacle ne vous arrête. Votre persévérance et votre progrès spirituels sont à ce prix.

*
* *

Et quand l'heure arrive de vaquer à ces actes de la piété, *mettez-vous-y surnaturellement.*

Ne les remplissez pas comme une corvée dont on se débarrasse. Sans doute, ce sont

des obligations qui s'ajoutent à votre vie, mais elles s'y ajoutent comme s'ajoutent les ailes à l'oiseau : elles l'embellissent et allègent sa marche.

N'en faites pas une diversion fantaisiste d'occupations plus pénibles. Ne soyez pas pieuses, n'assistez pas à la messe, le matin, n'allez pas à l'église, le soir, pour échapper à des travaux qui vous ennuient, ni pour y rencontrer des amies, ni pour vous donner un genre qui cadre assez bien avec les exigences de votre monde. Quelle misère, grand Dieu ! que de rabaisser ce qui est si grand, à de telles dimensions !

N'en faites pas non plus surtout une sorte de satisfaction donnée à votre nonchalance. Prenez garde aux oraisons qui restent dans le vague, aux actions de grâces après la communion dont on sort sans savoir ce que l'on a dit au divin Visiteur, ni même si on lui a dit quelque chose ; aux visites du soir où on se laisse délicieusement bercer par le calme qui règne auprès du sanctuaire, par la clarté mystique de la petite lampe qui y brûle et par le bien-être qui vous y enveloppe, quand, après le labeur et les soucis du jour, l'imagination se donne libre cours... et que l'âme reste muette.

Qu'ils soient tous, vos exercices de piété, une forme d'activité spirituelle. Voulez-vous un moyen d'éviter ces rêveries qui touchent à la somnolence ? habituez-vous à organiser avec le Dieu que vous visitez ou que vous recevez, de réelles conversations. Faites aller vos lèvres. Parlez-lui tout bas comme vous parlez aux amies à qui vous faites vos confidences. Que ce ne soit pas seulement le murmure de l'âme, mais que pour éviter toute surprise et toute nonchalance, l'âme emprunte le service du corps ; elle en est assez souvent la victime pour lui imposer parfois ses exigences.

Alors soyez sûres que la piété aura pour vous des charmes que vous ignorez parfois. Il est impossible que Dieu résiste à une bonne volonté comme celle que vous aurez ainsi manifestée. Il vous paiera comme il sait le faire, de cette monnaie à lui qui est toute faite de générosité et de bonheur et qui a fait oublier à tant d'âmes les joies humaines dont le monde est si friand, parce qu'il ignore les autres.

* * *

Écoutez, en terminant et pour encourager vos efforts, comment en parlent ou en écri-

vent celles que Notre-Seigneur a touchées de sa grâce : « Vous me dites qu'il y a bien peu d'âmes qui répondent aux avances du divin Maître. Cette pensée me peine et je voudrais être assez généreuse pour le consoler de cette ingratitude. Vos lettres réveillent en moi tout ce qu'il y a de bons désirs, en font naître de nouveaux, et je souffre de voir ma vie spirituelle répondre si peu à l'idéal rêvé. Est-ce parce que je songe à monter trop haut ? Il me semble pourtant que lorsqu'il s'agit du bon Dieu, on ne va jamais trop loin. Et puis, je me retrouve avec la même ferveur qu'à seize ou dix-huit ans, et ce que je voulais à ce moment, c'était devenir une sainte, afin qu'en moi Notre-Seigneur puisse se consoler des ingratitudes des autres. »

Ou bien : « J'aime Notre-Seigneur, vraiment. Je le veux aimer, et malgré mes défaillances, je sens bien, et j'ose croire qu'Il a la première place dans mon cœur. Je sens que je ne saurais jamais aimer personne au monde comme je l'aime. — Je ne parle pas de l'adoration qui n'est due qu'à Lui — mais de cette affection profonde que j'aurais quand même pour le Christ, s'il n'était pas Dieu. Cela m'a suffi pendant des années et je remercie Notre-Seigneur de

m'avoir captivée à ce point. » N'est-ce point là quelque paraphrase de l'ineffable Cantique des Cantiques ?

Et ailleurs : « Dites-moi donc comment il faut faire pour aimer le bon Dieu, et surtout le lui prouver. Je voudrais être si bonne, si pieuse, si affectueuse avec Lui ! Je voudrais tant, qu'en voyant mes désirs, au moins, il oubliât les ingratitudes de tant d'autres ! »

Toujours cette admirable préoccupation de le consoler. N'est-ce point d'ailleurs un des principaux attraits de l'amour que de rendre la vie douce à ceux que l'on aime ?

Une autre tressaillait d'aise à la pensée d'une retraite qui s'approchait. Elle entrevoyait avec bonheur « ces quelques jours à vivre près du bon Dieu dans la solitude, loin de tout ce qui occupe notre vie, onbliant toutes les misères de notre triste milieu ». Puis, ajoutait-elle, « je le disais ce soir, dans ma visite au Saint-Sacrement. Je sens si bien à certaines heures que Dieu a pris tout mon cœur, que plus rien ne saurait désormais le partager ! Je ne garde aucun regret pour quoi que ce soit ».

Une autre, mettant résolument la main à l'œuvre de sa transformation morale, disait : « Les premiers jours, les exercices m'ont

pesé. La méditation me semblait ardue et le temps s'écoulait bien lentement. Maintenant, je lui trouve des charmes, et c'est grâce à elle que, tous les matins, je me lève sans me donner le temps de me retourner et de goûter mon oreiller. D'ailleurs, je me sens tant de bonheur, au fond, que rien ne me rebute plus, rien, pas même laver la vaisselle, et cependant... il n'y a pas bien longtemps que cela me faisait horreur. »

Et pour terminer, puisqu'il le faut bien, écoutez ces derniers accents : « Il me semble dans les entretiens intimes que j'ai avec Dieu, dans mes communions, qu'Il m'appelle de plus en plus à Lui. Je crois entendre sa voix me demander de renoncer à tout pour l'aimer uniquement, le servir dans la personne des pauvres, et m'exhorter enfin à tout sacrifier pour lui. Je ne relate ici que très sommairement tout ce que sa parole divine me fait entendre, mais il y a dans cette voix tant d'affection, que je ne puis résister à cet appel. C'est alors, au sortir d'une telle action de grâces, que le désir de la vie religieuse se fait sentir d'une façon plus pressante, et ce m'est une très grande douleur de ne pouvoir suivre encore le chemin qui paraît m'être tracé par Jésus. »

Le monde sourira peut-être d'entendre de pareils élans. Il ne sait pas que ces cris d'amour divin sont les seuls qui peuvent étouffer au regard de la justice divine les vociférations de ses passions honteuses. Laissons-le sourire : Notre-Seigneur avait stigmatisé d'un mot la source de ses procédés. « Il vit tout entier dans l'erreur[1] », avait-il dit. Poursuivons la vérité, attachons-nous à l'amour de Dieu, organisons avec Lui des rapports d'intimité, restaurons Nazareth chez nous : c'est le vestibule du Ciel.

1. Joan. v, 19.

V

Le Calvaire entrevu et déjà goûté à Nazareth ou la souffrance chrétienne

Le Calvaire entrevu et déjà goûté à Nazareth ou la souffrance chrétienne

---

Écoutez, mes Enfants, cette légende gracieuse que j'ai cueillie pour vous.

La sainte Famille, sur l'ordre du Ciel, s'était enfuie devant Hérode et était passée en Egypte. Dans ce pays, où les dieux mensongers avaient depuis longtemps droit de cité, inconnue et laborieuse, la sainte Famille attendait la mort de son persécuteur. Un jour, à Hiéropolis, la chaleur de l'été avait fait sortir Marie de la demeure où Joseph courageusement travaillait. Elle s'était assise à l'ombre d'un palmier, non loin du sphinx gigantesque qui repose, géant immobile, et défiant les

siècles ; Jésus dormait à ses côtés. Voici que tout à coup, en face d'elle, une croix immense apparaît toute lumineuse et embrasant l'horizon. Marie tressaille. Oh ! pourquoi, se dit-elle, ce mélange subit de clarté et d'horreur ? Elle interroge du regard son divin Fils. L'Enfant dormait, les yeux bien clos ; Marie comprit qu'elle devait souffrir seule : « Gardez votre secret, mon Fils, j'accepte à l'avance tout ce que vous voudrez. » La vision se précise, et la croix brillante tout à l'heure devient toute noire. Elle se fend aux deux extrémités, et au centre quelques gouttes de sang apparaissent, timides d'abord, puis plus accusées et plus abondantes. Le vent monte, et de la ramure où il se jouait jadis, et où il souffle maintenant avec violence, il semble à la Mère effarée qu'il fait entendre des mots d'horreur, qu'il murmure des malédictions comme celle-ci : « Qu'il soit crucifié ! »

Marie n'y tient plus, elle prend son Fils et s'enfuit. Jésus se réveille dans les bras de sa Mère, et voici que son visage qui s'appuyait sur son épaule se trouve tourné vers la vision effrayante. Il l'aperçoit, lui sourit, tend les bras vers elle et paraît dire à sa Mère : « Revenons en arrière. »

Marie ne veut pas qu'une préférence per-

sonnelle domine la volonté divine : « Si vous le voulez », dit-elle. Et portant son précieux fardeau, elle remonte vers la croix. O prodige ! à mesure qu'ils s'en rapprochent tous deux, la croix redevient lumineuse ; les gouttes de sang étincelaient comme des rubis ; la lumière qui s'en échappait illuminait tous les contours ; et des rayons s'en détachaient qui tombaient comme une pluie d'or.

Le sphinx immobile se mit à trembler. Son visage impassible prit un air d'épouvante ; sa pierre fauve emprunta à la lumière qui se projetait sur elle des airs de stupeur. Le vent soufflait en tempête et au sein du bouleversement des choses, on entendait distinctement des voix qui montaient de partout, comme en une clameur immense : « Il faut que le Christ souffre, et qu'ainsi il entre dans sa gloire. »

Marie, émue, regardait alternativement son Fils et la croix. Elle serrait l'un dans ses bras, de peur qu'on ne vienne le lui ravir déjà, elle souriait à l'autre. Des larmes de terreur et d'amour perlaient à ses paupières. Et ses lèvres murmuraient, pendant que le Christ souriait : « *Fiat* : Qu'il me soit fait selon votre parole. »

Et la vision disparut.

Ceci, mes Enfants, ai-je besoin de vous le dire ? n'est qu'une légende où l'imagination fut puissamment aidée par la piété, mais cette légende-là n'est-elle pas souvent la tragique, puis apaisante expression de nos réalités ? La souffrance suit de si près ici-bas la consolation ! Elle est inévitable et impitoyable. L'important n'est donc pas de travailler à la fuir ; le mieux consiste à en saisir la portée providentielle. Puisque Dieu l'a unie à chacune de nos journées, c'est qu'il lui a assigné un rôle qu'il nous est important de démêler.

Nous allons nous y essayer en vous montrant :

I. — La multiplicité des souffrances qui vous visitent.

II. — Les surnaturelles raisons de leur apparition dans vos vies.

III. — La façon de les accueillir.

I. — *Réalité et multiplicité des souffrances.*

Restons à Nazareth. Voyez combien, même là, Jésus a connu la souffrance. Lui, qui était venu pour être ici-bas l'homme des douleurs, n'a pas attendu l'âge de son apostolat au milieu du monde et l'heure

fixée par lui de son sacrifice suprême pour souffrir.

Sa naissance à Bethléem avait été marquée, s'il vous en souvient, par l'inclémence de la température, le mépris de ses compatriotes et la persécution d'Hérode. Son séjour à Nazareth suivit le même programme. Il fut d'abord aux prises avec la pauvreté et les nécessités d'un travail quotidien. Tout glorieux qu'il soit, le travail n'en comporte pas moins une humiliation et une peine. Celui qui est la puissance infinie, surtout quand il doit trouver dans le labeur quotidien les ressources de sa subsistance, ne pouvait que sentir avec plus d'amertume encore la nécessité à laquelle il s'était condamné. Et aussi longtemps qu'il vécut là, dans l'obscurité laborieuse de l'atelier de Nazareth, ce fut l'incertitude du lendemain, la vie au jour le jour, l'obligation de se reposer d'abord sur le travail de Joseph, de l'aider ensuite dans la mesure de ses loisirs et de ses forces.

*
* *

Il était la sainteté infinie : il ne connut jamais la tristesse de nos défaillances humaines ; il était la vérité : il ne connut

jamais l'angoisse de ces heures de trouble où nous nous demandons quel est le devoir et où se trouve la route pour y marcher ; il était la pureté infinie : il ne sut donc jamais personnellement l'amertume de ces retours douloureux, où nous constatons que nous avons erré. Mais auprès de Lui, les hommes, ses compatriotes, ses familiers peut-être détournaient leur esprit de la vérité, gaspillaient leurs forces à la conquête des misères d'ici-bas, qui laissent derrière elles bien peu de joies réelles et tant de déchéances ! Il voyait cela, et son âme, illuminée des clartés éternelles, ne pouvait rester insensible à ces illusions humaines. Qui sait ? La grâce passait déjà, de lui à tous ces hommes au milieu desquels il vivait, grâce méritée par son humilité et que les hommes repoussaient.

*
* *

Il connut aussi la tristesse des séparations de la mort. C'est sans aucun doute pendant la vie cachée à Nazareth que Joseph quitta ce monde. Il n'est plus en effet jamais question de lui durant la vie publique du Sauveur. Son nom ne paraît ni aux

noces de Cana, où il aurait accompagné son épouse, ni au départ pour Capharnaüm, où saint Jean prend la précaution d'énumérer tous ceux qui accompagnaient Jésus[1], ni dans toutes les autres circonstances où il est fait mention des amis ou des parents de Notre-Seigneur.

D'ailleurs, une circonstance, qui nous semble enlever toute hésitation, est celle dans laquelle Notre-Seigneur mourant confie sa Mère à saint Jean. Il est certain que si Joseph avait vécu, cette mission donnée à l'ami de la Cène, aussi affectueux et dévoué qu'il fût, eût été au moins inexplicable. Marie serait rentrée après la mort de son divin Fils dans sa demeure endeuillée et elle y aurait trouvé, pour la consoler, le Cœur de celui qui avait été le guide des bons comme des mauvais jours, l'époux fidèle que la Providence avait chargé de garder sa faiblesse et sa virginité.

Un jour donc, les forces de Joseph le trahirent, les outils s'arrêtèrent, l'activité de l'atelier se tut. Le bon vieillard fut incapable de se lever de sa couche : il ne retourna plus au labeur. Jésus était là : selon l'opinion ordinairement reçue, il avait environ

1. Jean, II, 12.

18 ans. Il soutint par son empressement affectueux celui qui avait l'ineffable privilège de s'endormir ainsi véritablement dans les bras du Seigneur, et lui, dont le cœur était sensible aux séparations de la mort, éprouva sans doute, auprès du cadavre de son Père nourricier, ce trouble de sympathie et laissa couler ces larmes de regrets que l'Évangile enregistrera quelque jour avec une émotion visible, et dont la grotte de Béthanie fut le théâtre.

Puis il consola sa mère ; et pendant que, sur l'ordre de Dieu, Michel et Gabriel recueillaient l'âme du mourant[1] et la conduisaient dans « le lieu qu'habitaient encore les justes » en attendant la Rédemption d'Israël, Jésus ensevelit le corps, l'emporta, en compagnie des parents et de quelques habitants de Nazareth sans doute, au lieu de son repos, dans une caverne où reposaient déjà plusieurs des siens. Une dernière fois, Jésus se pencha vers le défunt, lui donna son baiser d'adieu et sa suprême bénédiction, gage des résurrections futures, et il revint à Nazareth commencer près de sa Mère cette garde d'amour qui l'attachait plus que jamais à ce foyer qu'il ne

1. Marie d'Agreda, *Vie de la Sainte Vierge*, ch. XXIII.

quitterait un jour que pour « vaquer de façon plus éclatante aux affaires de son Père ».

*
* *

En attendant ce jour, il n'échappa point aux inconvénients sociaux de la vie qu'il avait choisie. Ils étaient nombreux et ils étaient pénibles pour son âme naturellement délicate et noble ! Le voisinage des petites gens, les habitudes forcément plébéiennes, les exigences des grands qui ont l'habitude de traiter de haut ceux qu'ils font vivre, la grossièreté de langage, la rudesse des procédés et cette foule de misères quotidiennes qui, prises en détail, n'ont peut-être pas une importance considérable, mais qui, s'ajoutant les unes aux autres, alourdissent la vie, la rendent pénible, insupportable et rapetissante, Jésus connut tout cela.

Il connut aussi la contradiction. Il eut la tristesse de voir sa mission divine méconnue, contestée au sein de sa famille. Quelle leçon pour nous ! Rappelez-vous. La tradition nous a dit que la sœur de la Sainte Vierge, appelée comme elle : Marie,

avait épousé un frère de saint Joseph, nommé Alphée ou Cléophas. Les deux frères moururent durant le séjour de Jésus à Nazareth ; et Marie, dont le cœur compatissant avait si spontanément apporté ses services à sa cousine Elisabeth, offrit l'hospitalité de sa modeste demeure à sa sœur et à ses nombreux enfants. Ce sont eux, en raison de la communauté de vie et surtout parce que les langues orientales donnent le nom de frères même aux parents éloignés, que les Juifs appelaient les frères de Jésus. La maison de Nazareth se trouva augmentée du coup. L'Écriture nous a nommé quatre fils de la sœur de Marie, et nous a fait entendre qu'elle avait au moins trois filles, lorsqu'elle nous rapporte les propos des habitants de Nazareth, au sujet de Jésus dont la gloire commençait à s'épanouir. « Ses frères ne s'appellent-ils pas Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ? »

Notre-Seigneur aurait dû trouver auprès d'eux des soutiens et provoquer de la foi. Jacques et Jude sans doute furent un jour parmi les Apôtres, mais leur générosité ne se développa que plus tard, sous le souffle de l'Esprit-Saint. Durant son séjour à Naza-

reth, ils ne comprenaient rien au mystère vivant qui s'appelait Jésus. Au début de son ministère, même quand les autres s'approchaient de lui, ils voulaient le faire rentrer de force à la maison et ne ménageaient pas les épithètes de leur incrédulité à Celui qu'ils ne pouvaient s'empêcher de regarder que comme un frère. Ils disaient : « Il devient fou[1] », donnant ainsi aux scribes l'occasion d'ajouter une de ces aménités dont ils étaient coutumiers. « C'est au nom de Beelzébuth qu'il opère ses prodiges. »

Saint Jean a souligné cette incrédulité et nous a laissé entendre qu'elle était sensible au cœur du Maître, puisqu'il dit tristement : « Ses frères même ne croyaient pas en lui. »

Malgré cela, Jésus consentit à passer, en la compagnie de ces cœurs fermés à la lumière, plusieurs années de sa vie à Nazareth. En artisans, plus occupés de la terre et du gain que Jésus pouvait rapporter, que des cieux où sa vie pourtant devait constamment diriger leur esprit, ils partagèrent ses travaux, s'assirent à la même table, prirent part aux mêmes repos, habi-

1. Marc, III, 20.

tèrent le même foyer, et restèrent insensisibles; donnant ainsi à Notre-Seigneur l'occasion de consoler à l'avance les âmes qui rencontreraient ces contradictions familiales si inexplicables souvent, et toujours si douloureuses !

*
* *

Reprenons maintenant en détail chacune des souffrances de Jésus et appliquons-les à vos vies. Pour être sûr de rester dans la réalité, vous me permettrez d'emprunter aux confidences qui me sont venues de quelques âmes qui vous ressemblent, l'expression de vos plaintes. La réalité sera plus saisissante; vous vous reconnaîtrez mieux aussi, et vous verrez combien est habituelle la souffrance, même dans des natures jeunes, comme les vôtres, de qui on s'efforce pourtant d'éloigner toute amertume et toute gêne.

Je ne parle pas seulement de ces santés délabrées avant l'âge, et qui transforment des vies destinées à s'épanouir comme s'épanouissent les lys aux premiers feux du soleil, en des fleurs qui s'inclinent lamentablement sur leur tige, sans parfum

et sans vie. Pauvres enfants, qui disparaîtront demain, aux premiers vents de l'hiver, sans avoir provoqué en passant ici-bas d'autre sentiment que celui de la sympathie, et sans avoir évoqué d'autre spectacle que celui de l'abîme qui sépare ce qu'elles furent de ce qu'elles auraient dû être.

A ces santés-là, marquées pour la souffrance, Dieu sans doute fixe une destinée spéciale. Heureuses sont celles qui la comprennent et qui s'y résignent!

Mais, même au sein de la santé, alors que la vie se dilate, est-ce que le cœur ne souffre pas? Elle est immense et infiniment variée la plainte qui s'élève de vos âmes!

*
* *

Tantôt c'est *l'amertume provoquée* par le *remords* qu'apporta le péché et la constatation qu'elle produit, des déchéances inévitables! : « Voilà où j'en suis, m'écrivait quelqu'une des âmes dont je vous parlais. Inutile de vous dire que je ne suis pas heureuse, vous le comprendrez facilement. Cette fois, le trouble ne vient pas

du dehors, il est au dedans, et les causes en sont multiples. Tentations mollement repoussées, et auxquelles on finit par succomber, défaut de mortification, rêveries inutiles, futiles en apparence, et qui, ajoutées les unes aux autres, troublent l'âme et l'obscurcissent si bien qu'elle ne voit plus la route : je me demande, par instant, si j'ai encore la foi ; mais ce qui est certain, c'est que je ne puis plus aimer ni Dieu ni personne. C'en est fait de mes désirs d'apostolat, de mon ardeur, de mon dévouement aux grandes causes. Je crois que rien ne peut plus me faire vibrer. Je terminais ce soir un compte rendu d'œuvre — travail que j'accomplis maintenant sans âme, — et je riais de moi, en pensant que je devenais une habile comédienne. Et en tout, c'est la même chose. Je travaille sans goût et sans cœur. Et cela surtout me fait souffrir, car vous savez bien que je ne suis pas née pour être une sceptique, ni une indifférente. »

Tantôt, c'est *la nature qui réclame trop haut des droits qu'elle usurpe* et qui jette par les troubles qu'elle provoque une mélancolie indescriptible. « Mon âme a été endommagée et je n'arrive pas à retrouver la paix, et — ce qu'il y a de plus triste

encore — il y a des moments où je ne la désire pas. Et naturellement comme le démon pêche en eau trouble, il profite de ce désarroi pour me faire commettre faute sur faute. Ma nature entêtée et indépendante reprend le dessus, puisque ma volonté ne cherche plus à la maintenir. D'autre part, il y a en moi un besoin inné de jouissances, d'ambition, de plaisir, qui, s'il n'était combattu avec acharnement m'entraînerait à des abîmes que je ne veux pas sonder, et voilà qu'après des années de lutte, je n'ai plus de courage. La tâche de chaque jour me paraît sombre et m'inquiète. Je me remets, comme quand j'avais quinze ans, à rêver d'inconnu et d'imprévu, à souhaiter chaque jour des émotions nouvelles ; et les journées passent sans m'apporter aucune satisfaction, mais au contraire, un vide de plus en plus profond. J'accomplis mes devoirs de piété par habitude, et quelquefois même pour ne pas avoir l'air de céder devant mes parents qui les trouvent exagérés. »

Ou bien encore : « La lutte est engagée, elle devient plus forte, hélas ! et j'ai peur. Et puis, c'est le noir, l'obscurité... je ne vois plus, je ne sais plus ; je suis arrivée au soir, à travers les broussailles ; j'ai rencon-

tré çà et là, cachés et endormis, quelques vieux serpents qui se réveilleront aux premiers feux du jour, à moins qu'un puissant narcotique ne prolonge leur sommeil... et, peut-être, demain, refaisant le chemin d'aujourd'hui, serai-je la victime de quelque ennemi jaloux? Mon bonheur intime, l'innocence recouvrée au prix de tant de peine ne repose que sur un peut-être! O fragilité! O impuissance!

« Un vide, un vide immense, la voilà ma souffrance. Je ne sens plus rien, je doute de mes dispositions antérieures..., l'ombre de bonheur goûté il y a quelques jours, c'était l'illusion d'un rêve... Et de nouveau, je me retrouve, moi, avec tous mes souvenirs amers, toutes mes désespérances, mes défaillances, mes peines, mes préoccupations d'avenir, mes abandons. Oh! qu'il est loin le Jésus de Bethléem! loin, le *Credo* qui, ce matin encore, me jetait à ses pieds!

« Et cependant, je désavoue tout ce qui m'agite, je ne veux pas chasser Dieu de mon âme; pourquoi alors tant souffrir? Christ Jésus, de la solitude de ton Tabernacle, prie et veille sur l'âme de ta créature qui veut te rester fidèle. »

Tantôt, c'est *l'inintelligence d'une vie de ferveur*, que les parents trouvent superflue

et qu'ils empêchent de toutes leurs forces : « Cette fois, c'est bien fini, je ne peux plus aller à la messe depuis ce matin. Mon père me l'a défendu. Il m'a dit que c'était un véritable abus d'aller ainsi à l'église tous les jours, et qu'il voyait bien où je voulais en venir. J'ai affirmé que je n'avais nullement l'intention d'aller au couvent et que, dans tous les cas, ce serait le meilleur moyen de m'y pousser, que de mettre obstacle à mes désirs de piété. J'ai pleuré, j'ai supplié, disant que je ne voyais pas pourquoi l'on me faisait une peine si grande, alors que l'on devrait se trouver heureux que je choisisse ce genre de vie. Rien n'y a fait. Je n'ai même pas pu obtenir la permission d'y aller une fois par semaine. »

Ou bien, c'est l'amertume infinie de ces *instants de ferveur que rien ne remplace et à la disparition desquels* il faudra s'habituer : « Il me faudra renoncer à l'union si douce et si convoitée avec Jésus, à ces joies qui me font trouver le Paradis sur la terre. Jésus me semble déjà plus loin ; chaque minute me paraît une heure. Et pourtant, je ne veux pas faiblir ; si jamais je le faisais, je vous en prie, prévenez-moi. Évitez-moi de faire quoi que ce soit qui serait, je le sens, le malheur de toute ma

vie et une opposition à la volonté de Dieu sur mon âme. »

Tantôt, c'est *la sécheresse qui succède à la ferveur* et qui désole par sa durée et son imprévu : « Je viens à vous, parce que je suis dans un désarroi complet. Les idées les plus extraordinaires et les plus dissemblables traversent mon esprit, et je ne sais plus quelles sont celles qui sont justes, et malheureusement je ne trouve plus dans mon cœur les accents et l'amour qui y étaient pour Dieu. Il me semble que je ne sais plus prier, et je souffre. Je puis rester dans une église la tête dans les mains à vouloir prier; mais mon âme ne dit plus rien, et il me semble qu'il y a autour de moi un vide que je ne puis définir. »

Ou bien : « Plus je prie, plus j'ai le cœur sec, plus je me sens mauvaise. Plus rien ne me remue. Tout ce qui m'émouvait autrefois — jusqu'aux larmes — me laisse de marbre. J'aimais toutes les fêtes de la Sainte Vierge, je me sentais si heureuse ces jours-là. Hier, je n'ai pu faire deux mots de prière, et c'était la Présentation. Je suis tellement lasse, dégoûtée, écœurée de moi, que si Dieu ne me soutenait, je défaillerais. »

Ou bien, c'est *la lutte,* qui s'engage dans

vos cœurs *entre le regard et l'appel béni du Christ* et les attraits toujours vivaces du monde et des affections humaines, lutte atroce et que connaissent surtout celles à qui Dieu a parlé, comme il parla jadis au jeune homme, dans l'Evangile : « Il me semble alors, quand j'y réfléchis, qu'une vie unie à un être aux idées nobles et partageant mes goûts, ne peut être que très agréable. Je me dis que l'on ne peut se passer d'affection comme celle-là, et que ce serait pour moi un sacrifice trop grand que de ne pas m'attacher pour la vie à un être en parfaite communion avec moi. Puis d'autre part, je sens en moi quelque chose qui me dit que tout cela est faux, que c'est un rêve irréalisable ici-bas, et que, en tous les cas, ce n'est pas pour moi ; qu'il y a quelque chose de mieux. Et vous savez que je veux faire bien, et non pas d'une façon médiocre. »

D'autres fois, c'est *la mort* qui fait son apparition, qui brise impitoyablement des liens d'amitié et jette dans l'angoisse et la tristesse : « Nous avons mené au cimetière une de nos sœurs, enfant de Marie, que Jésus est venu chercher avant-hier. Elle n'a que 19 ans. Devant le cercueil drapé de blanc et perdu sous les fleurs, devant les

jeunes filles toutes voilées qui l'entouraient, devant les prêtres en surplis, sous le ciel gris, foulant un sol jonché de feuilles mortes, devant tant de blancheur et de mélancolie, j'étais écrasée sous le poids d'une tristesse que je ne saurais définir. Le Ciel, les Anges, Jésus, et pour y arriver : un lit de morte, un cercueil, une tombe, le néant et la vie éternelle : tout cela se fondait, tout cela s'embrouillait, et je n'ai pas cherché à éclaircir les choses, je suis restée dans la confusion et, comme Jésus à Béthanie, j'ai pleuré. »

Ce peut être encore, quand on a promis à Dieu une entière fidélité, la perspective douloureuse *des séparations passagères* d'ici-bas, pour s'immoler toutes vivantes à l'amour exclusif de Dieu. « Depuis l'âge de 16 ans, j'ai senti l'appel de Dieu, et je n'en ai pas parlé alors, parce que le courage me manquait, non pour moi, mais à cause de ceux que je devrais quitter. J'ai voulu m'étourdir, me vaincre, confiante en cela à certains directeurs qui m'affirmaient que la vie chrétienne dans le monde aurait satisfait Dieu. J'ai voulu m'en tenir là, ne point pousser plus avant ni mes investigations, ni mes sacrifices. Mais au fond de moi, j'entendais la même voix qui me faisait

peur. Je persistais dans mon obstination. Je ne voulais pas entendre Dieu. C'est ici, où je suis venue pour répondre d'abord à un désir et goûter quelques joies purement humaines de l'amitié, ici, où je voulais rester trois jours au plus, que Dieu s'est fait à nouveau entendre. Je ne voulais pas encore me l'avouer, tant j'avais peur de céder à l'appel, mais me voilà vaincue. Dieu a été le plus fort, et c'est en même temps la parole de soumission qui vous sera agréable, et la parole de l'adieu dont je ne puis pas ne pas sentir la tristesse, que je vous adresse aujourd'hui. J'ai versé des larmes bien amères en pensant à tous ceux que je quitterai, que je ne verrai plus, mais aujourd'hui, tout en y pensant encore douloureusement, je suis résignée. Que la volonté de Dieu soit faite enfin en moi ! »

Tantôt, c'est la souffrance que toute âme intérieure connaît pour peu qu'elle rentre en elle-même, de constater *le peu de lumière qui l'éclaire et le peu de force dont elle dispose*. Ecoutez comment Mgr Gay a dépeint cette souffrance : « Je regarde, je regarde encore ; ce sont presque partout des ombres que je vois. Le jour a commencé de poindre, je le sais ; la nuit décline, mais ce qui me permet surtout de

constater ce premier crépuscule, c'est que le plein jour n'est point venu. Je l'appelle, je l'espère, je le pressens, je ne jouis pas de sa clarté. S'il y a devant mon esprit des vérités que je discerne, il y en a tant d'autres qui me demeurent cachées! A qui me comparerai-je ? A cet aveugle que vous n'avez encore guéri qu'à moitié et dont l'Évangile raconte qu'apercevant les hommes marcher, il les croyait semblables à des arbres. De ce qui est divin, je ne vois rien qu'en gros et d'une manière confuse. Vos paroles même me sont souvent obscures et vos voix restent pour moi si mystérieuses, qu'en les considérant, il m'arrive parfois de n'échapper au scandale qu'à la condition d'un combat. »

Misère atroce que celle-là ! Et Mgr Gay continue : « Puis ce que j'ai cru nettement comprendre aujourd'hui, demain cela m'échappe, et c'est des solutions elles-mêmes que naissent pour moi les questions. J'hésite en mes pensées, j'hésite par suite en mes conduites. Le vrai, le bien, le mieux surtout, ce qui vous honore, ce qui vous plaît, même en le cherchant de bonne foi, avec piété, avec ferveur, avec constance, je ne le sais pas toujours découvrir. Quand j'ai cru pouvoir en conscience mettre le

pied dans un chemin, je n'ai point pour cela la certitude complète que je marche à la justice ; et je ne passe guère sur un doute vaincu sans être poursuivi par vingt autres qui m'embarrassent et me tourmentent. En somme, je vis la plupart du temps dans l'à peu près, je chemine dans le brouillard et je ne fais presque point un pas sans risquer de me heurter contre une pierre ou de tomber dans un fossé [1]. »

Ou bien enfin ce sont ces *multiples riens* qui surprennent douloureusement, qui étonnent la nature et la crucifient, misères de chaque jour dont il faut subir la nécessité et accepter l'amertume, et que les âmes nobles seules sont capables de transformer en sources de mérites, tout en en éprouvant les morsures. « Les petits froissements, les petites humiliations et contrariétés ne me troublent plus depuis que vous m'en avez montré la raison et le mérite. Je les désire, je les veux, je les demande au bon Dieu, non seulement parce que la souffrance est notre apanage ici-bas et que le meilleur moyen de la rendre moins pénible est de l'accepter courageusement, mais aussi parce que je sais qu'elle est surtout le

1. Mgr Gay, 37e Elévat.

lot, dirais-je, des âmes qui sont le plus intimement unies à Notre-Seigneur, et qu'elle me permettra de lui prouver que mon amour n'est plus seulement un amour de sentiment, mais un amour de volonté. Si l'on veut suivre Jésus sur le Thabor, ne faut-il pas le suivre au Calvaire? Sans doute, je ne sais pas encore bien ce que c'est que souffrir, mais je veux toujours m'y préparer, afin que, lorsque la souffrance, qui doit venir, viendra, je ne me laisse point aussitôt abattre et que je sois aussi ferme et plus fidèle même alors que maintenant. »

N'est-ce pas, mes chères Enfants, que plus d'une parmi vous s'est reconnue dans es accents douloureux qui montent ainsi de tous les points de l'horizon? N'est-ce pas surtout qu'il vous est arrivé bien souvent de vous demander quel est le sens de ces tortures qui vous visitent et qui jettent une si pénible contradiction entre ce que vous désirez et ce que vous constatez?

Suivez-moi bien. Nous allons nous efforcer d'éclairer ensemble ces obscurités, et vous verrez que la souffrance est : 1° une conséquence de votre humanité, 2° un gage de l'amour que Dieu garde pour vous, 3° une source de mérites.

II. — *Raisons de l'apparition de la souffrance dans nos vies.*

1° Conséquence de notre humanité

Remarquez d'abord, mes Enfants, qu'humainement parlant, la douleur est inexplicable. Aussi, tous ceux dont l'esprit n'a d'autres lumières que les clartés d'ici-bas, ne sont jamais parvenus à en saisir le sens. Les efforts du paganisme se sont bornés, ou à la nier, ce qui est une folie ; ou à essayer de la supprimer, ce qui est un rêve ; ou à la maudire, ce qui ne fait que l'exciter ; ou à tenter de l'oublier par l'insensibilité ou l'égoïsme, ce qui est ajouter une douleur à une douleur.

Vous connaissez sans doute plus d'un païen moderne qui ont adopté les mêmes procédés. Alors, de dépit ou de rage, ils ont laissé tomber leurs bras ou ont élevé leurs poings contre le Ciel. L'un et l'autre geste sont également inutiles. Ce n'est point à ces hommes-là qu'il faut demander la solution de l'énigme qui nous préoccupe. Cherchons plus haut.

*
* *

Ecoutez ce que nous dit la doctrine catholique. Dieu n'a point fait la douleur. La preuve, c'est que quand il créa l'homme, il le gratifia, par un acte de sa miséricorde infinie, d'un don qui dépasse et résume tous les autres : Dieu disposa sa vie dans un séjour où tout était joie.

L'imagination humaine a brodé à plaisir sur les données que nous ont fourni les Saintes Écritures. Elle a multiplié les félicités qu'Adam et son épouse goûtaient là-bas. Les fruits les plus délicieux, les fleurs les plus pures, les sources les plus fraîches, les brises les plus embaumées, les animaux les plus dociles s'accordaient à rendre divinement aimable cette habitation trop tôt fermée. C'est bien. On ne risque guère d'exagérer, quand on développe les miséricordes de Dieu.

Pourtant, il y a une chose que l'on ne remarque pas assez, et qui, il me semble, dépasse de beaucoup les satisfactions matérielles semées sous les pas de nos premiers parents. C'est le Paradis que Dieu avait installé dans l'âme d'Adam. Qu'importe en effet à l'homme que la création lui

sourie s'il souffre dans son cœur ? Dieu l'avait prévu. Et l'être d'Adam tout entier avait été établi dans un état d'équilibre et d'harmonie dont l'imperturbable musique des sphères célestes nous donne à peine l'idée. C'était un concert vivant qui s'échappait de son corps, de son âme, des puissances de celle-ci, des organes de celui-là. Un esprit illuminé des clartés célestes; un cœur pétri d'amour pur; une volonté droite et ne connaissant pas les défaites lamentables. Tout était à sa place, la raison commandait, les sens obéissaient. Et pendant qu'il accomplissait ainsi, dans un labeur qui ne procurait jamais la fatigue, l'œuvre pour laquelle il avait été créé, pleinement d'accord, avec tout et avec tous, l'homme voyait, sentait que tout lui était bienfaisant, sympathique et ami. Et Dieu sur sa tête versait ses plus abondantes bénédictions. Immortel et impassible, l'homme entrevoyait l'heure où l'éternité le saisissant sans douleur, à sa sortie du temps, le marquerait tout entier de son sceau et rendrait son état inamissible et immuable.

Ainsi donc, pas de douleur, pas l'ombre d'une douleur. La vie humaine s'écoulait dans un portique où Dieu voulait que l'homme passât le temps requis pour se

rendre capable et digne d'entrer dans le sanctuaire de la divinité. Elle n'était autre chose que l'apprentissage de la félicité et le crépuscule déjà brillant de ce plein jour qu'est la vie céleste.

Le péché vint troubler ce beau plan, en renversant l'ordre, en faussant l'harmonie divine.

Et depuis ce temps, nous appartenons à une humanité déchue. Nous avons mérité, par la faute d'Adam, d'entendre retentir sur nos têtes la malédiction de la souffrance prononcée par Dieu : « *Multiplicabo ærumnas tuas*[1]. » Et c'est sur chacune de vous, sur chacun de vos sens, sur chacune de vos facultés qu'est tombé l'anathème. Ne l'oublions-nous pas un peu trop? Et puisque nous sommes tous fils et filles d'Adam, ce qui devrait nous étonner, ne serait-ce pas plutôt qu'à nos jours si peu sanctifiés, Dieu veuille bien ajouter tant de joies imméritées; qu'Il transforme en un séjour habitable ce qui devrait n'être qu'un lieu d'expiation, et qu'Il dispense si souvent notre humanité déchue des conditions qu'il a imposées à l'immolation de son Fils?

1. Gen., III, 15.

*
* *

Car, et voici une autre raison, cette humanité déchue à laquelle nous appartenons a été *rachetée*.

Nous sommes devenus, par ce fait, les sujets du Chef qui nous a rendu par sa vaillance nos droits et nos libertés ; nous sommes les membres ; il est la tête. Comment nous a-t-il rachetés ? Par l'effusion de son sang. Nous sommes donc les sujets d'un Chef immolé ; nous sommes les membres d'une tête couronnée d'épines. Or, entre les sujets et le Chef, entre les membres et la tête l'ordre veut qu'il y ait harmonie. A un Christ crucifié ne peuvent s'adapter des disciples ignorants ou ennemis de la Croix. « Savoir que l'homme déchu a été sauvé par l'immolation du Christ, scruter les profondeur de cette immolation, en contempler la cause dans l'amour infini, la réalisation au Golgotha, la reproduction et l'efficacité à l'autel, l'éternelle continuation au ciel même : ce sont là des opérations d'ordre purement intellectuel. Non pas que l'âme chrétienne y puisse être indifférente : elle y trouve au

contraire des jouissances très élevées, elle se fait une fête de tous ces beaux rayons qui l'inondent, et sa joie ne tarde pas à se traduire en admiration.

« Mais qui oserait dire que l'admiration soit la dernière réponse de l'homme à la vérité ? Il serait commode vraiment qu'on pût, au pied du Calvaire, se contenter de fixer les yeux sur la croix, de l'examiner en artiste, et de proclamer qu'elle se détache avec grâce sur l'horizon du christianisme, qu'elle a jadis produit des merveilles, opéré des transformations lumineuses, mais que son rôle désormais pour la grande satisfaction de l'égoïsme contemporain consiste à être comme un beau spectacle auprès duquel on s'arrête un instant pour l'oublier ensuite[1]. »

Jamais, dans aucune société humaine, le privilège de l'admission n'a supposé l'indifférence ou la rébellion contre les lois qui en assurent l'existence. L'honneur de faire partie d'une association quelconque est toujours doublé de la charge de rester fidèle à ses statuts, tellement que les sociétés se réservent le droit d'expulser de leur sein les membres qui manqueraient

1. Buathier, *Le Sacrifice*, p. 200.

aux engagements qu'ils ont acceptés en y entrant.

La société du Christ a aussi ses lois. Et parmi les plus grandes se trouve celle du sacrifice et de l'immolation, loi pénible évidemment, loi qui contrarie les penchants de notre nature née primitivement pour le bonheur, mais loi absolue depuis que le péché a exigé la réparation, loi admirable d'ailleurs, puisque derrière ses exigences elle recèle de magnifiques bienfaits; et c'est en ce sens qu'elle manifeste l'amour que Dieu vous garde.

2° Preuve de l'amour de Dieu a notre égard.

Voilà une vérité dont je voudrais vous convaincre! Le langage humain a bien un proverbe qui explique la chose. « Qui aime bien, châtie bien », dit-on. Mais ce proverbe, on ne le prononce que du bout des lèvres ; on ne l'admet, surtout, que si timidement!

Pourtant, rien n'est plus vrai pour ce qui concerne le procédé divin qui ménage la souffrance à vos vies. Car elle vous *mûrit*, elle vous *garde*, elle vous *purifie*.

a) *Elle vous mûrit.*

Un contemporain, qui n'est pas un Père de l'Église, mais dont la parole n'est point déplacée ici, disait : « Sous un ciel toujours pur, le cœur ne mûrit pas. » Un autre avait dit : « L'être qui n'a pas subi le dur apprentissage de la douleur n'a conscience ni de la force morale qu'il possède, ni de la générosité qui se cache en lui. » Un autre encore avait écrit ces vers qui sont dans toutes vos mémoires :

L'homme est un apprenti ; la douleur est son maître.
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin de [pleurs.

Avant tous ces penseurs, et avec plus d'autorité qu'eux, l'Esprit-Saint avait prononcé cet adage : « *Qui non est tentatus, quid scit*[1] *?* » « Que sait-il, celui qui n'a point passé par l'épreuve? »

La chose se comprend. Et une comparaison va vous y aider. Vous avez vu le laboureur qui se dispose à jeter la semence?

1. Eccl., XXXIV, 9.

Il passe avec la charrue : il déchire violemment la terre qu'il va cultiver ; il déracine ainsi les herbes mauvaises qui nuiraient à l'éclosion des germes qui vont y être déposés ; il détruit toute trace des plantes folles qui empêcheraient la croissance de celles dont il espère pour plus tard d'abondantes moissons, et c'est ainsi que, déchirée, labourée, meurtrie, la terre va devenir féconde.

C'est l'histoire de vos âmes. Les illusions de l'enfance, les douceurs goûtées dans le nid maternel, les privilèges octroyés par des affections aveugles, les confiances naïves et inconsidérées, tout cela doit disparaître pour être remplacé par plus de prudence, de réserve, de circonspection. Ce n'est pas avec une âme d'enfant que l'on marche dans la vie. Il faut se montrer avisé, se tenir sur la réserve, s'attendre aux contradictions, aux jalousies, offrir aux événements une fermeté inlassable, toutes choses qui ne s'acquièrent pas en entendant des discours, ou en lisant des livres, si suggestifs soient-ils. L'expérience seule avec ses réalités et ses meurtrissures est capable de donner à vos âmes ces lumières qui lui manquent.

Et voilà qu'en échange de vos souffran-

ces, Dieu vous apprend à compatir aux souffrances des autres. Que d'âmes de jeunes filles à qui il n'a manqué, pour être complètes, que d'avoir su dépouiller leur égoïsme, et se pencher, pleines de compassion sur les larmes qui coulent auprès d'elles et qu'elles essuieraient si bien! Vous rappelez-vous la série interminable d'infortunes qui s'appesantit sur Beethoven? Je ne sais pas s'il y a dans l'histoire d'exemple plus lamentable d'homme endolori que celui de ce grand artiste. Infortune matérielle, ennuis de famille, amours irréalisés, et, en plus de cela, cette surdité irrémédiable qui dressait entre lui et le monde vivant un obstacle infranchissable, qui le murait pour ainsi dire en lui-même : Quelle détresse pour son âme ! quelle tendresse pourtant, quand il rencontrait la douleur! On raconte dans sa vie que, rendant visite à une femme qui avait perdu sa fille et que le deuil rendait inconsolable, il épuisa d'abord toute la gamme des paroles de sympathie ; puis, désolé de n'avoir pu trouver un peu de baume qui adoucît cette blessure, il se mit au piano, et il joua. Il joua un chant de douleur, mais aussi d'espérance. Et sous ses doigts, les notes qui s'égrenaient opéraient dans l'âme désespérée la résignation.

Nous avons aussi bien souvent à consoler des amertumes. Comment ferez-vous si vous n'avez pas vous-mêmes expérimenté la tristesse au moins de certaines douleurs?

Dieu le sait. Aussi, laissez-le vous frapper, quand il le veut. C'est pour cela qu'il le fait : pour donner à votre vie une maturité précieuse qui vous aide à vous diriger, une sorte de supériorité sympathique qui attire ; c'est pour mettre autour de votre front une auréole de martyre, une grande intelligence dans votre cœur, une sorte de douceur inexprimable dans vos paroles, tout un rayonnement béni de compassion et d'amour, que celles-là seules connaissent qui ont souffert et qui ont vu souffrir. Rappelez-vous donc qu' « avoir beaucoup souffert, c'est parler toutes les langues, c'est être compris de tous[1] », et que, selon le mot d'un psychologue qui vous connaissait bien : « si rien ne vous est plus ordinaire que la souffrance, il vous suffit d'avoir souffert pour n'être plus ordinaires ».

b) *La souffrance vous garde.*

Eh oui ! Vous ne vous en doutez pas ; mais si vous saviez de quels dangers vous

1. Keller.

êtes menacées ! quelles illusions pourraient perdre votre âme !

Regardez donc ce qui se passe dans la nature. Le soleil, certes, est un astre bienfaisant; il égaie, il réjouit, il fait mûrir les moissons ; mais laissez-le sans nuages pour intercepter parfois ses rayons : ce serait la dévastation dans la sécheressse et dans l'incendie.

Les fleuves aussi sont très agréables. Ces cours d'eau qui serpentent, qui mettent tant de variété dans nos plaines monotones, et tant de gracieuse harmonie au fond de nos vallées, ont toutes vos préférences. Mais essayez un peu de ne pas enchaîner leurs caprices, rompez donc leur digues, et vous verrez quels désastres ils sèmeront sous leur course.

Ainsi, dans l'ordre moral, il faut un contre-poids à tous nos privilèges. Il faut que la souffrance vienne les maintenir dans l'ordre, ou bien ils se précipiteraient à l'aveugle et ruineraient nos vies, au lieu de les grandir.

Ne vous plaignez donc jamais, vous dont les talents intellectuels dépassent le niveau qu'atteignent vos compagnes, de sentir les contradictions, la jalousie, s'attacher à vos pas, car s'il n'était point là, ce contrepoids

providentiel pour atténuer les hommages que votre valeur vous mérite, l'orgueil vous perdrait.

Ne vous plaignez donc jamais, vous qui avez le cœur si tendre, d'éprouver des déceptions, des trahisons, mêmes imméritées. Ne voyez-vous pas jusqu'où vous entraînerait votre imagination, si Dieu ne vous faisait la grâce de sentir le néant de toutes ces protestations qui, dans l'état d'inconstance où gît votre nature imparfaite, ne peuvent être que la preuve désolante de nos prétentions et de nos impuissances.

Ne vous plaignez donc jamais, vous qui avez reçu en partage la beauté, la fortune, ou l'autorité, de sentir se glisser dans vos journées le dégoût ou l'ennui. Grand Dieu ! Que deviendriez-vous, si vous pouviez vous laisser bercer à l'aise par la faveur, étourdir par la flatterie, éblouir par les hommages que l'on dépose à vos pieds? Comment feriez-vous pour ne point oublier Dieu, alors que toutes vos facultés emprunteraient, au regard de votre amour-propre, des hauteurs divines et que les adulateurs empressés parleraient, en vous voyant, de respect et d'adoration?

Écoutez bien, jeunes filles! Vous avez une âme qui est peut-être la plus exposée

de toutes à s'égarer, non seulement parce que votre imagination plus vive vous dissimule la vérité, mais aussi parce que tous, autour de vous, s'accordent pour vous la cacher. On respecte vos fantaisies, on a des admirations pour vos extravagances, des louanges pour vos entêtements ; on vous écoute comme un oracle, on vous entoure comme une reine, on vous encense comme une idole. Et vous voudriez que Dieu pactisât avec tous ces artisans de mensonge ? Vous voudriez qu'Il ne vînt point parfois de sa main toujours bonne, même quand elle vous semble austère, remettre les choses en leur place, et que Lui, qui vous aime vraiment, renonçât à vous apprendre par la souffrance que tout n'est point parfait en vous ? Ah ! ne maudissez jamais votre croix, car elle est la seule qui vous enseigne la vérité ; ne la maudissez jamais, même si elle vous paraît lourde et si elle enveloppe, comme d'une surnaturelle et bienfaisante amertume, toutes vos facultés et toute votre vie ! Ce n'est point une misère que Dieu vous envoie. C'est une grâce qu'il vous fait. Écoutez comment en parle Mgr Gay : « Chaque douleur est un baiser du Crucifix. Comme une mère passionnée ne se borne pas à baiser le front de son

enfant, mais le couvre tout entier de caresses, estimant qu'en lui tout est digne d'amour et voulant faire voir qu'elle y aime tout; de même, non pour la beauté qu'il y trouve, mais en vue de celle dont il veut les orner, Dieu promène partout sur ses chères créatures cette sublime caresse de la croix qu'on ne reçoit jamais d'un cœur soumis, sans devenir et plus beau et meilleur. »

c) *Elle nous purifie.*

Meilleures, entendez-vous bien? En effet, la souffrance vous purifie, en effaçant vos fautes et en vous entraînant à la vertu.

C'est une bien triste histoire, mes Enfants, que chacune de nos histoires. Quand vous en lirez attentivement le récit, vous découvrirez sans doute bien des pages harmonieuses où la pitié, la pureté et l'amour du devoir se sont accordés pour donner à Dieu le tribut d'hommages auquel il a droit. Mais il en est d'autres, hélas! pages maculées celles-là, et qui demandent une réparation. C'est pour elles que la souffrance est faite.

Je sais : vous avez pleuré vos fautes;

vous les avez regrettées. C'est bien : et comme Madeleine, quand vous avez connu le repentir, vous avez brisé votre âme aux pieds de la bonté divine outragée. Mais votre âme ne fut pas seule coupable. Et si ce regard rapide lancé dans l'amertume du remords provoque le pardon de Dieu, oseriez-vous dire qu'il rétablit l'équilibre entre sa justice et votre indépendance?

Non, il faut autre chose. Et la souffrance vient. Elle s'empare successivement du corps qui a recherché des jouissances interdites, de la volonté qui s'est complue dans sa liberté, du cœur qui a oublié Dieu, de l'imagination qui a erré dans des sentiers mauvais, elle renverse cet édifice superbe que nous avions voulu élever comme un défi à Dieu. Elle le brise. Le langage humain ne s'y trompe pas. Il dit que « nous sommes brisés par la douleur ». Elle s'attaque à tous ces débris jetés par terre et comme un feu qui pénètre partout, elle brûle toutes les imperfections, elle détruit toutes les traces du passé. C'est fait : chacune des facultés a retrouvé sa splendeur : et Dieu, dont la charité est sans bornes, lui donne alors le droit de tendre à de nouvelles glorifications.

*
* *

Il fait mieux que cela encore : il lui demande de servir de compensation entre la terre et la justice éternelle. Il lui demande de consoler son amour outragé, et d'essuyer avec pitié les larmes que les péchés du monde lui font si souvent verser.

Il y a, dans les Méditations de Catherine Emmerich, une vision qui me paraît à ce point de vue éminemment suggestive. Jésus est à la veille d'expirer. Ceux qui le gardent, pour exercer plus facilement leur surveillance, l'ont jeté dans une espèce de puits au fond duquel le divin prisonnier est laissé, les mains liées derrière le dos. Les traits sont las, sa tête s'incline sous le fardeau des outrages qu'il a subis déjà, au souvenir de l'ingratitude humaine, de l'abandon des siens et de la perspective des tristesses prochaines dont le calice d'agonie lui a révélé à l'avance toutes les âpretés. Pour eux, pour ces bandits qui persécutent le Juste, avant de le tuer, il n'est autre qu'un condamné vulgaire, quelque homme livré par la jalousie à la fureur de la populace et aux derniers supplices. Mais voici

que le soleil du Vendredi-Saint se lève au-dessus des collines, monte dans le ciel et envoie sur cette misère infinie un rayon bienfaisant. Jésus lève ses yeux mourants pour le recueillir, s'en réchauffer, s'en ranimer quelque peu. Il semble que la reconnaissance passe en son âme pour ce léger et bien involontaire bienfait que l'astre lui envoie.

Comprenez-vous bien l'allusion ? Ecoutez donc autour de vous toutes ces voix qui montent, et qui l'outragent ? Le cri strident de la haine, les déclamations retentissantes du scepticisme, le sifflement du mépris, les chants lascifs du plaisir, le bourdonnement des passions, les murmures sourds de l'indifférence, et jusqu'aux coups retentissants frappés sur la Croix, tout cela n'est-ce pas la clameur incessante dont la bonté divine est constamment insultée ?

N'est-il pas logique alors, d'une logique de cœur au moins, que d'autres voix s'élèvent ? Voix de la prière, de l'adoration, du sacrifice ? Voix de l'expiation volontairement cherchée ou spontanément acceptée ? Voix de la détresse intime, que le Christ a connue et qui lui faisait répéter à son Père, avec l'accent de l'abandon le plus complet :

« Que ce ne soit point ma volonté, mais la vôtre qui se fasse ! »

Ne vous plaignez donc pas, encore une fois, car avec la purification qu'elle produit, et les mérites qu'elle assure, la souffrance vous permet de prétendre à une place au banquet des noces éternelles.

3° *Elle est la source de votre gloire éternelle*

Ne vous y trompez pas ; à votre dernière heure, ce que Dieu demandera à vos vies, ce ne sera pas si elles ont été glorieuses, adulées, longues et heureuses ; mais si elles ont été marquées du *signe* de son Fils. L'Apôtre l'a dit : « *Quos prædestinavit, conformes fieri imaginis Filii sui* : La marque de la prédestination est d'avoir été rendu conforme à l'image de son Fils. » Et vous savez en quoi consiste cette conformité. Il faut de toute nécessité que nous associions notre vie aux souffrances de Jésus, que nous ajoutions dans nos vies « *quæ desunt passionis Christi* », ce qui manque à la passion du Christ, non pas quant à son étendue, certes, mais quant à son application en chacune de nos âmes.

Ce qu'il leur demandera encore : ce sera si elles *ont marché à la suite* de Jésus. Or, marcher à sa suite, vous savez ce que cela veut dire ? Lui-même a pris la précaution de nous le préciser : « *Qui vult venire post me... tollat crucem suam* : Que celui qui veut marcher après moi, prenne généreusement la Croix. » Le chemin qui mène à la gloire, c'est donc le chemin de la souffrance, et les Actes des Apôtres ont raison de nous avertir que c'est à l'aide de tribulations nombreuses que nous entrerons au Ciel : « *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei*[1]. »

Ce qu'il leur demandera encore : ce sera si *elles ont fait l'œuvre de Jésus*. Vous savez déjà, en attendant que nous la précisions un jour, l'œuvre qui vous est confiée ; c'est, avec votre sanctification personnelle, l'édification du prochain, l'apostolat proportionné aux situations que vous occupez, aux moyens dont vous disposez. Où que vous soyez, vous devez passer comme un perpétuel « *Sursum corda* » qui entraîne à sa suite les âmes de cœur qui vous entourent et dont vous rendrez compte un jour.

1. Act., XIV, 21.

Or, l'œuvre de l'apostolat spirituel n'est efficace que si Jésus la féconde, et il ne la féconde qu'au milieu des larmes! On dit que saint André, durant les deux jours de son crucifiement à Patras, convertit une foule de païens qui avaient jusque-là résisté à sa parole. Le Maître lui-même n'avait-il pas annoncé que ce serait quand il aurait été élevé en croix, qu'Il attirerait tout à Lui? Eternelle leçon des conditions que Dieu impose aux fécondités spirituelles. Ne vous étonnez donc pas que la souffrance vous visite, ne vous en effrayez pas, ne vous en indignez pas surtout. C'est par là que Dieu veut aussi vous associer à son œuvre, et faire de vous des « pêcheurs d'âmes ». A condition toutefois que l'accueil que vous ferez à la souffrance soit suffisamment surnaturel pour que Jésus puisse le bénir.

III. — *Façons d'accueillir la souffrance.*

Elles tiennent toutes, en deux mots : se *recueillir* et *prier*, dont Notre-Seigneur nous a donné l'exemple à Nazareth.

Résumons, en terminant, ce qu'il y a souffert et comment il l'a fait.

Être fils de roi et se réduire à gagner son pain à la sueur de son front, sans jamais avoir l'assurance du lendemain ; se constituer le soutien d'une veuve jusqu'au sortir de l'enfance, sans demander à personne une aide, que nul d'ailleurs ne songe à lui offrir. Demeurer comme un proscrit dans son propre pays et n'éviter l'exil dont l'oppresseur menaçait les descendants des races royales que par l'oubli où il se confine ; ne pouvoir évoquer ni un souvenir qui ne soit une tristesse, ni une espérance qui, humainement du moins, ne soit taxée de chimère et ne soit la source d'une déception ; se sentir méconnu de ses proches, inconnu des siens ; voir crouler autour de soi les choses auxquelles on tient le plus, l'autel après le trône et ce que ces institutions symbolisent : la liberté, l'honneur, la justice et le patriotisme ; passer comme la suprême épave d'un naufrage universel pour sauver le dernier reste et donner sa vie pour cette rédemption : voilà ce que fit Jésus, même dans cette retraite de Nazareth dont le silence et la paix apparente pourraient nous illusionner et nous faire voir en lui quelque adolescent plein de joie et de santé, dont la vie monte, au milieu d'aspirations satisfaites, vers un

éclat futur. Non, non : un jour il dira, en ouvrant pour la première fois publiquement le texte inspiré : « L'esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a fait son Christ et m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés, annoncer aux captifs la liberté, aux aveugles la lumière, aux insolvables le paiement de leurs dettes, la joie dans l'amour du Seigneur et le jour de l'universelle récompense[1]. »

Il voulait, avant de s'appliquer à lui-même ces paroles du chantre des amertumes, avoir pénétré les profondeurs de ces désolations-là, afin que son cœur fût plus compatissant, que sa main fût plus douce et que, mêlant ses larmes aux siennes, l'humanité puisse, sans rougir, pleurer sur le cœur de Celui qui comme elle et pour elle a pleuré le premier.

Mais que la souffrance l'ait visité à Nazareth ; qu'elle se soit appesantie sur lui dans sa vie publique, à Gethsémani ou au Calvaire, son procédé fut toujours le même. Il a recueilli en son âme comme dans un sanctuaire impénétrable toutes les douleurs qui le visitaient ; puis, les réunissant en une gerbe douloureuse, il les offrait à son

1. Isaïe, LXI 1.

Père dans une prière intense de soumission et d'amour.

*
* *

Faites comme Lui, mes Enfants. N'allez pas chercher auprès d'un monde trop égoïste et trop indiscret les consolations dont vous avez besoin. Prenez garde : vos larmes, si vous les laissez voir, seront pour certaines un triomphe, pour d'autres un sujet de plaisanteries, pour d'autres l'occasion de critiques acerbes, ou de calomnies déplacées ; pour bien peu, elles seraient un appel à la sympathie désintéressée et compatissante.

Ne vous fiez pas aux témoignages d'affection qui vous furent donnés, quand la joie habitait vos demeures ; ne comptez pas sur les interventions officieuses de celles qui vous ont promis leur dévouement, quand vous n'en aviez pas besoin ; ne faites nul fonds sur les promesses de discrétion qui vous sont faites, plus pour vous ouvrir la bouche et satisfaire ainsi une curiosité que pour pouvoir vous tirer d'embarras.

Si la Providence vous a, par pitié pour votre faiblesse, donné quelque cœur dévoué, dont vous ayez expérimenté l'affec-

tion, soit; allez vers lui, reposez-vous en lui. Il vous aidera sans doute de ses conseils ; et par ses attentions, vous permettra de traverser, sans périr, l'orage qui gronde en vous. Mais vous constaterez bientôt que la sympathie, aussi forte et désintéressée qu'elle soit, touche vite la limite de son efficacité. Les mortels peuvent si peu de chose, surtout pour panser certaines plaies !

N'éparpillez donc pas à tous les vents vos soupirs et vos plaintes. Restez en vous-mêmes, recueillez-vous. Ce sera plus prudent et plus surnaturel.

Là, dans ce silence de votre âme, vous vous rappellerez les surnaturelles raisons de la souffrance. Là, vous trouverez Dieu surtout, le seul ami d'ici-bas, sur qui l'on puisse toujours et efficacement compter, Dieu qui vous soutiendra par sa grâce et de sa main bénie vous montrera le Ciel.

*
* *

Se recueillir et prier, quand on souffre, quelle force et quelle précieuse leçon! L'une des âmes que j'ai approchées de plus près, me communiquait toute sa joie

d'avoir découvert ce secret : « Un nouveau procédé que j'ai employé ces jours-ci et qui me réussit, c'est de ne pas me laisser aller à la tristesse. J'attrape mon cœur à deux mains, et je lui dis : allons, tout cela passera... il ne faut pas perdre sa paix pour si peu... il faut gagner des âmes. Je vais jusqu'à mon crucifix, je l'embrasse de tout cœur, et fortifiée par cette caresse, je refoule les larmes et elles restent au bout de mes cils... un jour viendra où elles ne paraîtront même plus. »

Une autre avait fait généreusement un sacrifice, qui engageait son avenir et qui devait être, selon elle, la rançon dont elle paierait le salut de ses deux frères éloignés de Dieu. L'immolation qu'elle avait imposée à son cœur lui laissait parfois ressentir un peu trop vivement l'acuité des épines, et son cœur saignait. Mais avec une énergie que rien ne pouvait diminuer, elle m'écrivait : « Vous savez que ma décision est irrévocable et qu'au fond de moi-même, je n'ai aucun regret. Mais quand l'angoisse augmente, que le démon fait passer devant mes yeux des rêves d'avenir, qu'il s'efforce de rendre d'autant plus alléchants, qu'il sait qu'il m'est impossible d'y prétendre, il me semble que j'ai encore plus de joie

d'avoir donné ma vie, ma vertu au bon Dieu. Et quand la souffrance dure trop, je me recueille et je prie. Je prends mon crucifix ou je vais près du tabernacle. Là, de façon infaillible la paix revient, et avec elle la grande joie d'avoir enchaîné ma vie pour conquérir des âmes qui me sont chères. Je suis sûre que Notre-Seigneur me demandait ce sacrifice, sûre qu'Il l'acceptera et que les âmes que vous connaissez reviendront à lui par moi ! Que je voudrais pouvoir faire comprendre à ceux qui souffrent ainsi, la joie que l'on éprouve à prier, la force que l'on puise auprès du Divin Maître ! »

Et elle ajoutait, avec une délicatesse qui peint son âme à fond : « N'allez pas croire que je sois fière de cette influence : non ; je voudrais seulement pouvoir faire du bien à tous ceux que j'aime ; et, qu'ils ignorent toujours que c'est moi qui leur ai valu ce bien, peu m'importe, pourvu que le Bon Dieu le sache et qu'eux en bénéficient. »

Encouragez-vous donc par l'exemple de Celui qui a souffert avant vous et pour vous, fortifiez-vous en vous en approchant.

Vous avez soif de bonheur, soif d'affection, soif de certitude. Il peut vous donner tout cela, et il a seul le secret de transformer en joies les misères de cette vie.

Vous avez peur de défaillances qui désolent, qui amoindrissent et qui découragent. Il est la force : serrez-vous contre lui, il vous empêchera de tomber, ou vous relèvera, si vous avez connu les chutes.

Vous vous sentez attirées par des appétits qui vous désolent, qui sont un démenti énervant aux beaux rêves d'amour divin, de pureté, que vous faites parfois. Allez à lui : il est le guide sûr qui perce à jour toutes les illusions. Près de Lui, vous verrez clair et les attraits du monde ne vous séduiront plus.

Vous vous sentez parfois lasses, sans goût, découragées ! Autre souffrance et autre source de mérites si vous savez en profiter. Allez à lui toujours, même quand sa présence ne vous dit rien, que sa loi vous est à charge. Il vous prendra doucement et vous rendra du goût à la vie.

Allez à lui surtout, quand le démon vous fait sentir la morsure du remords, et qu'il voudrait vous convaincre qu'il vous possède et qu'il ne vous lâchera plus. Jetez-vous entre les bras de Jésus. Vos misères fussent-elles grandes, et votre tristesse immense, Il a des pardons pour toutes les faiblesses et des baumes pour toutes les blessures. Allez, livrez-vous entre ses mains,

à la confiance en sa miséricorde. Ne vous lassez jamais. Si, sous l'influence de votre faiblesse, vous avez lamentablement descendu la côte que vous espériez gravir, pour aspirer, là-haut, l'air pur de la vertu et de la sainte liberté, remontez-la avec lui, bravement et sans relâche.

Allez à lui, et qu'à votre dernière heure, à cette heure où toutes les souffrances de la vie se résument en une dernière larme et en un dernier soupir, il soit là tout près de vous, comme jadis à Nazareth auprès de Joseph pour recueillir l'un et pour sécher l'autre, de sa main bénissante et douce.

VI

Le divin Artisan de Nazareth modèle du travail chrétien

Le divin Artisan de Nazareth, modèle du travail chrétien

Je ne connais rien, mes chères Enfants, de plus délicieusement attachant que le spectacle historique que voici :

Le soleil vient de se lever, l'heure du repos a cessé, le travail va reprendre. Joseph connaît sa tâche : il va la remplir. Après le regard de piété quotidienne jeté sur le Créateur, la parole de délicat amour adressée à Marie et à Jésus, il se dirige vers son atelier. Les outils, qu'il a déposés la veille, attendent là la main robuste et experte qui leur imprimera toute la journée le mouvement du labeur accoutumé. Les copeaux commencent à voltiger dans l'air; les planches se polissent, s'alignent, se placent, prennent une forme. Joseph s'y entend et

l'ouvrage avance. L'enfant Jésus est là. Depuis Bethléem, il a grandi ; sa taille s'est développée ; ses forces se sont accrues. Jadis, il allait puiser l'eau à la fontaine dans cette cruche que lui confiait sa Mère ; maintenant, il veut aider son père et développer les ressources nécessaires à la Sainte Famille. Ce sont deux ouvriers : l'un, le plus âgé, apprend à Celui qui créa l'univers à confectionner l'ouvrage que les clients attendent ; l'autre, docile — il ne savait qu'obéir, — essaie ; puis bientôt sous son doigt, l'œuvre se fait.

Les Evangiles apocryphes, avec la débauche d'imagination qui les caractérise, nous ont montré l'atelier de Nazareth illuminé des splendeurs célestes, peuplé par les anges qui servent l'Enfant-Dieu, embelli par les travaux merveilleux qui s'échappent des mains de Jésus et laissent derrière eux l'impression que ce n'est pas un ouvrier humain qui travaille. A quoi bon toutes ces exagérations ? — Mais non ! Jésus à Nazareth, c'est la divinité qui se cache, qui a consenti à travailler comme nous, et qui, si elle n'y prend garde, n'aura pas demain de pain pour apaiser sa faim.

Et Marie, de son côté, vaque aux soins

du ménage. Elle travaille, elle aussi, en bonne ménagère qu'elle est, et ces multiples détails de cuisine, de couture, de nettoyage, que vos mères avisées vous représentent comme les garanties de votre avenir, trouvaient en elle un esprit vigilant et une âme docile. Voilà la vérité.

*
* *

Un jour vint où Jésus dut veiller à assurer le pain de sa Mère. La mort passa, nous l'avons dit, dans l'atelier. Joseph déposa ses outils et s'endormit dans les bras et sous le baiser de son Fils. Jésus tint à Nazareth l'atelier de charpentier. L'enseigne était bonne, sans doute. Le fils succédait au père dont le renom de probité avait attiré la clientèle. Il reprit les outils paternels, et l'Eglise naissante se souvint longtemps d'avoir pu admirer des jougs et des charrues que le Créateur du monde avait façonnés lentement, et pièce à pièce, de ses mains divines.

*
* *

C'est un enseignement pour nous que ce spectacle du travail de Nazareth. Nous

avons besoin de nous en souvenir et de bien comprendre que le travail est pour notre vie chrétienne : une *loi*, une *grandeur*, une *garantie;* et de nous demander ensuite *comment nous devons travailler*.

I. — Noblesse du Travail

I. — Une loi.

Remarquez tont d'abord que l'obligation du travail remonte très haut. Elle nous fut imposée par Celui-là même qui nous donna la vie. Le travail est une loi de notre nature.

Vous rappelez-vous comment l'Ecriture souligne l'intention divine qui a présidé à la création de l'être humain? Quand Dieu eut fait l'homme, dans les conditions que vous savez, il le plaça dans un paradis de délices; mais que devait-il y faire? « *ut operaretur* »[1]. Il devait y travailler.

Ainsi donc : avant même que toute espèce de défaillance appelle la nécessité d'une réparation, l'obligation est bien net-

1. Gen., II, 15.

tement définie : il faut travailler. Nous avons été créés pour cela. Job le dit dans son livre, en ajoutant une comparaison qui éclaire cette vérité d'une lumière indiscutable : « L'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler. *Homo nascitur ad laborem et avis ad volatum*[1]. »

Sans doute, le labeur d'avant la chute n'avait pas le caractère qu'il revêtira après. Il possédait pourtant des exigences absolues.

Dans l'état d'innocence Adam et Ève travaillaient sans fatigue. Le labeur imposé venait merveilleusement satisfaire une activité toujours désireuse de s'exercer. C'était l'épanouissement de leur vie que l'application au travail; et la nature soumise produisait docilement sous leur impulsion les fleurs et les fruits.

Le péché est venu. La loi a simplement changé de formule. Tout à l'heure Dieu avait dit à l'homme : Tu travailleras. Mainnant, il ajoute à son ordre un codicille qui transformera le précepte en un anathème d'expiation : *In sudore vultus tui*[2]. Ce sera désormais à la sueur de ton front. Tes bras

1. Jo , v, 7.
2. Gen., III, 19.

peineront, ton cerveau se lassera ; ton être s'épuisera, et, puisque tu as voulu bouleverser l'ordre, soit : qu'il reste bouleversé, « *spinas et tribulos germinabit* [1] : la terre produira des épines et des ronces. »

Pourquoi cette transformation ? Parce que Dieu, dans sa miséricorde, inaugure, par ce mot, le régime du sacrifice et de l'expiation. L'homme est un coupable. Il a commis une faute qui va passer à tous ses descendants. Dieu aurait pu fermer devant ses yeux la perspective de joies auxquelles il a volontairement renoncé. Proscrit et maudit, il aurait dû traîner ici-bas, à tout jamais coupable, l'inconsolable deuil de quelque paradis lointain, dont il aurait livré le souvenir à sa race sans lui laisser l'espérance de le reconquérir jamais. De fait comment l'homme pouvait-il, de lui-même, prétendre à recouvrer une vie surnaturelle, condition indispensable des joies du Ciel, qu'il n'avait possédée jadis que parce que, gratuitement et sans aucun mérite de sa part, Dieu la lui avait libéralement octroyée, et dont lui, le malheureux, venait follement de se priver?

1. Gen., III, 18.

Heureusement, ces procédés d'absolutisme et de rigidité ne sont pas dans les habitudes divines. Une grande victime viendra qui rendra par son sacrifice, à l'humanité, les droits et les splendeurs perdus. En attendant, la vie de l'homme empruntera quelque chose à cette expiation offerte sur le Calvaire. Ses journées, appesanties par un travail qui sera à la fois un châtiment et une source de mérites, reprendront dans l'attente d'abord du Rédempteur promis, puis dans l'efficacité de son immolation, l'espérance qui lui ouvrira sur le Paradis des horizons dont le péché l'avait dépouillé. Le travail ne sera donc plus seulement une loi de nature, il deviendra une loi de justice. Nous n'y sommes plus seulement obligés, nous y sommes condamnés.

Aucun être humain ne pourra s'y soustraire. Notre-Seigneur lui-même, tout Dieu qu'il était, en a accepté la solennelle exigence, et le prophète qui peignait à l'avance les traits de sa divine figure a pu la dessiner d'un mot : « *In laboribus fui a juventute mea*[1] : Dès mon enfance, j'ai assujetti mon corps au travail. »

1. Ps. LXXXVII, 16.

*
* *

Mais voyez donc jusqu'à quel point Dieu est miséricordieux !

A peine l'anathème a-t-il été porté, qu'il semble le regretter, ou du moins, vouloir le tempérer. Il ne veut pas que ses Enfants soient comme des esclaves condamnés à porter sans trêve ni adoucissement le fardeau du labeur quotidien. Courbés sous le joug, ils ressembleraient trop à des bêtes de somme, et penchés sur la terre, ils oublieraient facilement et trop vite le Ciel et Celui qui l'habite. Qu'a-t-il fait alors ? Il a lui-même limité les jours de ce travail. Il a dit : Tu travailleras six jours, et le septième tu te reposeras. Avec cette restriction bienveillante, la loi est définitive : aucun être humain, ne peut s'en dispenser.

Aucun être humain, entendez-vous bien, par le fait qu'il descend d'Adam, qu'il a péché en Adam, ne peut s'exempter de ce devoir absolu, de cette expiation légitime.

Aucun être humain ! Il n'est donc pas question de situation sociale, de condition de fortune, d'habitude ou de milieu. Tous ces éléments secondaires n'enlèvent rien à la force de l'anathème porté sur cha-

cun d'entre nous : « *In sudore vultus tui.* » Nous avons tous à manger notre pain dans l'activité. Sans doute, l'activité différera ; mais elle reste imposée à tous. Et je me demande avec anxiété de quel droit d'exception peuvent se prévaloir certaines jeunes filles, qui passent leurs journées dans une oisiveté révoltante. Elles se lèvent le matin, très tard, emploient à leur toilette un temps exagéré ; exigent de leurs domestiques que leur petit déjeuner soit prêt avec une régularité mathématique, quand elles sortiront de leur chambre ; emploient à lire quelque vague correspondance ou à chiffonner quelques fantaisies les dernières heures de la matinée ; apparaissent à la salle à manger avec une sorte de lassitude ennuyée, qui ne fera que s'accroître le reste de la journée. C'est qu'en effet, leur après-midi connaîtra la lourde obligation des visites fastidieuses, des conversations banales, des petites médisances fadasses, du temps qui s'écoule, parce qu'on le tue ; et qui rentreront le soir, la tête vide, le cœur encore moins rempli, empressées à retrouver dans la chambre à coucher un repos qu'elles n'ont nullement gagné.

Leur vie n'est-elle pas une injure perpétuelle au Créateur ? Et peuvent-elles vrai-

ment se croire en paix avec leur conscience lors même — ce qui n'est pas facile d'ailleurs dans ce régime d'oisiveté auquel elles se condamnent — lors même, dis-je, qu'elles n'auraient pas à se reprocher de chute grave sur tel ou tel commandement ?

Saint Augustin ne craint pas de dire que, malgré le baptême, qui a effacé en nous la tache du péché originel, nous la faisons en quelque sorte revivre quand nous ne remplissons pas l'obligation qui en est la peine, et qui doit en être l'expiation. Saint Ambroise s'exprime plus exactement quand il appelle l'oisiveté une seconde révolte contre Dieu. Il ajoute, avec sa lumineuse interprétation, que si dans la première révolte l'homme avait refusé d'obéir, dans la seconde il refuse de subir le châtiment de sa désobéissance. L'intempérance avait offensé l'autorité de Dieu ; l'oisiveté brave sa justice. Cette seconde révolte nous rend en un sens plus coupable aux yeux de Dieu que ne l'avait été Adam par la première. Car sa désobéissance fut l'erreur d'un moment, la nôtre est le crime soutenu et continuel de notre vie. Son péché fut immédiatement suivi de la honte de l'avoir commis ; nous jouissons de notre fainéantise sans remords et sans trouble.

*
* *

Ce devoir individuel se double d'un devoir social. Nous avons été créés pour vivre en société.

Or, une société, personne ne l'ignore, repose sur une hiérarchie, sur une diversité de talents, de fortune, d'obligations. Une égalité absolue, qui nivellerait toutes les conditions et réserverait à tous une identique somme de bien-être et de jouissances, n'est qu'une utopie, bonne tout au plus à fournir un thème fécond en développement aux orateurs populaires.

Pourtant, il y a une égalité qu'il faut assurer et sur laquelle repose l'existence même de la société ; c'est l'égalité dans le travail. Si celle-là au moins n'existe pas, sa disposition provoquera un égoïsme farouche chez les uns et une jalousie brutale chez les autres. De là naîtront les malaises, les perturbations, les révoltes et parfois les justices violentes que nous déplorons trop.

Connaissez-vous cette comparaison de l'Américain Bellamy ? Il prétend, et ma foi, il n'a pas tort, que la société ressemble à une diligence. Une partie de l'humanité y est attelée ; l'autre se dispute les places de

l'intérieur. Son seul effort consiste à enlever, parfois par la violence, les meilleures places.

Je me demande vraiment qui a ainsi dispensé de la loi universelle cette partie qui ne fait rien, que chercher les meilleures places. Ce que je sais, en tous les cas, c'est que la partie qui porte le harnais commence à trouver la route longue et la fatigue intense. Elle voudrait bien s'arrêter quelque peu, pour prendre à son tour les places de l'intérieur. Et je le comprends trop, si on lui a ravi toute idée chrétienne ; si on lui a fermé surtout tout horizon qui lui ouvre des aperçus de récompense dans un ciel acheté par ses labeurs. C'est bien cela qui m'inquiète : qu'auprès des êtres qui travaillent, il y en ait tant d'autres qui s'obstinent à ne rien faire !

Car, aussi longtemps que le travail sera méprisé ou négligé par la partie aisée ou intellectuelle de la société, il restera une foule de malentendus et de ressentiments. Vous aurez beau multiplier les protestations et tous les témoignages en l'honneur des laborieux, les assister même de vos aumônes et de votre pitié, ceux-ci se persuaderont toujours que le travail est un esclavage auquel personne ne se sou-

mettrait s'il avait le choix d'agir autrement. De là, à la haine du travail, il n'y a qu'un pas. Et vous avez pu voir autour de vous, dans notre société, combien il est aisé de franchir ce pas, et à quels désastres on s'expose, quand on l'a franchi.

Ce qu'il faudrait pour rétablir l'équilibre dans cet état social si bouleversé, ce serait de montrer à ceux qui travaillent, que ceux qui pourraient s'en dispenser s'y adonnent quand même, ou du moins, respectent les travailleurs et n'exigent pas qu'ils dépassent les limites de la justice et des forces humaines. Le jour où les jeunes filles qui gagnent péniblement le pain de chaque jour, verront que leurs sœurs plus fortunées qu'elles, ne les traitent plus en « parias », dont on exige le travail de toilette ou de luxe à jour fixe et au mépris de la santé ; quand elles verront que les « demoiselles du grand monde » savent, comme elles-mêmes, mettre « la main à la pâte », elles trouveront leur tâche moins lourde, et peut-être rendront-elles quelque respect à Celui qui a imposé une loi identique à tous.

Prenez donc garde qu'à l'heure où Dieu se présentera à vous, il vous trouve les bras tombés, les mains vides, et que, de

sa parole sévère, il vous fasse entendre ce mot : *Quid hic statis tota die otiosi?* Pourquoi restez-vous ainsi tout le jour sans rien faire[1] ?

*
* *

C'est qu'en effet, un jour viendra où vous comprendrez mieux, mais trop tard, ces choses.

Oui, mes Enfants, un jour Dieu passera un jugement sévère sur la façon dont vous aurez employé le temps qu'Il met à votre disposition. Qu'en aurez-vous fait? Qu'aurez-vous à répondre sur tant d'heures, tant de journées, tant d'années que vous aurez perdues? Perdues? Entendons-nous bien. Le temps passe, il se consume, il ne se perd pas; il ne s'en perd pas un seul instant. Ils sont bien ou mal employés, ces moments précieux, mais en s'enfuyant, ils emportent avec eux le principe de nos récompenses ou de nos châtiments. Vous les trouverez quelque jour aux pieds du juste Juge. Dieu les tirera de l'abîme, où votre inconscience ou votre apathie avaient prétendu les enfouir, pour vous les opposer;

1. Joan., IX, 4.

et c'est sur l'usage que vous en aurez fait que vous serez jugées.

Ah! si pouviez par la pensée pénétrer dans le domaine où toutes les âmes des damnés expient dans les supplices les imprévoyances de leur existence, vous les entendriez sans doute vous crier : « Hâtez-vous d'employer votre vie, car pour nous, nous l'avons gaspillée, ou nous l'avons profanée, ce qui n'est guère différent. Hâtez-vous, car lorsque vous arriverez où nous sommes, vous verrez avec quelle amertume vous ramènerez votre pensée sur les années écoulées, quelle affreuse perspective présenteront à votre esprit les jours de votre pèlerinage terrestre, de quel vide effrayant vous apparaîtront vos dissipations, vos nonchalances et vos frivolités! N'eussiez-vous pas commis le mal, vous avez omis au moins de faire du bien, et c'est sur cette abstention-là que Dieu vous condamnera! » Notre-Seigneur nous en a avertis : « *Operamini dum dies est*, nous dit-il : travaillez pendant qu'il est jour » ; « *venit nox, quando jam nullus potest operari* : car il viendra une nuit dans laquelle personne ne pourra agir[1]. »

1. Math. xx, 6.

C'est contre cette nuit-là qu'il faut vous mettre en garde en accomplissant la loi du travail. Dieu qui vous aime en a fait d'ailleurs pour vous la source d'une singulière grandeur.

2. Une Grandeur

Grâce à Dieu, nous n'en sommes plus au temps où le travail était considéré comme un opprobre, où la seule ambition des grandes dames et des nobles « damoiselles » consistait à s'éviter toute fatigue ; où les bonnes manières remplaçaient les bonnes actions, où surtout le code de la galanterie était le livre de chevet des jeunes filles, qui n'en aimaient aucun qui fût sérieux.

Notre société utilitaire cultive plus les titres de rente que les titres de noblesse ; et pour acquérir les premiers, le travail est indispensable. Elle a donc donné une autre orientation à la mentalité française. Et les laborieux sont vraiment les plus estimés. On comprend mieux les choses.

Pourtant ? N'y a-t-il pas encore chez vous quelques préjugés qu'il est urgent de combattre ?

On raconte dans la vie de Mlle Louise de France, qu'à son arrivée au Carmel, elle se sentait prise de vertige, à la descente des escaliers, parce qu'elle ne pouvait plus s'appuyer sur le bras du cavalier sans lequel elle n'avait jamais franchi les larges degrés de Versailles. Ainsi, l'étiquette avait fait ce miracle dans l'une de nos plus énergiques filles de France : de la désarmer en présence d'un péril purement imaginaire. Hélas! elle en fait d'autres, aussi lamentables dans l'âme de certaines jeunes filles du XX^e^ siècle !

Alors que tout se précipite à notre époque dans une lutte acharnée pour la vie, que font encore certaines jeunes filles, au moins d'un certain monde ? A quoi passent-elles les années qui suivent leur sortie de pension ? Ces années pourraient être par elles si bien employées, puisqu'alors elles disposent de toute leur force physique, de la gaîté de leur âme, de l'enthousiasme que leur donne l'espérance, et que les constatations de la vie n'ont pas encore éteint. Et à quoi souvent se font-elles gloire de les employer ? A vivre dans l'oisiveté. Il est de bon ton dans un certain monde de prétendre qu'une jeune fille qui se respecte, doit passer ces années à attendre le

mariage. Et comme porter une toilette, qui la mette de pair avec les plus riches héritières, et demeurer inoccupée, semblent les deux plus sûrs moyens d'atteindre ce but, elles ne s'en font pas faute.

Aussi, que viennent plus tard les obligations de la vie, on les trouve sans courage et sans goût. L'existence, avec les coutumes et les préjugés absurdes, dont nous parlons, ne leur était apparue que dans un rêve : rêve de grandeur, d'adulations, de liberté, de jouissances. La réalité, avec son travail, ses nécessités, ses souffrances physiques ou morales, les laisse désemparées.

Vous touchez là, mes Enfants, une des plus lamentables erreurs de notre époque. Ce n'est point le travail qui abaisse : c'est l'oisiveté.

Le travail grandit au contraire, parce que : il exerce votre activité, il utilise votre vie, il développe vos facultés.

1° *Il exerce votre activité*

Vivre : c'est agir, et de même que quand un être est inerte, on dit : il est mort ; de même, quand quelqu'un s'agite, remue fait effort, on dit : il est bien vivant.

Rappelez-vous tout de suite ce mot, un peu fort peut-être, mais si vrai de L. Veuillot, je crois : « Il n'y a ici-bas que deux catégories d'êtres qui ne font rien et qui ont droit de ne rien faire, ce sont : les moules et les huîtres ; mais c'est à peine si l'on peut les appeler des êtres ; ce sont des estomacs. »

L'activité peut être multiple et variable : c'est entendu. Vous sentez bien vous-mêmes que toutes n'aborderont pas le même labeur et ne seront pas soumises aux mêmes obligations. Mais pour toutes, le travail n'est-il pas l'indice de l'activité? et n'y a-t-il pas certains travaux qui vous sont spécialement attribués?

Il y a le travail manuel d'abord. Le travail manuel? Mais n'en voyez-vous pas, pour vous toutes, l'opportunité et la grandeur dans les dispositions que la nature vous a données et l'estime que l'humanité n'a cessé de lui octroyer? Vous rappelez-vous ce que nous avons dit l'an dernier, quand nous avons parlé de la vocation? Dieu mettant, dans les aptitudes naturelles qu'il donne à chaque être, une des indications de sa volonté. Or, il est bien sûr que vous excellez dans les travaux manuels. Vous faites de véritables prodiges avec les

choses les plus simples. Une aiguille et quelque fil se transforment entre vos doigts, et par la couture, la broderie, la dentelle, provoquent l'admiration ou la reconnaissance de ceux en faveur de qui vous les employez. Il y a ce que nous appelons : les ouvrages de Dames, qui ne conviennent qu'à elles, qui ne sont bien faits que par elles, et qui embelliraient vos vies, si vous consentiez à vous en occuper.

*
* *

Le travail manuel par l'action salutaire qu'il opère sur le corps, qu'il fortifie, et sur les mœurs, qu'il épure, a toujours été apprécié par les Juifs. L'usage voulait que tout enfant, même riche, apprît un travail mécanique. C'était un moyen de gagner sa vie, le moyen aussi de conquérir une indépendance que l'oppression du vainqueur rendait plus désirable par sa disparition même.

Aussi, les plus célèbres d'entre eux, ceux que le rang, la fortune ou l'autorité auraient pu, semble-t-il, dispenser de cette obligation, y tenaient-ils. Saint Paul tissait des tentes ; et les docteurs de la loi ne

dédaignaient pas, entre deux séances, de travailler de leurs mains. Ismaël, l'illustre astronome et l'émule de Gamaliel II, fabriquait des aiguilles; José était tanneur; Jochanan faisait les chaussures et R. Judah résumait les multiples raisons qui poussaient les hommes de cette race à travailler de la sorte, quand il disait : « Le travail est l'honneur et la dignité des travailleurs. »

*
* *

L'antiquité, d'ailleurs, nous avait montré toutes les femmes qui travaillaient et qui initiaient leurs filles à l'accomplissement de ce devoir. Les princesses des nations, nous dit l'histoire, ne dédaignaient pas les travaux les plus ordinaires. Elles filaient, tissaient, ajustaient, cousaient, puisaient l'eau, ou lavaient le linge aux fontaines limpides. Les ancêtres prédestinées du Messie, et, à ce titre, devancières et figures prophétiques de la Très Sainte Vierge : Sarah, Rébecca, Rachel, avaient appris toutes jeunes, et trouvaient simple et glorieux de manier le fuseau. L'Écriture ne renferme-t-elle pas, en quelques mots,

l'un des plus beaux éloges qu'elle décerne à votre sexe, lorsque, s'adressant à la femme forte — que vous aspirez sans doute à réaliser toutes quelque jour — elle dit : « Elle a cherché la laine et le lin et les a travaillés avec des mains intelligentes. »

La laine et le lin ! Dans ces époques reculées, ne constituaient-ils pas les principales matières qui servaient au travail des femmes? N'était-ce point de ces matières-là que l'on confectionnait les vêtements?

Puisque je parle de la confection des vêtements, n'est-ce pas un délicieux souvenir que celui qui nous montre Marie dans le sanctuaire de Nazareth, filant et tissant de ses « mains intelligentes » la « tunique sans couture » que Jésus garda, dit-on, toute sa vie, qui grandit avec lui, qu'il baigna de son sang au Jardin des Olives, et que les soldats tirèrent au sort, sans la déchirer ?

Depuis lors, les Saintes se sont employées au même travail que Marie. Saint Jérôme le recommandait aux filles et aux amies de sainte Paule, sainte Radegonde l'a reproduit souvent. Sainte Élisabeth de Hongrie n'a point eu honte d'y appliquer ses mains royales. Et que d'autres les ont imitées !

Vous voyez que vous vous associez à une lignée de nobles ouvrières !

Depuis le jour, déjà lointain, dont je vous parlais tout à l'heure, on a trouvé des moyens plus expéditifs et plus économiques de confectionner des vêtements, que de les faire tisser par des mains féminines. Filer le chanvre et le lin, faire la dentelle à la main, la besogne paraîtrait un peu surannée, je l'avoue; aussi, c'est bien plutôt le travail en lui-même que les différentes façons de l'exécuter, dont je vous redis en ce moment la grandeur.

Hélas ! combien les idées sont encore faussées à ce sujet ? On se fait presque une gloire, dans certains milieux, de ne plus connaître le travail ! On considère comme un opprobre d'être aperçu en vêtements de travail. Le vieux Diogène, dont vous avez au moins entendu prononcer le nom, enseignait aux disciples qui se confiaient en lui, à affronter certains préjugés du public et à circuler en portant des fardeaux, des outils, des objets de consommation. Que n'est-il encore là pour tancer de ses vertes apostrophes quelques jeunes filles de notre siècle, qui se soucient fort peu d'être aperçues en des toilettes plus ou moins lestes, en des réunions plus ou

moins risquées, à des spectacles audacieux ; et qui rougiraient d'être surprises dans l'accomplissement de besognes modestes et utiles ?

Vous avez mieux que la voix d'un philosophe. Vous avez celle de votre conscience ; vous avez celle du Maître, qui n'a pas rougi, lui, d'apparaître sous les traits de l'ouvrier, et de travailler pour gagner sa vie.

2° *Le travail utilise votre vie.*

Pourquoi d'ailleurs rougir ? Faire quelque chose, n'est-ce pas le seul moyen de devenir quelqu'un ? La moindre des hontes qui attende une vie sans travail, est d'en faire une vie inutile.

C'est l'opprobre d'un être, quel qu'il soit, de passer ici-bas sans apporter sa part à l'activité universelle. Dieu, en créant notre nature et en lui donnant la faculté d'agir, et de produire des résultats, lui a donné quelque reflet lointain de son être à Lui, qui est tout acte. Se désintéresser de cette ressemblance, c'est se découronner, c'est, aux yeux de Dieu comme aux yeux des hommes d'ailleurs, se vouer à une infériorité dégradante.

Savez-vous comment l'Écriture parle de ces oisifs qui passent leurs journées dans l'inaction : « Ce sont les plus insensés des hommes[1] », dit-elle. « Ils seront dans une profonde indigence[2] », et elle ajoute par la bouche de saint Paul : « Celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger[3]. »

Ne vous y trompez pas : les êtres valent ici-bas, d'après la somme d'utilité qu'ils représentent. La question sentimentale ne tient guère devant les coups répétés de l'accoutumance et des années. La beauté est éphémère, et l'admiration qu'elle provoquait hier disparaît bien tôt ! L'enthousiasme de la jeunesse cède souvent devant la réalité, et ceux qui l'avaient provoqué, comme ceux qui l'avaient éprouvé n'ont guère d'autres ressources que de pleurer sur le beau rêve évanoui. Il n'y a guère qu'une chose qui impressionne et qui dure ; c'est l'importance que nous gardons, en raison de l'utilité que nous offrons.

Sans doute, l'importance ne peut pas être extérieurement la même, et plus le rang est élevé, plus la valeur des actions semble

1. Prov., XII, 11.
2. Id., XXVIII, 19.
3. Thren., III, 10.

s'augmenter. Mais là encore, gardez-vous de l'illusion. C'est moins par le genre de travail en lui-même, que par la place qu'il garde dans cette colossale ruche, que représente l'humanité, que les êtres valent. Le travail est une immense collaboration où depuis les travaux manuels les plus obscurs jusqu'à ceux qui sont les plus éclatants et les plus compliqués, depuis les travaux intellectuels les plus rudimentaires, jusqu'aux méditations les plus profondes, tout se rejoint dans un seul but : l'utilisation des diverses activités humaines. L'abeille qui fait son rayon, le forgeron qui bat son enclume, le sculpteur qui fait parler la pierre ou le bois, l'architecte qui élève des édifices ; le médecin qui soigne les santés, la petite fille qui épèle et la mère qui élève ses enfants ; tout ce qui peine, qui travaille, qui fait effort, tout cela tient sa place et c'est pour cela qu'il ajoute un peu de vie à la vie universelle, un peu de justice aussi, un peu de beauté, de vérité, de bonté. N'est-ce donc rien ? Et accepterez-vous de rester inactives et sans valeur au milieu de ce mouvement général ? Voudriez-vous qu'après vous avoir considéré comme un hors-d'œuvre durant votre vie, on grave sur votre tombeau ces paroles

méprisantes, malgré la poésie qui les décore :

> Elle est morte et n'a point vécu,
> Elle faisait semblant de vivre.
> De ses mains est tombé le livre
> Dans lequel elle n'a rien lu.

Elle faisait semblant de vivre ! Que d'âmes lui ressemblent encore parmi nos jeunes filles, à qui pourtant la nature et la Providence réservaient d'autres succès !

Parce qu'elles ont passé leur enfance dans l'oisiveté, elles ont connu l'inutilité des années pourtant si fécondes de leur jeunesse ; et la maturité n'a été qu'une course anxieuse, sans répit, au sans-gêne, et à la fantaisie. Lacordaire avait bien raison de dire : « Quand on n'a pas travaillé jeune, on ne sait rien, on n'est rien, on ne peut rien. » Quelle honte !

*
* *

Dans le 3e chant de son poème *l'Enfer*, le Dante marque ainsi du fer rouge de son mépris les âmes qui ont passé leur vie dans l'oisiveté. Guidé par Virgile, le poète arrive à la porte de « la cité des larmes ». Il n'est pas entré encore qu'il entend mon-

ter du fond de l'abîme des gémissements, des lamentations, des plaintes, des soupirs, toute la gamme des tonalités habituelles aux âmes sans consistance, errant sous un ciel que n'éclaire aucune étoile. Le poète s'arrête. De quelles poitrines peuvent donc sortir ces clameurs ?

— « Maître, qu'est-ce que j'entends, et quelle est, dit-il, cette foule qui paraît si accablée par la douleur ? »

Virgile répond :

— « Ce misérable sort est celui des tristes âmes qui vécurent sans blâme et sans louange. » « Elles sont mêlées à ce mauvais chœur des anges qui ne furent ni fidèles ni rebelles à Dieu, mais qui furent pour eux-mêmes. Ceux-là, le Ciel les a chassés parce qu'ils terniraient sa beauté, et l'enfer profond les repousse, parce que les coupables tireraient quelque gloire de leur présence. »

Le Dante insiste :

— « Maître, quel est donc le tourment qui les accable et les fait pleurer si fort ? »

Virgile répond :

— « Je te le dirai brièvement. Ils n'ont pas l'espérance de mourir et leur vie obscure est si basse qu'ils sont jaloux de tout autre sort. Le monde n'a pas gardé leur souvenir, la miséricorde et la justice les

dédaignent. Ne parlons pas d'eux, mais regarde et passe. »

Ainsi, la conscience humaine dicte son verdict de mépris sur la valeur de toutes les âmes qui n'ont pas su se résoudre à l'action.

« Ne parlons pas d'eux, regarde et passe. » C'est tout ce qu'elles méritent. Elles se sont cantonnées dans une inertie égoïste. Elles ont gardé un état intermédiaire et désolant, et n'ont pas su se décider à prendre un parti : « Elles ne sont agréables ni à Dieu ni à ses ennemis. » Elles sont condamnées à porter à tout jamais dans une inaction forcée et dans le seul sentiment qui puisse convenir à des âmes ternes, flasques et molles comme elles : le sentiment de la jalousie à l'égard de celles qui font quelque chose, la flétrissure ineffaçable de leur apathie sans grandeur et de leur vie sans personnalité. Comme le dit un auteur que vous avez lu sans doute, elles ont eu : « la Peur de vivre. » Elles ont gardé le souci constant, unique de leur tranquillité. Elles ont fui toute responsabilité, toute lutte, tout risque, tout effort. Elles ont évité avec soin le danger, la fatigue, l'exaltation, la passion, l'enthousiasme, le sacrifice. Elles ont été « l'égoïsme passif qui préfère diminuer

son appétit plutôt que d'accommoder lui-même son repas et se confiner dans la mesquinerie d'une existence incolore et fade, pourvu qu'il soit assuré de n'y rencontrer ni chocs, ni heurts, ni difficultés, ni obstacles, comme un voyageur qui ne consentirait à voyager qu'en plaine et sur des roues caoutchoutées[1]. »

Elles ne méritent qu'un regard : celui du dédain : « Regarde et passe. »

*
* *

3° *Le travail entretient, développe vos facultés.*

La chose se comprend. Toute force, quelle qu'elle soit, a près d'elle un principe de destruction qui l'attaque et la ruine, si elle ne se défend. Le fer et l'acier se rouillent s'ils ne travaillent ; nos campagnes, si riantes par leurs moissons, ne produisent plus que des ronces et de la misère, si on les laisse en repos ; nos membres s'ankylosent dans une inaction prolongée ; notre tempérament se détruit, s'il n'élimine les toxiques qui tendent à envahir le sang ;

1. H. Bordeaux, *La Peur de vivre*, Préface, p. IV.

notre mémoire devient paresseuse d'abord, puis rebelle, si nous ne la forçons à travailler. C'est une loi universelle. Pour vivre, l'effort est nécessaire ; nous n'échapperons à la rouille et à la mort que par l'exercice régulier de nos facultés. Voilà donc un champ nouveau qui s'ouvre à votre initiative : « Assouplir vos muscles, apprendre à vous servir de vos mains, de vos yeux, vous habituer aux fatigues, aux rigueurs des saisons, à la lutte contre les obstacles, à la soumission patiente et chrétienne aux nécessités, astreindre votre intelligence aux exercices difficiles de l'étude, forcer votre mémoire à s'assimiler les connaissances essentielles, et à se parer de quelques aperçus intéressants, familiariser votre volonté avec les choses qui ne vous plaisent point, dompter vos désirs, vos émotions, vos passions ; apprivoiser en un mot et discipliner tout votre être, voilà un travail, la plus haute préoccupation d'une âme qui aspire à accomplir son devoir.

Appliquez-vous à cette tâche et vous verrez bien vite que, si elle n'est pas sans rudesse, elle est encore moins sans profit. Elle est fortifiante, et si vous savez vaincre votre répugnance, passer au-dessus du léger frisson douloureux qui vous épouvante au

début, un peu semblable à ce que vous éprouvez au contact de l'eau froide, vous verrez quel profit vous retirerez de cet effort si fécond. Vous vous plairez bientôt à ce qui vous effrayait d'abord. Vous verrez s'augmenter votre santé physique et morale, vous vous sentirez entraînées, en possession d'une activité, d'une énergie toujours prête à se dépenser.

*
* *

Ne voyez donc pas le travail par son côté matériel et banal, fatigant souvent, qui le ferait apparaître gris et terne aux yeux de votre nature trompée. Pénétrez-en l'intérieur, voyez-en les surnaturelles nécessités, l'ineffable beauté. Et si vous me permettez une comparaison, je vous dirai : « Il vous est sans doute arrivé de vous arrêter en face de quelques-unes de nos églises. Vous examiniez, du dehors, les vitraux qui en décorent les fenêtres. Et de là, ils vous paraissaient sans charme ni couleur ; tous les détails se perdaient dans une grisaille monotone, informe et parfois grotesque. Si vous vous en teniez là, vous pourriez, à juste titre, vous demander pourquoi on attache

tant de prix à ces choses mesquines et sans forme. Mais pénétrez, je vous prie, à l'intérieur de l'édifice, examinez de là ; et vous verrez : les couleurs vont s'accuser, les lignes se dessiner, les rosaces flamboyer. Le sujet va se détacher dans les rayons de la lumière ; les pierreries étincelantes ou mates apporteront successivement, dans le jeu merveilleux du soleil, une variété qui égaie, une netteté de contours qui provoque l'admiration. Ce sera un vrai régal pour vos yeux et vous comprendrez alors le génie de l'artiste et le ravissement des siècles.

*
* *

Vous ne mépriserez donc jamais celles qui se grandissent par le travail. Quelle honte pour des jeunes filles chrétiennes, et quelle folie, que d'enlever ainsi aux choses leur vraie signification ! Alors que, fières, dédaigneuses, vous regardez de haut les jeunes filles moins fortunées, que vous les appelez parfois d'un mot méprisant : « ces gens-là », vous réservez vos respects et vos extases pour les inutiles qui n'ont qu'un mérite : celui d'avoir trouvé en naissant un patrimoine qu'elles sont souvent, d'ailleurs,

très incapables d'utiliser. Fi donc! Entre les deux catégories : les parasites et les agissantes, vous savez maintenant où doivent aller vos préférences.

Ne méprisez donc pas les besogneuses. Ne rougissez pas de les fréquenter, de les admettre dans votre amitié. Je sais l'importance qui peut exister à ne pas mélanger les classes, les goûts, les éducations, mais je sais aussi, que si certaines jeunes filles de ce que l'on est convenu d'appeler « le grand monde » pouvaient voir de plus près certaines âmes de jeunes filles du peuple, elles seraient étonnées; et peut-être rougiraient-elles parfois, en elles-mêmes, de constater les trésors de vertu, de piété, d'énergie et de dévouement qu'elles découvriraient en ces âmes. Elles ont puisé dans la lutte et l'effort quotidien le secret de se grandir. Et c'est un épanouissement de vertus, qui fait oublier la modicité de la situation.

N'oubliez jamais que le côté superficiel de votre vie tombera, que vous descendrez quelque jour de ce piédestal conventionnel où les opinions humaines ont placé la fortune, la beauté, la toilette ou les prétentions. La vraie grandeur aura sa revanche : celle qui repose sur l'accomplissement

loyal, constant, énergique et parfois douloureux du devoir quotidien. Plaise à Dieu que celles qui tiennent aujourd'hui, par situation, le premier rang de la société, le tiennent alors, parce que Celui qui donnera les places, les en aura reconnues dignes; et qu'elles ne soient pas réduites à prononcer la parole des illusions qui tombent : « *Ergo erravimus* : Combien nous nous sommes trompées! »

Ne dites jamais, surtout, que vous n'avez rien à faire, que vous ne savez pas à quoi occuper votre temps. C'est bien le contraire qui est vrai; et que la vie soit trop courte pour faire face aux nombreuses occupations qui l'absorbent, c'est de cela plutôt que vous devriez vous plaindre.

Vous n'avez rien à faire? Avez-vous rempli toutes les obligations de votre état? Si vous n'avez pas encore d'état déterminé et obligatoire, vous préparez-vous par de sérieuses réflexions, par des exercices réglés, à en avoir un, et à lui faire honneur quelque jour? Vous rendez-vous capables des fonctions que vous aurez à exercer? Oubliez-vous que vous êtes chrétiennes, que vous avez des vœux à adresser au ciel, des secours indispensables à demander, pour vous, pour les autres et que ces

secours-là, Dieu ne les donnera qu'à la prière? Oubliez-vous que vous avez des actions de grâces à rendre, la loi divine à méditer, une âme à nourrir de lectures pieuses, sous peine de la laisser s'étioler et mourir, des péchés à reconnaître, à déplorer, à expier, à réparer? Avez-vous fait tout cela? — Oui? Eh bien! allez : les pauvres vous attendent, les malheureux vous désirent, ils ont besoin de vos lumières, de votre dévouement; les œuvres de charité et d'apostolat vous sont ouvertes; elles vous appellent, vous sollicitent, se plaignent de mourir, parce que les initiatives font défaut. Allez! Le champ est large ouvert! Alors que les énergiques y courent sans relâche et y découvrent une besogne incessante, les apathiques seules s'assiéent tristement sur le bord du chemin, répétant avec le ton de l'ennui : Nous n'avons rien à faire.

Dieu les punit déjà en privant leur vie de tout ce qui en fait le charme.

3. — **Garantie**

Le travail en effet agrémente et allège votre existence, car il *l'assure contre les*

incertitudes des événements, il *fortifie votre santé physique*, il *vous fournit un remède à l'ennui*, source de bien des chutes.

Connaissez-vous ce trait historique? Septime-Sévère allait mourir. Il était là entouré de ses courtisans qui s'empressaient autour de sa couche et le suppliaient de leur donner un mot d'ordre, quelque chose comme un souvenir vivant de ce qu'il avait été et un encouragement perpétuel pour leur propre vie. Les forces du moribond défaillaient, mais regardant son glorieux passé et trouvant dans son travail opiniâtre l'explication de toutes ses victoires, il se contenta de cette simple parole : *Laboremus :* Travaillons. Le mot reste toujours vrai.

Le travail peut être une nécessité sociale. Pour manger et pour vivre, il faut parfois travailler. Si la Providence vous a placées, mes Enfants, dans cette condition que le monde appelle de façon injuste : une condition inférieure, n'en rougissez jamais. C'est un grand honneur en effet de pouvoir, par son labeur, soutenir la vie que Dieu nous a donnée, la prolonger, la défendre. C'est une véritable fierté de se reposer sur sa propre activité, sans compter sur les sympathies intéressées qui se manifestent sou-

vent plus en paroles qu'en acte ; c'est un grand bonheur de pouvoir goûter sans rougir un repos acheté par un travail sérieux. C'est pour tout cela sans doute que Dieu a placé les parents du Verbe incarné dans une position modeste et qu'il a jugé, avec d'infinies raisons, que si les ancêtres de Marie et de Joseph avaient porté le sceptre et connu les splendeurs des palais royaux, il n'y avait pour leurs descendants aucune honte à manier le rabot et la scie, à demeurer dans une échoppe.

Mais si la Providence vous a permis, en raison de l'aisance au milieu de laquelle elle vous a fait naître, de regarder l'avenir sans redouter les nécessités qui imposeraient à chacune de vos journées l'obligation du pain à gagner, croyez-vous que ce ne soit pas encore une garantie que d'initier au labeur vos esprits et vos mains ?

Vous êtes riches. Soit. Mais combien de temps cela durera-t-il ? A notre époque de bouleversements, d'activité insensée, d'imprévus et de déroutes, les fortunes les mieux assises sont-elles sûres de défier toute ruine ? Vous savez comment Octave Feuillet que vous avez lu, j'en suis sûr, en parle. Il avait vu venir — déjà de son temps — un monde « dur, farouche, haineux » où

« l'on se combattrait avec un égoïsme sans pitié, sans appel, sans espoir d'une justice finale, et il plaignait à l'avance les blanches tourterelles qui n'auraient pas bec et serres pour se défendre contre les atrocités de cette vie. Elles et leurs petits seraient infailliblement massacrés ». Vous ne voulez pas, n'est-ce pas, être de ces tourterelles que l'on massacre ? Alors, raidissez-vous et devenez énergiques. J'en ai connu, et vous avez sans doute aussi certains noms sur les lèvres, de ces pauvres jeunes filles nées dans l'abondance et à qui la jeunesse n'apporta que la gêne, parfois la misère ! — Quelque jour d'ailleurs, celles parmi vous qui garderont le rang où la Providence les a placées et fonderont un foyer, verront de ce chef le bien-être familial diminuer par les nécessités d'installation. La dot est souvent entamée ; et n'est-elle pas aussi elle-même une partie seulement de la fortune totale dont on jouissait jadis ? De ce fait, la situation s'amoindrit. Il faut compter au début : il faut faire beaucoup par soi. On espère bien sans doute que dans un avenir rapproché, quand les affaires auront repris leur train, que l'on aura passé la crise des premières années, on pourra retrouver le confort et l'aide que l'on avait chez soi

jadis. Mais cet avenir est-il sûr? Viendra-t-il?

Et puis, cette aide, croyez-vous que vous pouvez l'espérer? Écoutez les doléances de vos mères. Demandez-leur s'il est facile de se faire servir; si elles ne préféreraient pas cent fois se priver de domestiques, si elles le pouvaient, plutôt que de passer par les exigences de servantes qui réclament tout, y compris le droit d'imposer leurs volontés et de restreindre leur service.

Habituez-vous à faire dès maintenant votre travail. Vous le commanderez mieux, l'ayant pratiqué dans votre jeunesse, et vous ne serez pas prises à l'improviste, le jour où la grève des « tabliers blancs » vous aura mise dans la nécessité de ne plus vous attendre qu'à vous-mêmes.

*
* *

J'ajoute que le travail est une garantie pour votre santé physique. Sans doute, il n'en faut pas trop prendre, et le travail, qui devient une excessive fatigue, déprime, use et tue avant l'âge. Mais regardez donc combien l'activité développe les natures féminines. Au lieu de ces êtres flexibles, à l'estomac fragile qui réclame des aliments

spéciaux, donnés à heure fixe, à dose réglementaire, sous peine de provoquer des migraines, des pesanteurs ou des crises de nerfs; aux jambes si vite fatiguées qu'elles ne peuvent plus parcourir quelques kilomètres sans réclamer du repos; à la tête incapable de se livrer à un travail de pensée, elle forme de ces natures agrestes où la vie coule à flots et qui portent l'empreinte de la vigueur sur le visage et dans toutes leurs manières. Que voulez-vous ? C'est une loi universelle. Je vous l'ai déjà dit : tout ce qui ne remue pas, ne fonctionne pas, se rouille et se corrompt. Regardez ce qui se passe dans la nature. Écoutez la médecine, qui vous explique ce phénomène, que je vous indiquais tout à l'heure. Le travail, nous dit-elle, « rétablit l'équilibre perdu par l'exagération des facultés intellectuelles, l'excitation du système nerveux. Il enrichit le sang, augmente l'énergie, entretient la bonne humeur, quand elle existe et la ramène quand elle a disparu. »

*
* *

Il est une garantie surtout pour votre santé morale, que l'oisiveté et l'ennui endommagent si souvent.

Oui, la plupart des vertus qui se perdent ou du moins, des innocences qui s'envolent, peuvent accuser l'absence ou l'insuffisance du travail. Ah ! quelle misère et quelle imprudence, que de vous laisser consumer par l'oisiveté, ou de peupler vos journées par la lecture de livres mesquins, à couverture rose, bleu pâle, mauve ou lilas, qui commencent tous par un prince et une princesse qui s'aiment avec tendresse et finissent par un roi et une reine qui trouvent le bonheur dans le mariage! Quelle imprudence et quelle misère, au lieu de donner à votre activité un but précis, utile, fécond, de la réduire aux longues heures d'une rêverie sans consistance ou d'une musique affadissante, aux travaux de pyrogravure, de photographie, de dentelle, d'étain repoussé ou de patinage à roulettes! Certes, je n'en veux pas de façon intransigeante à ces arts d'agrément; je ne reproche pas aux jeunes filles ces petits « talents de société » qui agrémentent leurs salons, embellissent leur vie et pourraient être une légitime récompense d'un travail plus sérieux. Mais c'est précisément parce qu'ils remplacent tout travail d'importance, et qu'ils se donnent pour l'essentiel, alors

qu'ils ne sont que la fantaisie, que je m'élève contre eux.

Et comment voulez-vous que votre vie soit féconde si elle ne connaît que ces mièvreries; qu'elle soit sérieuse, alors qu'elle s'amuse à ces bluettes? Comment voulez-vous que votre imagination ne s'envole pas et ne vous entraîne pas dans le pays du rêve, toujours illusoire, quand il n'est pas dangereux, si vous ne la fixez par quelque ouvrage qui vous absorbe?

*
* *

Le pays du rêve? Mais on dirait que l'on fait tout pour vous le faire habiter et ainsi fausser votre vie! C'est comme une conspiration universelle, qui n'a qu'un but : tromper votre jugement en vous présentant, comme une nécessité universelle et un titre à la gloire, ce qui en réalité devrait provoquer votre vigilance parce que, tel qu'il s'offre à vous, il n'est souvent qu'un signe de l'appauvrissement de notre nature et d'une perturbation de notre conscience.

Rappelez-vous. Toutes vos études sont pleines des chimères de l'amour humain.

La littérature ancienne vous a appris les inexplicables révolutions provoquées par la couleur des cheveux d'Hélène ou le mystère des yeux de Cléopâtre. Les grands auteurs français, même ceux qui ont laissé le renom de l'héroïsme et l'empreinte de l'austérité : Corneille, Racine et Molière vous ont bercées de ces intrigues que l'on vous a forcées à disséquer, à apprécier, à retenir dans vos mémoires. Vous étiez trop jeunes pour tirer des belles aventures tragiques qu'ils mettaient en œuvre les idées morales que votre maturité vous permettra de dégager ; il n'est resté sur la cire molle de votre sensibilité que les échos des héroïnes inconnues, trahies ou malheureuses. Et à l'heure actuelle, les livres qui traînent, les revues, même anodines, les scandales en lettres criardes des journaux, les affiches, les conversations que vous saisissez ne donnent-elles pas une pâture incessante à votre imagination? Elles vous font voir la vie dans un brouillard, dans un rêve éternel. Je veux bien — quoique je n'en sois pas très sûr — que la délicatesse de vos sentiments et la vivacité de votre foi vous maintiennent dans le domaine où la vertu ne sombre pas tout à fait. Mais ne voyez-vous pas la mi-

sère et l'imprudence qu'il y a à alimenter ainsi ce feu intérieur des passions humaines, auxquelles personne, entendez-vous, n'échappe? Ne voyez-vous pas combien il est dangereux de pactiser ainsi avec celui que l'Église vous a appris à redouter sous le nom de ce démon du midi, *dæmone meridiano*, qui ne respecte rien, et qui choisit de préférence les âmes dont la jeunesse fut pure et la foi reste intense !

Prenez-y garde : l'heure viendra où vous aurez besoin de toute votre énergie pour garder l'intégrité de votre conscience. Il vous faudra une volonté peu commune, une diplomatie de chaque instant, car les adversaires perfides et tenaces qui vous attaqueront, ne sont pas de ceux que l'on repousse en les combattant de front. La meilleure tactique est de les fuir adroitement en les oubliant. Le travail sérieux, actif, généreux, est le plus sûr dérivatif aux attaques incessantes qu'ils vous livreront, et aux voix de sirènes qui monteront autour de vous.

Connaissez-vous ce récit symbolique qui me fut fait dans une des villes du Midi, légendaire par son soleil et par l'enthousiasme de son peuple? Un jour le tumulte grondait sur un des boulevards de Mar-

seille, dont vous connaissez le nom. La foule avait quelques revendications à faire accepter, et quand le Midi bouge, la France entière doit l'entendre. La troupe avait été réquisitionnée, car le verbe des orateurs était haut et les citoyens se montraient impatients. La Canebière était devenue un théâtre d'hostilités. Que faire? Tirer sur cette foule, et la repousser les armes à la main, risquant de donner la mort à ces hommes dont le cœur est bon, si la tête est chaude ? C'était à quoi songeaient quelques chefs, qui connaissaient mal les Marseillais. Un édile intervint. Il demandait seulement deux choses : une heure de répit avant les sommations légales et la musique militaire. Les deux choses lui furent accordées.

Alors, on vit une chose étrange. A peine les cuivres eurent-ils fait, en une marche triomphale, leur apparition au milieu de ce peuple en délire qui réclamait ses droits, qu'une accalmie subite se produisit. La foule entière, insensible et obstinée tout à l'heure devant les menaces, ouvrit d'elle-même ses rangs à la musique entraînante. Les revendications s'endormirent dans l'harmonie des cuivres et le peuple partit à la suite du « pas redoublé », oubliant

tout pour se laisser enlever dans la gloire de la marche guerrière.

Je connais plus d'une jeune fille, à qui les points de la couture, l'attention soutenue d'une broderie, la fatigue d'un labeur manuel ont rendu plus de services sur ce point, que tous les discours de leur confesseur et toutes les résolutions prises sous l'empire de la crainte ou même de la générosité. Ce fut pour elles la musique marseillaise qui calma les ardeurs et endormit l'adversaire.

*
* *

C'est, d'ailleurs, l'histoire de toutes les âmes que j'écris là. Depuis le commencement du monde « l'oisiveté est la mère de tous les vices ».

Le prophète Ezéchiel, en rapportant les crimes de Sodome et les châtiments qui en furent la conséquence, fait cette réflexion si pleine d'enseignement : « L'iniquité de Sodome a eu pour cause : l'orgueil, la gourmandise et l'oisiveté [1]. »

Aussi longtemps que les Israélites s'a-

1. Ezech. XVI, 49.

donnèrent au travail, ils ne tombèrent jamais dans l'idolâtrie. A peine commencèrent-ils à passer leur temps dans les jeux et dans les festins, que tout de suite ils adorèrent le veau d'or. C'est saint Augustin qui a fait cette réflexion et il ajoute ceci, qui n'est d'ailleurs que le corollaire de l'observation précédente : Aussi longtemps que Salomon fut occupé à la structure du Temple, il fut le plus sage, le plus saint des hommes. Mais laissez-le connaître le repos, se complaire dans l'abondance des richesses, dans le luxe et dans l'oisiveté, et vous le verrez renoncer au vrai Dieu et se prosterner devant les idoles.

La sagesse populaire a résumé tous ces faits d'un mot qui manque peut-être d'élégance, mais que l'expérience a tant de fois contrôlé : « Fille oisive est mal pensive », dit-elle. Que c'est donc souvent vrai !

Et il vous sera bien facile, à vous-mêmes, de reconnaître la réalité de cet adage. Rappelez-vous : ce n'est jamais quand vous étiez occupées que la tentation vous a surprises. Ou bien la tentation vous trouvait oisives, ou bien elle vous faisait cesser votre travail, et c'est alors seulement que vous avez connu et déploré votre faiblesse. Gardez donc précieusement la

maxime que saint Jérôme écrivait à Népotien : « *Nunquam te diabolus inveniat nisi occupatum* : Que le démon ne vous trouve jamais inoccupé. »

II. — Comment il faut travailler.

Vous travaillerez donc. Mais ne vous y trompez pas : tout travail n'est pas méritoire. Pour qu'il ait sa valeur et obtienne une récompense, il faut le soumettre à certaines règles imposées par Celui-là même qui vous le commanda.

Vous en écarterez d'abord le désordre et les vues humaines ; puis vous y mettrez le côté surnaturel qui le relèvera aux yeux de Dieu.

Écartez-en le *désordre*.

Je me souviens, mes chères Enfants, d'un spectacle, banal sans doute, mais profondément suggestif qui me frappa il y a quelques mois à peine. Dans un cimetière de campagne, une abeille était entrée. Échappée d'une ruche voisine, elle allait, comme tant d'autres de ses sœurs, cueillir aux fleurs du voisinage la substance de son miel. Mais elle s'était trompée. Les

fleurs artificielles qui décoraient les tombes avaient égaré ses recherches, et la pauvre petite essayait de butiner là où elle ne pouvait rien récolter. Elle était agile et laborieuse; elle s'épuisait en efforts. Quand elle eut sans doute découvert son erreur, elle sortit de ce calice vide, et se reprit à voler dans l'espace. Son travail inutile l'avait épuisée; un coup de vent survint qui la fit rouler dsns la poussière.

Et je me disais : Que d'âmes généreuses ressemblent à cette abeille; que d'âmes de jeunes filles j'ai connues qui se trompaient ainsi ! Elles étaient des énergiques, elles aimaient le travail, s'y adonnaient avec cœur, et auraient même parfois mérité le reproche que Notre-Seigneur faisait un jour à Marthe : Vous êtes trop préoccupée ! Il leur eût été facile de gagner par leurs efforts la bénédiction et les récompenses divines. Mais non : au mépris de tous les rappels de leur conscience, de tous les avertissements de ceux qui les aimaient, elles s'obstinaient, trouvant des excuses toujours prêtes pour légitimer leurs impatiences et leur entraînement, semblant nous dire parfois avec la meilleure bonne foi du monde que nous ne connaissions rien à leurs obligations. Pourtant, il était visible

qu'elles erraient, allant ainsi de fleurs en fleurs, que leur santé s'épuisait à ces efforts qui n'étaient point faits pour elles ; que leur âme s'anémiait à ce labeur superflu qui sacrifiait l'essentiel, c'est-à-dire les soins spirituels, à la besogne accessoire.

Et voilà que quand elles sortaient de ces travaux épuisants, semblables à ce calice de fer où puisait notre abeille, le plus léger coup de vent les précipitait par terre. Il a réduit à rien leurs efforts passés, leurs aspirations anciennes, toutes faites de ferveur, de vertu, d'apostolat. Il leur a enlevé l'énergie qui leur eût été nécessaire pour songer aux nobles devoirs de la vie chrétienne ; il les a jetées dans la poussière des tentations que le démon ne ménage jamais, surtout quand il sait que l'heure est propice parce que la vigilance est en défaut et la volonté affaiblie.

* * *

Écartez-en aussi les vues purement humaines.

N'abaissez jamais votre travail à la seule pensée du gain à conquérir ; vous vous exposeriez à connaître bien des hontes :

vous courriez de bien graves dangers. Sans doute le gain viendra, il faut faire en sorte qu'il vienne, mais qu'il soit plus la conclusion d'un labeur surnaturellement compris et de même exécuté, qu'un but, premièrement et exclusivement poursuivi.

Ne travailler que pour cela, ce serait se vendre, et avec l'esprit intéressé de nos générations, il y a des commerces qu'une âme honnête réprouvera toujours.

Je me souviens qu'à une des heures les plus tristes des dernières expulsions religieuses, au milieu d'une foule hurlante et partagée en sentiments divers, j'abordais une jeune fille dont l'aspect contrastait singulièrement avec les cris de haine religieuse qu'elle proférait. Et comme je lui faisais honte de son attitude, elle me répondit : « Il faut bien que je vive. » — « Alors, lui dis-je, si je vous payais mieux que ceux qui vous exploitent en ce moment, vous changeriez de côté et vous soutiendriez les religieuses qu'on expulse? » — « Parfaitement, Monsieur. »

Elle était logique après tout, si elle ne voyait que le gain ; mais, c'est précisément contre cette logique trop sommaire que je veux vous mettre en garde.

Bossuet avait dit : « Malheur à la science

stérile qui ne se tourne pas à aimer. » Et moi, je vous dis : « Malheur au travail stérile qui ne rapporte que le gain d'ici-bas. C'est pour une œuvre plus haute que nous sommes faits, et c'est pour Dieu et avec lui que nous devons travailler.

***

Reportez-vous une dernière fois à Nazareth. Savez-vous ce qui m'y frappe. C'est sans doute la régularité et l'énergie du labeur quotidien, mais c'est surtout la nécessité où ces pauvres gens se trouvaient de surnaturaliser leur travail. Ils ne pouvaient s'empêcher de travailler pour Jésus et avec lui. L'Écriture est muette sur la façon dont Joseph et Marie travaillaient ; mais ne pouvons-nous pas affirmer que leur travail se faisait constamment sous le regard de Jésus ? Ils ne le perdaient jamais de vue, soit que sa chère présence encourageât leurs efforts, soit que leur pensée pleine de lui les transportât, sans jamais le quitter, aux lieux où il aurait pu se rendre. Et c'est de cela que je les envie. Et c'est à cela que je vous convie.

Travaillez donc pour Dieu, c'est-à-dire :

faites tout dans l'ordre, dans la mesure et dans le temps que Dieu vous ordonne. Évitez la fantaisie qui vous ferait vous précipiter avec un trop grand plaisir sur ce qui cadre avec vos goûts, vous éterniser sur ces choses, et oublier ou négliger le reste, follement éprises par exemple des arts d'agrément, y donnant tous vos soins, et négligeant les œuvres moins alléchantes parce qu'apparemment moins relevées.

Mettez-y la mesure, c'est-à-dire : donnez à chaque chose sa valeur, attribuant aux choses essentielles l'importance qu'elles méritent, et laissant à celles qui sont moindres l'intérêt inférieur qui leur suffit. C'est le propre d'un esprit perspicace et bien équilibré, de savoir apprécier les choses en elles-mêmes et non d'après l'attrait qu'elles inspirent.

Gardez le temps prescrit, et ne bouleversez pas l'ordre que la Providence elle-même semble avoir assigné, mettant le travail à l'heure de la prière, le repos, la promenade ou les jeux à l'heure du travail, troublant tout, compliquant tout, portant dans vos œuvres cet esprit de contradiction qui est l'indice d'une âme faible ou peu surnaturelle.

Acquérez la conviction que ces détails

ont leur grande utilité, et, que c'est parce que vous les négligez, que vous êtes souvent si irrégulières dans votre vie chrétienne. — Que vienne en effet une sortie inopinée, une visite inattendue, une besogne un peu plus lourde, quelque malaise ou quelque dégoût ; comme vous n'avez rien prévu, rien réglé, rien hiérarchisé, vite, si le temps manque, c'est la visite au Saint-Sacrement, c'est la lecture spirituelle, que vous supprimez ; c'est le chapelet que vous raccourcissez, ou que vous dites en maugréant ; c'est la prière que vous faites hâtivement, en vous couchant ou au lit. C'est Dieu en somme qui est le premier négligé, alors qu'il devrait être toujours le premier et le mieux servi. Vous n'avez plus le temps de faire tout ce que vous désirez et vous trouvez tout naturel de sacrifier ce qui ne devrait jamais l'être.

*
* *

Travaillez avec Dieu.

Sanctifiez votre travail en vous rappelant les surnaturelles raisons, que vous connaissez maintenant, du travail chrétien. Elevez de temps en temps votre pen-

sée vers Lui. Si j'osais, je vous dirais : avant de travailler, ou du moins, au début de chacune de vos journées, pourquoi ne demanderiez-vous pas à Dieu de bénir tous les détails de votre œuvre? Vous ne voudriez pas, je l'espère, vous mettre à table avant d'avoir appelé les bénédictions du Ciel sur les mets qui vont vous nourrir. Quand vous étiez en classe, on avait grand soin de vous habituer à commencer chacune de vos études par une invocation à l'Esprit-Saint, le maître des sciences et l'illuminateur des intelligences. Pourquoi ne continueriez-vous pas à faire de même? Pourquoi ne diriez-vous pas par exemple : « Mon Dieu, bénissez ce pinceau, cette aiguille, ces ciseaux; vous, quand vous avez voulu faire votre œuvre, vous l'avez faite de rien. Un mot vous a suffi. Moi, il me faut pour agir des instruments humains. Bénissez-les; que l'œuvre qu'ils vont accomplir ne soit pas trop inférieure à celle que vous m'avez fixée. Bénissez-les, et bénissez surtout celle qui, pour vous et avec vous, va travailler. »

C'est ainsi que vous ne cesserez jamais de prier.

***

Connaissez-vous ce trait charmant de celui qui devait être un jour le Bienheureux Vianney, le saint curé d'Ars, alors qu'il n'était encore qu'un petit enfant de la campagne, employé aux labeurs des champs? Ecoutez comment en parle son biographe. Je vous livre ce récit en terminant.

« Prier était pour lui un devoir, une distraction, une joie. Prier était même la force qui l'aidait à remuer cette lourde et grasse terre, où les paysans de la banlieue lyonnaise font pousser de si beaux fruits. La première fois qu'on l'employa au travail pénible de la vigne, il rentra le soir, anéanti, à la maison. »

Beaucoup se seraient découragés... « Lui, le lendemain, plaça sur une souche, à quelques pas de l'endroit, une statuette de la sainte Vierge, et les yeux fixés sur elle, pour se donner de l'ardeur, il avançait, priant et piochant. Quand il eut rejoint sa statue, il la plaça quelques pas plus loin, et il se remit à piocher en priant. Ainsi fit-il jusqu'au soir. Ce jour-là, il eut fini sa

besogne avant son grand frère, et désormais, ce fut toujours à la prière qu'il demanda de décupler ses forces. »

Les Saints ont de ces pieuses industries. L'important pour nous, ce n'est peut-être pas d'en imiter tous les détails, mais d'en trouver nous-mêmes, qui nous rappellent nos devoirs et nous assurent la force surnaturelle de les accomplir.

VII

La nourriture divine

Allocution avant la communion

La nourriture divine

Allocution avant la communion

Les prévenances divines sont inépuisables. Verbe de Dieu, le Christ est descendu du Ciel, et il a habité parmi nous. Trente années durant, Nazareth l'a possédé, a joui de sa présence ; et ce fut une merveille que l'œuvre de grâce accomplie dans l'âme de Joseph et de Marie par cette intimité dont nous avons tenté d'esquisser quelques traits.

Son amour pourtant n'était point satisfait. Lui, qui n'abandonne ni les lis des champs, ni les oiseaux du ciel, n'a pas oublié notre âme. Il veut être sa nourriture, l'alimenter lui-même : « *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita* : Je vous donnerai un pain, qui ne sera autre

que ma chair ; et ce pain vous donnera la vie. »

Jésus a aimé cette comparaison du pain. Il l'a exprimé mieux que par des paroles : par une réalité vivante et un symbole admirable. Vous le connaissez, vous en bénéficiez si souvent !

La Communion, M. E., quelle grâce, et quelle source de vie ! Esprit, cœur, volonté, notre âme tout entière se nourrit ; les germes précieux s'alimentent et grandissent.

*
* *

Comme celui de Joseph et de Marie, notre esprit s'éclaire à cette divine présence ! Jésus le disait lui-même : « *Ego sum lux vera*. Je suis la vraie lumière. » Et voici que notre foi s'affirme. Lui présent, c'est la longue série des vérités qu'il enseignait jadis, qui se réveille en nous. Il est là, Celui dont les paroles ouvraient à Nazareth des horizons inconnus, dont les lèvres d'enfant exploraient les Ecritures avec une perspicacité divine. Joseph et Marie étaient dans l'admiration, et sa mère conservait dans son cœur les multiples leçons qu'il lui

faisait. Il est là, M. E., et voyez ; auprès de lui, la lampe symbolique prolonge sa flamme, l'encens fume et proclame, en s'anéantissant, que la Création tout entière n'a droit qu'à la mort, en présence de son Créateur ; la cloche tinte : repentir, reconnaissance ou supplications, peu importe ce que disent ses accents. C'est toujours la prière qui monte vers Dieu. Le peuple s'agenouille, les fronts s'inclinent par respect pour la divinité. Et pendant que l'on proclame sa grandeur, écoutez-le : « *Ecce qui loquor adsum* : Je suis là, moi, Celui qui parle. »

Il parle, M. E., et voici qu'au contact de son Verbe divin, la masse des fidèles sent pénétrer plus avant dans son esprit les vérités chrétiennes, son intelligence s'en imprègne ; sa vie à Lui, la vie de son père, se manifeste davantage.

Il parle. Et voici que les cœurs accoutumés à ce commerce eucharistique découvrent la vanité des honneurs, des joies, des succès humains, de ces mille riens qui attachent trop de vies.

Il parle : et voici que les âmes d'élite conçoivent des existences humainement incompréhensibles dans l'abnégation, la solitude et la prière.

Il parle ; et les cris de haine apparaissent comme une contresens abominable auprès de la douceur de ses enseignements ; et les déclamations des rhéteurs qui affirment qu'il n'est plus qu'un mot vide de sens, les sourires des sceptiques, les prédictions intéressées des faiseurs de systèmes, s'évanouissent comme la fumée, devant les affirmations puissantes de cette vie, qu'il prolonge, là, depuis des siècles, toujours immuable et toujours persécutée, toujours poursuivie et toujours adorée.

*
* *

Il parle : il fait mieux ; il dépose en nous un stimulant pour notre *volonté*.

Le recueillement de Nazareth n'est-il pas ici de commande ? Ce qui émiette nos forces, n'est-ce pas cette dissipation néfaste, qui éparpille l'effort de nos facultés ? Ce qui trouble nos résolutions, ne sont-ce pas ces illusions dans lesquelles nous vivons, ces tendances mauvaises que nous ne parvenons pas à étouffer !

Au soir de nos belles fêtes religieuses, aux heures de la prière, aux derniers jours de nos retraites, il vous semble que vous

êtes fortes. L'idéal d'une vie obéissante, généreuse et pure, rayonne à vos yeux d'un éclat très limpide et très doux. Tout vous sera facile, croyez-vous ; vous n'aurez plus ni hésitations, ni défaillances. Vous prenez des résolutions. Vous allez les tenir.

Et puis, dès le lendemain, la pauvre nature sent remonter de ses profondeurs cette fumée de la concupiscence, châtiment du péché, mais désolant contraste avec les ferveurs d'hier.

Dieu est bien là toujours, avec ses droits de Maître et de Père, ses prescriptions, ses menaces ! Il nous rappelle qu'il veut être un jour notre récompense magnifique : « *merces magna nimis* », et que notre devoir est de l'attendre et de le posséder.

Eh oui ! Nous l'entendons bien. Mais la voix nous paraît terrible. C'est le devoir austère, intolérable, odieux. Il se présente comme une corvée ; il nous semble qu'il est au-dessus de nos forces.

Heures de fièvre et de malaises, heures de fatigues et de langueurs morales, dont l'ennemi espère bien profiter pour fermer nos regards sur la demeure calme de Nazareth avec les leçons qu'elle contient, et pour les ouvrir sur quelque horizon enchanteur où les joies couleraient à flots !

N'est-ce pas, qu'à ces heures-là, nous nous sentons succomber et que nous nous prenons parfois à nous écrier comme l'Apôtre : « Qui donc me délivrera de ce corps de mort? »

Eh non ! il ne faut pas mourir. Il faut vivre ; et en voici le moyen : « Goûtez ce pain, goûtez ce vin. » C'est Dieu lui-même qui vous le présente. Allez. Voici la grâce ! voici la force ! Levez-vous et mangez ; mangez le pain des voyageurs, « *cibus viatorum* ».

Allez, ne craignez plus maintenant. Si vous le voulez, avec celui qui est là, vous défierez toutes les puissances hostiles, car il a vaincu le monde. Si vous le voulez, vous aller sentir circuler dans vos êtres la vigueur de votre jeunesse, et avec son secours vous atteindrez la montagne céleste : « *usque ad montem Dei.* »

*
* *

Oui, mais, grand Dieu ! qu'elle est donc élevée ! et qu'il est dur pour le cœur humain de suivre, sans s'égarer, la voie qui y mène !

« Vous ne savez pas, me dites-vous, ce

qu'est notre cœur à nous, avec ses emportements, ses tendresses, ses illusions. Si tous les cœurs humains ont connu depuis la chute la tristesse des attachements indignes, les nôtres peut-être ont subi plus que d'autres les tristes conséquences du péché. Ce qui se voit, ce qui se touche, ce qui impressionne, nous paraît beau et aimable. Il nous le faut. Hélas ! tout cela nous entraîne vers la terre, et tout cela nous réserve des angoisses, des désillusions et des mécomptes qui nous vieillissent et nous égarent. »

Et c'est pour cela précisément que Jésus s'offre à vous.

Approchez-vous. Et vous verrez à ses exemples et à ses leçons ce que valent la fortune, les honneurs, les plaisirs. Il vous garantira contre vous-mêmes.

Approchez-vous, et vous apprendrez, à son école, comment tous nos amours d'ici-bas, pour qu'ils soient grands, doivent être faits de pardon, de prière et de dévouement.

Approchez-vous, et voyez le Tabernacle. Jésus s'est enfermé là pour que notre vie fût près de la sienne. N'envions donc plus rien : ni les bergers et les mages, ni Joseph et Marie, ni la parenté inconsciente qui

vécut trente ans près de lui sans le connaître, ni la foule empressée qui plus tard lui chantera des hosanna et lui arrachera des miracles ; ni Zachée, ni Jean, ni Madeleine. Puisqu'il est là, puisqu'il nous redit, comme il le disait à sainte Thérèse : « Tu es mienne et moi je suis tiens », de quoi nous plaindrions-nous? Notre cœur n'est-il pas satisfait?

Approchez-vous. Laissez votre cœur s'attendrir à sa voix. Vous voudriez parfois que Jésus vous parlât, qu'il vous dît un mot sensible. Ah ! qu'il fait bien mieux de ne pas se départir de son langage à Lui, que l'âme seule perçoit et dont, si elle le veut, elle tire si grand profit !

Une parole sensible? même pour vous faire entendre l'idée qu'Il se forme de votre vie, l'état où il vous voit, les efforts qu'il vous faut faire et les faiblesses que vous avez à déplorer; mais ce serait, ou bien pour vous glacer de terreur, ou bien pour vous faire croire que vous êtes arrivées au seuil du Paradis ! Et ces deux sentiments seraient le fruit d'illusions que le Christ ne veut ni produire ni développer.

Laissez-le vous parler comme il sait le faire, laissez-le surtout agir comme il prétend agir ; Il vous donne bien mieux que

sa parole : il vous donne son être tout entier. Vous faites bien mieux que l'entendre, vous le mangez ; « Il n'est pas seulement votre maître et votre lumière, il est votre festin. »

Approchez-vous et mangez. Oui, vous irez jusque-là ; jusqu'à cette union intime, jusqu'à la fusion de vos deux êtres en un seul, jusqu'à cette vie humaine purifiée, élevée, divinisée par Lui. Comprenez-vous bien cela ?

Savoir que, si vous le voulez, ce ne sera plus vous désormais qui penserez, mais lui qui dirigera votre esprit ; ce ne sera plus vous qui voudrez, mais lui qui fortifiera votre impuissance et votre inconstance de la rectitude et de l'invincible énergie de sa volonté ; ce ne sera plus vous qui aimerez, oh ! la délicieuse et réconfortante perspective, mais son cœur même qui passera dans votre cœur pour en surnaturaliser tous les battements et en combler toutes les aspirations.

Dites-moi ! Cette fois vos désirs sont-ils comblés, vos cœurs satisfaits ?

Venez, alors, enfants privilégiées de son cœur. Bienheureuses êtes-vous d'avoir faim de ce pain qui est la justice et la sainteté infinie ! Bienheureuses êtes-vous de

manger ainsi ce pain de force dans le désert de la vie! Bienheureuses êtes-vous de le rencontrer là, Celui qui remplit votre cœur et fera la joie de votre éternité! Seigneur, nous avons besoin de vous et nous vous aimons; donnez-nous toujours de ce pain : « *Da nobis semper panem hunc.* »

VIII

Sermon de clôture
La Vie d'union à Nazareth

Sermon de clôture
La Vie d'union à Nazareth

Manete in dilectione mea.
(Joan., xv, 9.)

Communier à son Verbe, recevoir son corps sacré : voilà les grâces de choix que Dieu vous a réservées. C'est là, semble-t-il, l'extrême limite des condescendances divines à votre égard ; et elles provoquent, j'en suis sûr, en vous une reconnaissance inexprimable à la fin de ces jours.

Nous avons entr'ouvert, d'une main discrète, la porte du sanctuaire de Nazareth ; nous avons adoré la présence divine, écouté les paroles, admiré les enseignements qui en sortent, aimé l'intimité qui y règne. Qu'il faisait bon, entre Joseph et Marie, près de Jésus ! Et voilà qu'il faut partir !

La vie humaine est ainsi faite ! Les plus

belles choses s'évanouissent ; les présences les plus chères n'ont qu'un temps ; et la seule ressource qui nous reste souvent est de garder dans notre souvenir le vestige des paroles ou des actes que notre amour est impuissant à fixer dans la réalité.

Grâce à Dieu, la vie chrétienne connaît plus de stabilité, et nous pouvons en faire durer le bienfait aussi longtemps que nous le désirons.

Si Nazareth n'eut qu'un temps ; et si, même durant ce temps, les âmes qui y vivaient, connurent les séparations inévitables ; la vie menée là avait déposé en elles une telle communauté de sentiments, qu'elle se prolongeait à travers l'absence. Ce fut pour Marie, durant la vie publique du Sauveur, la plus pure de ses joies, de savoir que son Divin Fils ne l'avait pas quittée tout entier ; et après sa disparition, la plus ferme de ses consolations, que de le sentir là tout près d'elle par le souvenir vivant qu'elle entretenait de la vie passée avec lui, par l'amour que sa grâce développait en elle, par l'imitation constante des vertus divines dont elle s'était fait une généreuse loi. Son âme ne quittait plus : Jésus : « *Adhæsit anima mea post te* ». Jamais parole scripturaire n'eut une plus

manifeste application. L'union était complète.

Nul doute que Jésus n'ait emporté, lui aussi, le plus pénétrant souvenir des jours heureux de sa vie cachée. Au milieu de ses courses apostoliques, sous la jalousie des scribes et les dénonciations des sectaires à la solde du Sanhédrin, que de fois sa pensée dut se reporter vers cette demeure, où il avait goûté tant et de si douces joies. La fidélité de sa mère le consolait des ingratitudes humaines. Ainsi Nazareth se prolongeait dans la fusion des cœurs.

Dieu vous propose la même faveur. Ce lien d'amour que sa présence a sanctionné ce matin, il veut le rendre durable. Vous l'avez trouvé : il vous demande de ne plus le quitter. Vous l'avez reçu : il se promet d'organiser avec vous une vie d'union qui comble tous vos désirs, qui annoblisse tous vos actes, et apporte quelque consistance à vos résolutions, d'habitude si fragiles.

Ecoutez en terminant les *délicieux appels* de son cœur, et comprenez bien le *précieux avantage* que vous procure sa tendresse.

I. —*Appels de Notre-Seigneur à la vie d'union avec lui.*

Vivre unies à Jésus, est-ce possible ici-bas? Et si la chose est possible, voudra-t-il qu'elle existe ?

Quand nous parlons d'union, nous évoquons de si saintes et de si douces choses ! La vie d'union avec un être humain, c'est en effet une vie basée sur la conscience d'une affectiou réciproque, et d'une harmonie de goûts, de préoccupations, de désirs. C'est l'instinct des joies, des bienfaits matériels que les deux êtres éprouveront l'un et l'autre. C'est l'union des esprits, des cœurs, des volontés, qui confine à l'unité morale de deux existences séparées hier, et que l'amitié a rapprochées. C'est un appui réciproque sur des sentiments, qui donnent à nos vies ce quelque chose d'achevé, dont l'absence avait attristé les regards de Dieu, le jour où, après avoir créé l'homme, il s'aperçut qu'il « n'était pas bon qu'il fût seul ». C'est « une confiance sans bornes, une simplicité voulue, rendant les âmes toutes transparentes [1] », et provoquant ici-

1. Mgr Gay, 52e Élévation.

bas cette assurance que rien ne reste étranger ni dissimulé dans chacune de ces vies à l'égard de l'autre.

La perspective est superbe. Hélas ! elle est destinée à rester, quand il s'agit des affections humaines, dans le domaine du rêve ! Mais voici que Dieu prend en pitié nos désirs et nos désillusions : et cette vie d'union, il nous offre de l'organiser avec lui !

L'Evangile est muet sur les paroles d'adieu que Jésus dit à sa Mère, quand il dut s'en éloigner, pour vaquer exclusivement « aux affaires de son Père ». Mais celles qu'il laissera échapper plus tard, quand il quittera ses Apôtres, restent comme une preuve évidente des tendresses de son cœur et de ses sollicitudes. « *Manete in me*[1], leur dira-t-il : Demeurez en moi. » Son cœur s'épanche tout entier dans cette délicieuse supplication d'ami. Arrivé à ce dernier instant de sa vie, à l'heure, où l'homme, qui s'en va, sent que tout s'évanouit en lui et autour de lui, il juge avec une plus saine lumière tout ce qu'il laisse. Savoir qu'il s'éteindra dans le souvenir de ceux qu'il a aimés, après avoir disparu de leur

1. Joan., xv, 4.

présence, n'est-ce point la pensée la plus angoissante qui torture un cœur humain ?

Jésus a connu cette souffrance. Sans doute, il savait que l'Esprit de lumière et d'amour descendrait bientôt. Mais il « savait aussi ce qu'est l'homme », la somme de fragilité et d'inconstance qu'il recèle. Il craignait que, lui disparu, ses bienfaits ne fussent payés, comme ils ont trop l'habitude de l'être : par l'insouciance et l'oubli. — Et sa parole se faisait suppliante. Vous savez bien, leur disait-il, que vous n'êtes plus pour moi des serviteurs. Je vous ai appelés et vous êtes en réalité des amis. Demeurez donc en moi. Demeurez en mon amour. Je m'en vais, mais je reviendrai. Restez-moi fidèles.

Il tient tant à cette communauté de vie qu'il multiplie les termes, invente des images, pour exprimer son désir. Il y tient tant qu'il promet aux âmes qui l'écouteront, sa présence en elles à tout jamais assurée : *Et ego in vobis.*

Ainsi donc, ce n'est pas seulement à quelques rapports sommaires qu'il vous convoque. Ce qu'il désire, ce n'est pas que vous l'entendiez de loin, que vous ne l'approchiez que quand l'évidence du besoin ou de votre impuissance vous y pousse,

que vous le receviez à des intervalles officiels, et que vous vous teniez ensuite à une distance qui vous dérobe à son influence ou ralentisse vos rapports avec lui ; mais bien que vous approchiez votre vie de la sienne : que votre âme tout entière, pensées, désirs, aspirations, affections se guident constamment d'après son âme ; qu'il y ait une telle compénétration de vos deux vies ; une telle fusion, que vous puissiez répéter, à chacun de vos instants, la parole toute d'allégresse, que nous chantions ce matin, après nous être abreuvés au sang divin : « Ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

C'est là, M. E., de sa part un délicieux procédé, car il peut se passer, pour le bonheur de sa vie intime, de cette union avec nous. Nous au contraire, nous avons tout à y gagner.

II. — *Bienfaits que cette union vous assure*

1° Elle ennoblit votre vie.

Vous n'avez pas oublié, j'espère, ce que nous avons dit des dons essentiels que nous apporte la vie chrétienne. C'est elle, et elle seule, qui vous fait grandes. Ni la

fortune, ni les honneurs, ni les dons de l'intelligence ni le succès ne peuvent procurer ce développement surhumain, que vous obtenez par la seule effusion en vos âmes de la grâce divine. Vous êtes grandes, parce que Dieu est en vous.

Voulez-vous donc vous ennoblir davantage ? Alimentez ces germes surnaturels, que Dieu a déposés en vous. Mettez Dieu dans votre vie : ou plutôt gardez-le précieusement, puisqu'il y est venu aujourd'hui, et que sa visite fut si intime, que vous l'avez appelée d'un nom béni : la sainte Communion. Emportez-en plus qu'un souvenir ; prolongez-en les ineffables bienfaits. Partez avec la préoccupation d'identifier désormais vos pensées, vos désirs, vos occupations avec les siennes.

Cent fois par jour, vous pourrez manifester, par les actes qui la constituent, cette vie d'union avec lui : actes d'admiration pour sa grandeur, d'amour pour ses bontés, de soumission à ses ordres, d'appréciation surnaturelle, que vous donnerez aux preuves diverses de sa Providence, de confiance en lui au sein des tristesses, de reconnaissance parmi vos joies, de familiarité dans la prière, et les visites que vous ferez, en esprit ou en réalité, aux tabernacles où

il réside, aux œuvres qui propagent son nom.

Ne manquez pas de profiter de tout désormais pour développer cette union : le temps de l'activité ou celui du repos ; le temps du silence ou celui des conversations ; le temps des tentations ou celui de la paix spirituelle ; le temps de la ferveur ou celui d'une sécheresse qui vous désole. Ne le perdez jamais de vue. Les âmes qui comprennent la douceur de cet état, s'échappent si souvent vers lui en des formules rapides et sanctifiantes, à qui la mystique a donné un nom que vous connaissez : celui des oraisons jaculatoires !

Soyez des habituées de ces procédés, tout de délicatesse à l'égard de l'ami divin qui demeure en vous ; ils ne sont enfantins que pour ceux qui, trop égoïstes ou trop matériels, s'obstinent dans leur orgueil ou s'endurcissent dans une insensibilité inexplicable qui n'est pas toujours, tant s'en faut, le signe d'une austérité de sentiments à l'égard de ceux qui sont d'ailleurs indignes de les provoquer.

Je dirai plus : respectez cette union en vous gardant jalousement les heures de rendez-vous que vous avez données à cet Ami Céleste. Nous avons dit quelques mots des

exercices de votre piété à son égard. Tenez-y tellement, que vous soyez disposées à sacrifier toutes les joies humaines, à immoler sans pitié toutes les apparentes nécessités pour vous garder la possibilité de les remplir tous.

Que c'en soit donc fini désormais, de ces vies pleines de contradictions, pieuses par le désir et par le sentiment, mais qui ne savent jamais repousser du pied les obstacles les plus futiles — prétextes souvent, bien plus que réalités — de besogne ou de convenance, pour aller jusqu'à lui.

Elles sont pleines d'un respect ridicule pour tous les caprices d'autrui, toutes les exigences qu'elles subissent sans trop s'en plaindre, et elles ne reculent jamais devant la suprême impolitesse : celle qui consiste à ne fréquenter Notre-Seigneur, à ne vivre avec Lui, que quand rien ni personne ne s'y oppose. Quel mérite peuvent-elles avoir et quelle estime Notre-Seigneur peut-il donner à ces générosités de parade, qui ne savent ni s'affirmer, ni se défendre ?

Ne connaissez plus ces misères-là. Vous les avez trop subies. Grandissez et fortifiez-vous.

*
* *

2° Elles maintiendra vos résolutions.

Ne vous y trompez pas. Les impressions salutaires de vos jours de retraite s'évanouiront bien vite. Vous vous croyez invincibles aujourd'hui. Le démon vous aura bientôt prouvé que vous vous payez d'illusion. Votre nature d'ailleurs ne tardera pas à vous convaincre qu'elle n'a point changé et que vous portez en vous-mêmes votre plus dangereux ennemi.

Prenez garde. La communion, nous l'avons dit, ce matin, vous apporte la force de Dieu ; mais il faut l'entretenir ; et si vous ne pouvez à chaque instant retrouver Dieu sacramentellement, retrouvez-le au moins dans son habitation en vous, par la grâce saintement accueillie et généreusement suivie.

« *Omnia possum in eo qui me confortat* : Je puis tout en Celui qui me fortifie », s'écriait l'Apôtre ; et sainte Thérèse, dans son élan d'intimité avec le Christ, disait : « Comment l'âme qui n'est plus qu'une même chose avec le Dieu fort, ne participerait-elle pas à sa force ?

Sans doute, c'est de l'union sublime, qu'elle parlait. Mais l'union, même imparfaite, met quelque chose en nous de ces divines énergies. Et plus nous entrerons dans l'intimité et la continuité de cette union, plus nous sentirons de vigueur surnaturelle descendre en nous.

Vous vous rappelez ce que la Mythologie nous dit de ce géant à demi-vaincu, et qui reprenait des forces au contact de la terre? Débarrassez cette allégorie de tous ses voiles. Au contact de Dieu vous retrouverez des forces. Et votre âme se remplira de joie.

*
* *

3° Elle vous comblera de joies.

Faut-il insister sur cette pensée? A la fin des jours comme ceux qui s'achèvent, il semble qu'il soit facile de vous convaincre que Dieu seul peut apporter le bonheur. Rappelez-vous les heures délicieuses passées ici, les impressions douces, les salutaires résolutions, les merveilleuses condescendances de l'absolution octroyée si généreusement hier et scellée dans la communion de ce matin. Peut-être étiez-vous

entrées en retraite avec cette prévention trop habituelle, qui nous saisit, quand nous interrompons nos existences coutumières, et que nous brisons avec nos routines. Vous aviez peut-être des perspectives décourageantes, toutes remplies de méditations austères, de prédications monotones, d'examens redoutables, de constatations gênantes. Et puis voici qu'à mesure que vous entriez, vous sentiez la joie s'emparer de votre âme. Comme Pierre sur le Thabor, vous disiez : « *Bonum est nos hic esse*, il fait bon d'être ici. » Les jours passaient trop vite. Il vous semblait que toutes les choses qui vous attiraient jadis, se dépouillaient d'elles-mêmes de cet éclat mensonger, qui vous séduit trop souvent. Vous compreniez mieux les saints désintéressements; les sacrifices ne vous coûtaient plus; votre âme était joyeuse.

Il y a là des allégresses, dont les âmes superficielles n'ont pas la moindre idée. Et de quoi, je vous prie, ces allégresses étaient-elles faites, sinon de la conviction ; j'allais dire : la sensation de la vie d'union avec Dieu? Il était là, vous le sentiez. C'était son Verbe, qui frappait vos oreilles; c'était sa grâce, qui vous visitait; sa lumière, qui descendait en vos esprits

pour vos montrer le chemin de vérité et de vertu, qu'il lui plaisait de vous voir suivre ; son amour, qui embrasait vos cœurs. Tout cela faisait un ensemble de joies, inexprimables souvent, mais bien douces et bien présentes. C'était comme un Nazareth nouveau, qui s'installait chez vous.

Les jours de la retraite sont passés ; lui ne passe pas. Les joies que vous avez goûtées « dans sa maison », vous les trouverez dans la vôtre, si vous avez soin de l'y emporter. Le Verbe extérieur se taira, mais le verbe tout intérieur continuera à parler, et sa voix toujours la même, prolongera dans vos souvenirs, dans votre reconnaissance, dans la fidélité de vos résolutions, quelque vestige des allégresses anciennes. Plus vous êtes entrées, ces jours-ci, dans son intimité, plus aussi vous avez goûté les charmes de sa présence. Continuez cette œuvre. Travaillez-vous, pour faire produire à votre vie des aspirations, des efforts, qui unissent votre existence à la sienne. Le ciel, avec ses félicités, ce sera l'union parfaite avec Dieu. Commencez-le dès maintenant ; et, sans trêve, comme sans découragement, demandez à Notre-Seigneur l'immense bienfait de comprendre le besoin que vous avez de lui. Vous êtes à l'âge où l'on s'i-

magine aisément que la jeunesse est éternelle, que le soir ne descendra jamais sur les sommets d'un horizon embelli par toutes les espérances. Hélas ! Vos illusions s'évanouiront ; et vous comprendrez vite combien il faut peu compter sur un temps qui échappe, et sur des fidélités qui trompent. Lui seul ne passe pas. Attachez-vous donc à Lui. Qu'il soit, selon le mot de saint François d'Assise, « votre tout ». Faites croître en vous sa vie ; cultivez son amitié ; entrez dans son intimité. Demeurez en lui par un amour chaque jour moins imparfait ; il demeurera en vous par une grâce chaque jour plus abondante. Revenez à lui, si vous avez eu le malheur de le quitter. L'heure des relèvements, des efforts pénibles passera. Un jour viendra, qui sera celui de la lumière sans ombre, de l'amour sans défaillance, d'un bonheur sans mélange, d'une union sans fin. Ce jour-là, Nazareth se confondra avec le Ciel.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE VII

AVANT-PROPOS XIII

I. — L'hôte divin de Nazareth ou la Présence de Dieu

Aspiration de l'humanité, besoin qu'elle ressent d'avoir Dieu près d'elle pour pouvoir remplir sa tâche.

1° *Réalité de la présence de Dieu* : Il est présent partout — et partout sans bornes ; en tout et en tous d'une présence substantielle, tout entier en chacun des êtres qu'il possède — et il nous communique sa vie. — Comparaisons qui nous aident à nous faire une idée de la présence de Dieu. — Il descendit sur la terre et habita Nazareth ; autre présence qui procura une joie ineffable à ceux qui en bénéficièrent. — Depuis il ne nous a plus quittés : sa présence sacramentelle dans l'Eucharistie.

2° *Manifestation de sa présence* : dans les

procédés qu'il emploie à l'égard de la création — à l'égard des âmes fidèles — à l'égard de ses ennemis qu'il punit par les félicités terrestres qu'il leur accorde, par l'indifférence et l'hostilité qui provoque le retrait de ses grâces et amène l'impénitence finale — par la trace qu'elle laisse dans l'histoire.

3° *Effets de la présence de Dieu* sur notre vie spirituelle : elle nous impose le respect — stimule notre générosité — remplit notre vie 1

II. — Les Entretiens de Nazareth ou la Parole de Dieu

Dieu ne veut pas jouer à notre égard le rôle de témoin impassible. Il veut nous aider à aller vers Lui. Il éclaire nos intelligences par sa parole.

1° *Opportunité de la parole divine.* Est-il nécessaire que Dieu nous parle ; la raison ne nous suffit-elle pas ? — Non, car la raison dans l'état actuel où l'a mise le péché est incapable de nous éclairer, et comme les vérités que nous devons connaître et dont nous devons vivre sont essentielles, Dieu nous aurait imposé une obligation qu'il nous eût été impossible de remplir. Il suffit d'examiner l'état des esprits qui nous entourent, pour nous rendre compte de notre impuissance à cet égard.

2° *Comment Dieu a parlé.* Texte de saint Paul : « Dieu ayant parlé autrefois à nos Pères dans diverses occasions et en diverses manières, nous a enfin parlé par son propre Fils N.-S. J.-C. » Explication de chacun de ces mots. La parole divine dans l'Eden, aux patriarches, aux prophètes, à Nazareth, dans

la vie publique, dans l'Église, dans les différents événements de notre vie.

3° *Comment faut-il accueillir sa parole ?* Enumération des différents accueils faits à sa parole à Nazareth. Pour qu'elle soit entendue il faut l'écouter avec déférence, reconnaissance, docilité..... 57

III. — La soumission à Nazareth ou obéissance à Dieu

Dieu ne se contente pas de nous indiquer la voie par sa parole. Il nous impose sa volonté pour nous forcer à y marcher. Ce procédé est encore un acte de miséricorde de sa part. Il veut ainsi faciliter notre marche en nous montrant que refuser de le suivre, c'est non seulement un outrage à sa lumière, mais une désobéissance à son autorité.

1° *Réalité des droits que possède Dieu à nous imposer sa volonté* : il est le Maître, non pas un Maître borné, mais absolu. Sa nature et notre dépendance lui donnent le droit infini de nous commander. L'Écriture en multiplie les témoignages. Nous-mêmes, nous lui rendons hommage dans nos prières. Malgré nos désobéissances, ses droits restent intacts.

2° *Comment Dieu nous a manifesté sa volonté : de triple façon* : par la Conscience, le Décalogue, l'Evangile. Chaque manifestation précise et développe la précédente. Quand l'évangile est proclamé, la volonté divine est définitive. Une autorité est officiellement chargée de la garder et de l'interpréter : c'est celle de l'Église. D'autres autorités reçoivent aussi une part de la puissance de

Dieu : les chefs de l'État et les chefs de famille.

3° *Comment faut-il l'exécuter?* Simplement, promptement, humblement, généreusement. Appel à la générosité et à la soumission 103

IV. — L'intimité de Nazareth ou les consolations de Dieu

Douceur ineffable des rapports mutuels qui existaient à Nazareth. Dieu prétend les organiser avec nous. Ce n'est pas un service seul qu'il réclame de nous, c'est la vie d'intimité, représentée par un mot : la piété.

1° *En quoi elle consiste* : Rappel des vérités déjà énoncées : Dieu est Créateur, c'est-à-dire : Maître absolu de tous les êtres qu'il a fait sortir du néant. Comparaison entre l'acte créateur et les procédés humains. Il est surtout Père : il en a toutes les bontés ; et c'est précisément dans ces bontés que nous puiserons le droit et l'audace d'organiser avec Lui ces rapports d'intimité et de confiance qui sont la piété. Privilège réservé à la religion du Christ. Différence à établir entre le sentiment de la piété et la réalité.

2° *Comment elle stimule notre vie chrétienne.* — 1. Elle est un acte de religion. — 2. Elle facilite l'épanouissement de la vie de J.-C. en nous. — 3. Elle multiplie l'intensité de notre vie intérieure. — 4. Elle provoque la générosité. Comment alors expliquer que la piété soit méprisée et tournée en ridicule par ceux qui n'en font point profession ? Grave responsabilité pour les âmes pieuses de mettre leur vie en rapport avec leurs sentiments.

3° *Comment elle se manifeste* : Par les exercices de piété. On n'en étudiera aujourd'hui que la nécessité et les conditions. Les exercices sont nécessaires parce qu'ils sont la manifestation de nos sentiments et que Dieu a droit aux hommages de tout notre être, parce qu'ils sont l'aliment de la piété. — Il faut pour qu'ils soient utiles, les choisir raisonnablement, y tenir énergiquement, les accomplir surnaturellement 157

V. — Le Calvaire entrevu et déjà goûté à Nazareth, ou la souffrance chrétienne

Légende de la Croix apparaissant à la Très Sainte Vierge, à Hiéropolis, symbole de la façon dont nous devons accueillir la souffrance.

1° *Réalité et multiplicité de la souffrance dans nos vies* : Comparaisons avec Nazareth où N.-S. connut la pauvreté et l'obligation du travail pour assurer sa subsistance ; où il souffrit de l'endurcissement de ses compatriotes et les contradictions des membres de sa famille, où il éprouva les séparations de la mort et les inconvénients sociaux de cette vie si humble qu'il avait choisie.

2° *Surnaturelle opportunité de la souffrance dans nos vies* : 1. Elle est la conséquence de notre humanité déchue, puis rachetée par le sacrifice du Calvaire. — 2. Une preuve de l'amour de Dieu à notre égard, car la souffrance nous mûrit, nous garde, nous purifie et nous prépare le ciel.

3° *Manière de l'accueillir* : se recueillir et prier comme le faisait Jésus à Nazareth. Invitation pressante à jeter sur son cœur

toutes nos anxiétés et tous nos chagrins..... 209

VI. — Le divin Artisan de Nazareth modèle du travail chrétien

Spectacle attachant de l'intérieur de Nazareth où le travail était habituel. C'est une leçon pour notre vie. Nous y apprenons là 1° la noblesse du travail, 2° la façon dont nous devons nous y livrer.

1° *Noblesse du travail.* Il est : 1. *Une loi* : Imposée à nos premiers parents avant leur péché, elle emprunte une obligation spéciale après. Elle devient une loi de justice et d'expiation, dont aucun être humain ne peut se dispenser. — Elle se double d'un devoir social. — Et de cette double obligation Dieu vous demandera un compte rigoureux. — 2. *Une grandeur* : Erreur qui consiste à croire que le travail abaisse. Il grandit au contraire, parce qu'il exerce votre activité — utilise votre vie — développe vos facultés. — Ne le jamais considérer par son côté matériel et fatigant, mais l'embellir à l'aide de ces constatations. Comparaison avec les vitraux de nos églises. — 3. *Une garantie.* Il vous assure contre les incertitudes de l'existence, il fortifie votre santé physique, il affermit surtout votre santé morale en vous fournissant un remède infaillible contre l'oisiveté et l'ennui.

2° *Manières de travailler.* — 1. En écarter le désordre et les vues humaines. — 2. Y apporter les pensées surnaturelles : travailler pour Dieu et avec lui. — Exemple touchant du Bienheureux Curé d'Ars, alors qu'il était encore tout jeune..... 265

VII. — **Allocution avant la Communion**
La nourriture divine

Notre-Seigneur ne se contente pas de nous instruire et de nous diriger ; il veut nous apporter un secours plus précieux, dans une visite, qui dépasse toutes les prévenances anciennes. Il se donne lui-même à nous ; il alimente ainsi, d'une façon pleine de bonté, notre vie chrétienne. — La sainte Communion est une lumière pour notre *esprit* ; une force pour notre *volonté* ; un aliment pour notre *cœur*. — Reconnaissance pour ce don et résolution d'en profiter 265

VIII. — **Sermon de clôture**
La vie d'union à Nazareth

La vie passée à Nazareth laissa à ceux qui en avaient bénéficié des souvenirs ineffaçables ; mieux que cela encore : une union, que rien ne put rompre. Les âmes unies là ne se quittèrent plus. Notre-Seigneur nous demande d'instituer avec lui une communauté de sentiments qui prolonge les bienfaits de nos jours de réflexion.

1° Malgré la distance qui existe entre nous, Notre-Seigneur a dit d'une façon qui ne laisse aucun doute son désir de vivre avec nous dans l'union la plus intime. Si l'Évangile est muet sur la parole d'adieu de Jésus à sa Mère, il nous rappelle la sollicitude avec laquelle Notre-Seigneur demandait à ses Apôtres de ne pas l'oublier : *Manete in me*. C'est le cri du cœur, qui réclame le

souvenir et l'amour. Il nous demande la même chose.

2° Bienfaits que nous procure cette vie d'union : *a*) elle ennoblit notre vie ; *b*) maintient nos résolutions ; *c*) nous comble de joies. Attachons-nous donc à lui et restons près de lui..... 325

Ligugé (Vienne). — Imp. E. Aubin.

P. LETHIELLEUX, Édit., 10, r. Cassette, PARIS (6e)

A L'ÉCOLE DU MAITRE

I. LA VIE AU TABERNACLE

TRIDUUM EUCHARISTIQUE DISPOSÉ
POUR SERVIR AUX AMES PIEUSES DE SUJET DE MÉDITATIONS

Par l'abbé Ch. CORDONNIER
MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DU CLERGÉ D'ARRAS

In-12 écu. 1.25

C'est peut-être moins en effet un traité d'apologétique qu'un livre destiné à favoriser la piété. Le format, gracieux et commode, permettra aux personnes qui ont l'habitude de fréquenter le Tabernacle, d'en faire le compagnon de leurs visites.

Elles l'emporteront avec elles, et sa lecture facilitera leurs entretiens avec l'hôte de nos autels. Les autres s'étonneront qu'elles aient pu rester si longtemps sans se préoccuper des grandes choses qui vivent tout près d'elles ; et nous serions bien surpris que leur piété eucharistique n'en éprouve pas un élan réel. Aux unes et aux autres nous recommandons ce volume qui vient à son heure et qui est destiné à faire un grand bien.

Il est d'ailleurs le premier d'une série que l'auteur se propose de publier sur le même sujet. Nous sommes assurés que le succès répondra à ses efforts et nous lui demandons de ne pas nous faire attendre trop longtemps une suite que la lecture de son ouvrage rend plus désirée.

Retraites progressives aux Jeunes Filles sur la Vie chrétienne

I. BETHLÉEM

Par l'abbé **Ch. CORDONNIER**

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DU CLERGÉ D'ARRAS

In-12 écu **2.00**

Le volume qu'il a publié sous ce titre nous montre quels sont les fondements de la Vie chrétienne. Et c'est seulement quand sa « Visite à Bethléem » lui a fourni les vérités dogmatiques exposées dans un style vigoureux et toujours très littéraire, qu'il tire les conclusions morales spécialement adaptées au monde auquel il s'adresse.

Ces retraites, d'ailleurs, ont été prêchées, ce qui double leur valeur, puisque l'auteur a pu, par son expérience personnelle, juger de la solidité et de l'étendue du bien qu'elles ont produit.

C'est une belle et bonne œuvre qu'il entreprend, en livrant, comme il le dit, « à un public plus étendu », ces retraites primitivement destinées à quelques auditoires choisis. Nul doute que ce volume et ceux qui le suivront ne soient favorablement accueillis, et que les jeunes filles qui les liront n'y trouvent d'abondantes matières et à salutaires réflexions.

SUIS-JE APPELÉE A LA VIE RELIGIEUSE?

LETTRE A UNE JEUNE FILLE
préoccupée de la question de sa Vocation

Par l'abbé **J. MILLOT**

VICAIRE GÉNÉRAL DE VERSAILLES

In-12 . . . . . **2.50**

La persécution, qui sévit sur l'Église de France, rend de plus en plus difficile l'essor des vocations. Ce livre sera d'un puissant secours pour les confesseurs et directeurs d'âmes, et ne manquera pas de procurer aux noviciats de nombreuses et solides vocations. Ce livre vient à son heure.

P. LETHIELLEUX. Édit., 10, r. Cassette, PARIS (6e)

AUX JEUNES FILLES

CHEMIN D'OMBRE

CAUSERIES

Par le R. P. Tr. ROUCAU, DOMINICAIN

In-12 écu. 2.00

Sous ce titre un peu mystérieux, nous avons toute une étude sur l'âme de la jeune fille, sa sensibilité, son imagination, son intelligence, son cœur, sa conscience, sa volonté, sa vie de famille, son influence. Il n'est pas jusqu'au vêtement qui n'ait arrêté le regard de l'auteur.

N'allez pas croire que ce livre soit un livre superficiel : avons-nous lu sur un pareil sujet, tant de fois abordé, des pages plus profondes, plus grandes, plus graves, et tout ensemble plus charmantes ? — Banal non plus. Y a-t-il un atome de vulgarité en ces pages élégantes et sobres, distinguées et fines; à telles enseignes que, çà et là, quelques négligences ou nonchalances ne seraient pas pour nous déplaire.

En un mot, l'auteur a traité la jeune fille, comme tout prêtre le doit faire et comme elle-même veut être traitée, avec sérieux, — et il lui a servi, sur de la riche porcelaine, une substance qui, pour être nourricière, n'en est pas moins savoureuse.

P. LETHIELLEUX, Édit., 10, r. Cassette, PARIS (6e)

OUVRAGES DU **chanoine J. VAUDON**

Collection CHEMIN DE LUMIÈRE

CHEMIN DE LUMIERE

Première Série

I. — La Vie surnaturelle

In-12 écu **2.00**

M. le chanoine Vaudon, sous ce titre général : *Chemin de Lumière*, a entrepris une série d'ouvrages de doctrine et de piété, plus particulièrement destinés à la jeune fille et à la jeune femme. Le premier est intitulé : *La Vie surnaturelle*. En voici les titres : L'Origine de la vie, le Sens de la vie, l'Emploi de la vie, la Vie chrétienne, le Progrès de la vie, le Pain de la vie, la Séparation de la vie, les deux Sources de la vie : l'Ordre et le Mariage, la Fin de la vie, la Vie éternelle.

Le seul énoncé de ces chapitres dit l'importance capitale et l'intérêt profond du sujet.

CHEMIN DE LUMIÈRE

Deuxième Série

II. — La Vie de piété

In-12 écu **2.00**

Nous n'avons rien dit dans cet ouvrage que les écrivains « spirituels » n'aient dit avant nous et sans doute mieux que nous : seulement, nous nous sommes efforcé d'y mettre un peu de notre âmes

P. LETHIELLEUX, Édit., 10, r. Cassette, PARIS (6e)

OUVRAGES DU **chanoine J. VAUDON**

Collection CHEMIN DE LUMIÈRE

CHEMIN DE LUMIÈRE

Troisième Série

III. — Les livres de piété

In-12 écu **2.00**

Cette troisième série du *Chemin de Lumière* est consacrée à la lecture spirituelle ou plus exactement aux livres de piété.

Nous avons ouvert largement notre opuscule aux livres des maîtres, et c'est parce que Dieu nous a fait la grâce de comprendre que la piété vraie, lumineuse, solide, pratique, découle de la doctrine. Rien n'est plus stérile, rien même n'est plus dangereux que certains ouvrages de dévotion où les pages se succèdent, sentimentales, vaporeuses et vaines, — vides. Ces ouvrages-là ne sont point rares, et nous estimons que c'est un malheur.

UNE AME DE JEUNE FILLE

Gracieux volume in-12 écu (*Troisième édition*) **2.00**

Connaissez-vous *Une Ame de Jeune Fille*, petit livre tout blanc, où palpite un cœur enivré de l'amour divin ? Il a paru sans bruit, sans réclame, et déjà bien des lèvres ardentes s'y sont désaltérées.

Lisez ce livre, ô vous tous qui voulez aimer Dieu. « La prière, c'est comme la respiration de l'âme », et tout ce livre est comme une prière.

ANDRÉ BESSON.

UNE AME DE CRISTAL

MARIE JENNA — CAHIERS INÉDITS

In-8 carré. **1.50**

P. LETHIELLEUX, Édit., 10, r. Cassette, PARIS (6e)

CATÉCHISME DE LA JEUNE FILLE

CONSEILS DE DIRECTION

Par le R. P. **ÉDOUARD**, O. F. M.

In-32 . . . . . **0.50**

RETRAITE A DES ENFANTS DE MARIE

Par le R. P. **ROLLIN**

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

In-18. . . . . **2 fr.**

*OUVRAGES DE M. L'*ABBÉ TOUBLAN

LES VERTUS CHRÉTIENNES ENSEIGNÉES AUX JEUNES FILLES

In-12 . . . . . **2 fr**

LA JEUNE FILLE CHRÉTIENNE

In-32, *broché*, **0.50**; cart. noir, dos toile. **0.70**
toile, **0.80**

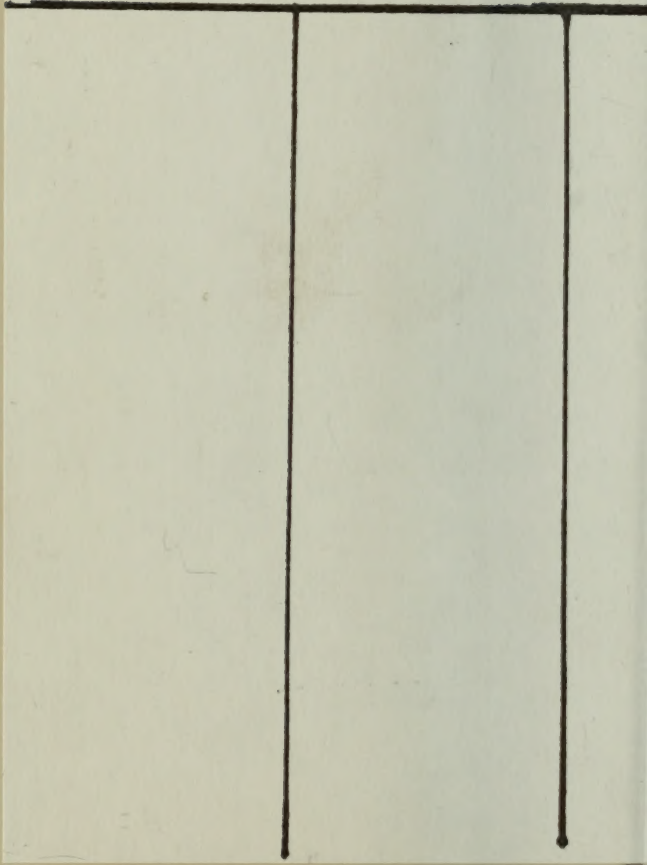
PAR NOMBRE :

Par 20 exemplaires, broché.	*l'ex.* . .	**0.4**
Cart. dos toile, tr. rouge	— . . .	**0.6**
Reliure toile, tr. rouge	— . . .	**0.7**
Par 50 exemplaires et au-dessus, broché,	*l'ex.*	**0.3**
Cart. dos toile, tr. rouge	—.	**0.5**
Reliure toile, tr. rouge.	—.	**0.6**

Franco de port et d'emballage

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Lib
University
Date D



a39003 01178298 3b

BQT 3039 .J34R42 1912
CORDONNIER, CH.
NAZARETH.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 06 15 17 7